



HAL
open science

À la conquête de l'Ouest : collectes amérindiennes de la Smithsonian Institution actuellement conservées au musée du quai Branly

Camille Faucourt

► **To cite this version:**

Camille Faucourt. À la conquête de l'Ouest : collectes amérindiennes de la Smithsonian Institution actuellement conservées au musée du quai Branly. Art et histoire de l'art. 2014. dumas-01545816

HAL Id: dumas-01545816

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01545816v1>

Submitted on 23 Jun 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0
International License

ÉCOLE DU LOUVRE

Camille FAUCOURT

A la conquête de l'Ouest :
collectes amérindiennes de la
Smithsonian Institution actuellement
conservées au musée du quai Branly

Mémoire de recherche

(2^{de} année de 2^e cycle)

en histoire de l'art appliquée aux collections

présenté sous la direction

de M^{me} Gwénaële GUIGON et de M. Dominique JARRASSE

Septembre 2014

Le contenu de ce mémoire est publié sous la licence *Creative Commons*

CC BY NC ND



A LA CONQUETE DE L'OUEST : COLLECTES AMERINDIENNES DE LA
SMITHSONIAN INSTITUTION ACTUELLEMENT CONSERVEES AU MUSEE DU
QUAI BRANLY

Avant-propos

Remerciements

Je tiens à adresser mes chaleureux remerciements à Mme Gwénaële Guigon, chercheuse indépendante associée au GDR « Mutations Polaires », ainsi qu'à M. Dominique Jarrassé, professeur d'histoire de l'art contemporain à l'université Bordeaux-Montaigne et membre de l'équipe de recherche à l'École du Louvre, pour l'attention et la bienveillance avec laquelle ils ont dirigé mon travail. Ce mémoire n'aurait pas été possible sans leurs conseils avisés dont j'ai bénéficié tout au long de cette année. Je souhaite également remercier M. André Delpuech, conservateur en chef du patrimoine chargé des collections Amériques du musée du quai Branly, qui m'a guidée dans ma recherche de sujet et m'a grandement facilité l'accès aux collections du musée.

Ma gratitude va plus largement à l'ensemble du personnel du musée du quai Branly qui a contribué à l'avancée de mes recherches : Carine Peltier, responsable de l'iconothèque ; Angèle Martin, responsable des archives et de la documentation des collections ; ainsi que les équipes des services des archives et de la documentation muséale, de la régie des collections et de la bibliothèque de recherche.

Je ne peux manquer d'adresser un grand merci à Catherine Nichols, maître de conférences en Anthropologie culturelle et Muséologie à la Loyola University (Chicago), pour m'avoir communiqué un nombre impressionnant de documents conservés aux archives de la Smithsonian Institution (Washington D.C.) mais aussi pour avoir obtenu en ma faveur des données relatives aux objets de mon corpus auprès du Département d'Anthropologie du National Museum of Natural History (Washington D.C.). Il me faut pour cela remercier aussi deux membres de ce département, Candace Greene, ethnologue du programme archives et collections qui a également su répondre à certaines questions ponctuelles que je me posais sur les objets de la collection ; et Carrie Beauchamp, responsable de l'inventaire et de la documentation des collections, qui ont accepté de me communiquer ces informations.

Que soient aussi remerciés les chercheurs français qui ont répondu aux nombreuses questions que je leur ai adressées au cours de mes recherches : Eloïse Galliard, chercheuse spécialiste du Sud-Ouest et responsable des archives au Musée des Arts forains ; Mathilde Schneider, conservateur du patrimoine ; Nathan Schlanger, archéologue et chercheur à l'École du Louvre ; Pascal Mongne, historien de l'art ; Pascal Riviale, chargé d'études documentaires aux Archives nationales et Marine Pichard, étudiante de l'École du Louvre.

Mes derniers remerciements vont à mes amis et à ma famille qui m'ont apporté un soutien et une attention sans failles durant cette année de recherche. Merci notamment à Chloé Faucourt et à Marie Le Mer pour leurs relectures critiques qui m'ont permis de finaliser ce mémoire.

Le cadre de la recherche

Ce mémoire de recherche consacré aux pièces amérindiennes de l'Ouest américain envoyées par la Smithsonian Institution en France au XIX^{ème} siècle, aujourd'hui conservées au musée du quai Branly, a été réalisé dans le cadre de notre seconde année de Deuxième Cycle de l'Ecole du Louvre, en histoire de l'art appliquée aux collections.

Il fait suite à un mémoire d'étude mené en première année de Deuxième Cycle que nous avons consacré à l'exposition *Les Arts anciens de l'Amérique* de 1928 au Musée des Arts Décoratifs. Nous nous étions alors intéressée à la revalorisation des arts préhispaniques permise par cet évènement majeur de l'histoire de la réception des arts autochtones américains en France. Pour ce faire l'étude des personnes à l'origine de cette exposition et de leur discours porté sur les objets exposés s'était avérée indispensable, tout comme la réintroduction de l'évènement dans un contexte historique, institutionnel et esthétique plus large.

Cette approche historiographique et anthropologique des arts autochtones d'Amérique s'étant révélée passionnante, c'est selon cet axe que nous avons poursuivi cette année nos recherches en nous focalisant cette fois sur une collection muséale. Sur les conseils de Mme Gwénaële Guigon, dont nous avons pu suivre en 2010-2011 les cours d'art autochtone d'Amérique du Nord à l'Ecole du Louvre et qui a travaillé plusieurs années durant au musée du quai Branly sur les inventaires de la collection Arctique, nous nous sommes tournée vers des collections historiques à fort potentiel scientifique mais jusqu'alors peu documentées. Suite à la consultation de M. André Delpuech, conservateur en chef du patrimoine, notre choix c'est arrêté sur les collections méconnues de la Smithsonian Institution conservées au musée du quai Branly. Ce choix nous a paru d'autant plus pertinent qu'il s'inscrivait au cœur de l'actualité du musée, l'exposition *Indiens des Plaines*¹ étant alors en préparation et la collection comprenant en son sein de nombreuses pièces originaires de la région des Plaines.

La documentation des collections nous a servi de fondement à une réflexion élargie sur la collecte de la culture matérielle autochtone aux Etats-Unis au XIX^{ème} siècle et sur les modes de constitution d'une collection muséale. Nous nous sommes ainsi inscrite dans la continuité de

¹ Cette exposition s'est déroulée au musée du quai Branly du 8 avril au 20 juillet 2014. Elle a donné lieu à un important catalogue scientifique (Torrence *et alii*, 2014).

travaux de recherches menés depuis plusieurs années à l'École du Louvre sur les collections ethnographiques américaines conservées en France². A la manière de ces travaux, nous avons souhaité interroger l'histoire de ces collections si particulières et si riches mais pourtant méconnues encore aujourd'hui en France.

Choix rédactionnels

Dans le cadre de ce travail, nous avons choisi de privilégier les ethnonymes et toponymes actuels, employés le plus couramment par l'ensemble des spécialistes de l'ethnographie autochtone nord-américaine. Dans les cas les plus pertinents, les appellations historiques sont utilisées et commentées. Les noms des groupes ethniques débutent par une majuscule et sont invariables ; les adjectifs dérivés sont eux aussi invariables et débutent par une minuscule. Un glossaire présentant les nations autochtones citées dans le corps du texte est joint en annexe (*cf* annexe 1).

Les noms d'institutions et certaines appellations difficilement traduisibles ont été laissés en anglais, les secondes étant écrites en italique. L'ensemble des citations tirées d'ouvrages en langue étrangère sont le fruit d'une traduction personnelle. Le texte en langue originale est systématiquement indiqué en note.

Enfin, certains termes usités fréquemment dans le corps de texte sont abrégés :

- U.S.Ex.Ex. : United States Exploring Expedition
- USNM: United States National Museum
- USGS: United States Geological Survey
- BAE: Bureau of American Ethnology
- ARSI: Annual Report of the Smithsonian Institution
- ARBAE: Annual Report of the Bureau of American Ethnology
- NMNH : National Museum of Natural History (Washington D.C.)
- Archives MQB : archives du musée du quai Branly
- Archives SI : archives de la Smithsonian Institution

² Ces différents travaux sont recensés au sein de la bibliographie. Il s'agit de De Sevilla, 2009 ; Gerbert, 2007 et 2008 ; Guigon, 2006 ; Galliard, 2008, 2009 et 2014 ; Pichard, 2013, Schneider ; 2009 et 2010.

Sommaire

Avant-propos	i
Sommaire	1
Introduction	4
PREMIERE PARTIE : LA FRONTIERE INDIENNE : LA COLLECTE AUX MAINS DES MILITAIRES ET VOYAGEURS	10
I. Avant la guerre de Sécession, des collectes militaires en terres indiennes.....	11
A. Diplomatie et collecte : des objets amérindiens au Département de la Guerre ...	11
1. Un diplomate et un collectionneur : Thomas McKenney.....	11
2. Une collection reflet du contexte diplomatique	14
B. L'exploration militaire de l'Ouest et son apport à l'ethnographie.....	16
1. Des premières expéditions militaires à la Grande Reconnaissance.....	17
2. Explorations et collectes.....	19
II. A l'aventure : les voyageurs-collectionneurs dans l'Ouest.....	27
A. Catlin, Belden et Gibbs, voyageurs romantiques.....	27
1. Biographies et itinéraires.....	27
2. Regards croisés sur les Amérindiens.....	30
B. Collectionner l'art de l'autre	34
1. Des pratiques de collecte multiples.....	34
2. De la collecte à la collection : appréciations de la culture matérielle amérindienne	39
III. Les guerres indiennes : développements et évolutions de la collecte militaire.....	43
A. Guerre et collecte.....	43
1. Le soldat-collecteur sur le champ de bataille.....	43
2. L'Army Medical Museum : une collecte organisée?	46
B. Parmi les militaires, des agents de la Smithsonian Institution.....	51
1. Le nouveau rôle de la Smithsonian Institution dans la collecte des arts matériels autochtones	51
2. Soldats, collectes et « pré-ethnographie » : les cas d'Edward Palmer et de Washington Matthews.....	54
DEUXIEME PARTIE : EN TERRITOIRE CONQUIS, L'EMANCIPATION DE L'ETHNOGRAPHIE (1860-1880).....	59

I. « Vôtres pour la science » : les correspondants-collecteurs de la Smithsonian Institution.....	60
A. Les transferts de collections : une source d'objets pour la Smithsonian Institution	60
1. Les <i>surveys</i> gouvernementales	60
2. L'apport des collections privées et des autres institutions.....	67
B. Collecter pour la Smithsonian.....	70
1. Les collecteurs résidents	70
2. Envoyer sur place des collecteurs	76
II. Individualités et affinités : des procédés de collecte multiples.....	80
A. Modalités et enjeux individuels de la collecte, entre permanences et évolutions.....	80
1. Obtenir et s'approprier l'objet : anciennes et nouvelles pratiques.....	80
2. Choisir l'objet : des motivations personnelles.....	84
B. De nouvelles techniques de collecte ? Les cas de James G. Swan et John W. Powell	88
1. James Gilchrist Swan ou le goût du bel objet	89
2. Le tournant John W. Powell	94
TROISIEME PARTIE : DE LA SMITHSONIAN INSTITUTION AU MUSEE DU QUAI BRANLY, LOGIQUES DE CONSTITUTION D'UNE COLLECTION MUSEALE.99	
I. A la Smithsonian Institution, une vision globale des collections.....	99
A. Documenter le « Vanishing Indian »	100
1. Une nouvelle science à la croisée des courants scientifiques et théoriques	100
2. Des collections influencées par les modèles intellectuels en vigueur.....	103
B. Faire rayonner les collections	108
1. Enrichir les collections.	108
2. ... pour s'imposer dans un contexte international concurrentiel	110
II. Intentions et modalités de l'échange entre la Smithsonian Institution et le Musée d'Ethnographie du Trocadéro	115
A. Le contexte institutionnel franco-américain.....	115
1. La politique d'échanges de la Smithsonian Institution	115
2. Le Musée d'Ethnographie du Trocadéro, un jeune musée en développement..	118
B. Les modalités de l'échange	120
1. D'une rive de l'Atlantique à l'autre : le transit des idées et des objets	121
2. Promesses et contreparties : un échange aux motivations complémentaires	124

III.	Les résultats de l'échange : le cas des pièces de l'Ouest	128
A.	Au sein des échanges, les objets de l'Ouest.....	128
1.	Création et réception du corpus, des logiques propres aux deux institutions ...	128
2.	Un corpus très diversifié.....	131
B.	La vie muséale française des objets : point sur les aléas de l'histoire.....	136
1.	D'un musée à l'autre, des objets litigieux.....	137
2.	Découvertes et redécouvertes : les apports de notre étude sur les objets.....	143
	Conclusion.....	148
	Bibliographie	152

Introduction

Le 6 août 1885, plus de cinq cent objets produits par les cultures autochtones d'Amérique du Nord finissent d'être mis en caisse par le département d'ethnologie de la Smithsonian Institution³. Leur destination finale est le Musée d'Ethnographie du Trocadéro. Cet envoi n'est ni le premier, ni le dernier d'un ensemble très important d'échanges réguliers pratiqués entre les deux institutions durant les années 1880 et 1890. Les pièces américaines issues de ces échanges, plus de mille cent⁴, vont ensuite demeurer dans les collections françaises pendant plus d'un siècle avant d'intégrer leur lieu de conservation actuel, le musée du quai Branly. Parmi ces collections arrivées au XIX^{ème} siècle se trouvent cent quarante-sept objets provenant de l'Ouest américain, entrés dans les collections de la Smithsonian⁵ des années 1860 aux années 1880.

Quand elle s'engage en 1883 dans un programme d'échanges avec le Musée d'Ethnographie du Trocadéro, la Smithsonian Institution possède déjà une assise scientifique appréciable sur le territoire étasunien comme à l'international. Institution gouvernementale financée par le Congrès, elle est créée dès 1846 suite à l'important don financier du scientifique et aristocrate anglais James Smithson au gouvernement américain, survenu dix-sept ans plus tôt, afin « de fonder, à Washington, sous le nom de Smithsonian Institution, une institution pour l'accroissement et la diffusion du savoir parmi les hommes »⁶. Le premier secrétaire de la Smithsonian, Joseph Henry, ne va avoir de cesse de matérialiser le souhait du donateur. Dès sa prise de fonction, il entreprend la constitution d'un vaste réseau de correspondants scientifiques nationaux et internationaux afin de faciliter les échanges d'informations et de publications scientifiques à l'échelle du pays (Viola, 1987 :121). D'abord entièrement dédiée au développement de la recherche scientifique, l'institution voit sa mission modifiée en 1858 : le nouveau United States National Museum (USNM) est en effet placé sous sa tutelle, malgré la résistance d'Henry (Viola, 1987 : 125). Regroupant l'ensemble des collections fédérales, le musée ne va cesser de se développer dans les décennies suivantes. Parmi ses collections se trouvent principalement des spécimens collectés dans une région en cours d'exploration et de colonisation : l'Ouest.

C'est autour de cette aire géographique et historique cohérente que nous avons choisi de restreindre notre corpus d'étude afin par là même de documenter précisément le parcours

³ Il faut bien ici parler de collections au pluriel, puisque les pièces envoyées par l'institution américaine sont identifiées par treize numéros de collection différents aujourd'hui au musée du quai Branly, selon leur date d'entrée approximative dans les collections françaises.

⁴ Mille cent quatorze pièces selon le recensement de la base TMS Objets du musée [en ligne].

⁵ La Smithsonian Institution est couramment dénommée de manière abrégée la Smithsonian. Nous emploierons donc régulièrement ce terme dans la suite de notre travail.

⁶ « [...] to found at Washington, under the name of the Smithsonian Institution, an establishment for the increase and diffusion of knowledge among men ». Cette célèbre citation est tirée du testament de James Smithson.

individuel de chaque objet. Le terme d'Ouest américain suscite aujourd'hui bien des représentations fantasmées : il est dans ce travail défini comme une vaste aire géographique s'étendant des côtes du Pacifique aux Appalaches (*cf* annexe 2.1.a.). Ce territoire fut l'objet dès le début du XIX^{ème} siècle d'une politique de conquête démographique, militaire, économique et scientifique des Etats-Unis, et ce jusqu'au début des années 1880. L'Ouest s'étend donc progressivement au Middle West (vallée du Mississippi et Plaines) puis au Far West (la Californie et les états du Sud-Ouest) qui entre finalement dans l'Union en 1848 (Lagayette, 1997 :7-9).

L'ensemble des pièces provenant de l'Ouest américain et présent dans les registres d'inventaire du Musée d'Ethnographie du Trocadéro a été inclus dans notre corpus d'étude, y compris quinze pièces qui ne sont plus aujourd'hui inventoriées dans la collection (*cf* annexe 3.1.). Les pièces de l'aire du Sud-Ouest, déjà étudiées par Eloïse Galliard dans ses différents travaux universitaires (Galliard, 2008, 2009 et 2014) et résultant de collectes qui succèdent chronologiquement au collectionnisme directement lié à la découverte de l'Ouest n'ont pas été inclus dans notre corpus. Ce sont ainsi cent quarante-sept⁷ objets qui ont été regroupés au sein d'un corpus resserré où cinq aires géoculturelles distinctes sont représentées (*cf* annexe 2.1.b. et 3.2.):

- **Le Grand Bassin** : dénommée ainsi par l'explorateur Frémont en raison de ses caractéristiques géophysiques, cette aire recouvre les états du Nevada, de l'Utah et une large partie du Colorado, ainsi que l'intérieur de l'Oregon et de la Californie, le sud de l'Idaho et l'ouest du Wyoming (*cf* annexe 2.1.c.). Elle regroupe des populations diverses, dont les Paiute et les Ute, et est la plus représentée dans de notre corpus avec quarante-huit objets.
- **La côte Nord-Ouest étasunienne** : la côte Nord-Ouest est constitué d'une bande côtière s'étendant du sud de l'Alaska à la frontière nord-californienne et regroupant des populations extrêmement diverses. Dans le cadre de notre sujet, nous n'avons retenu au sein de notre corpus que les objets correspondant au territoire étasunien et provenant donc de l'état de Washington et de l'Oregon, où se sont développées les cultures Makah, Clallam et Klamath notamment. Elle est la deuxième région la plus représentée au sein de notre corpus (*cf* annexe 2.1.d.).

⁷ Un objet supplémentaire, la pièce à bouche n° 71.1885.78.509, attribuée aux Makah de l'état de Washington par les inventaires français (Registre d'inventaire du musée du quai Branly, INV-002 tome 1, version informatisée, TMS [en ligne], p.638), a été exclu du corpus suite à la découverte de sa véritable origine (Inuit, territoires du Nord-Ouest, Canada). Source : « Intern Records », communication du NMNH, 21/ 02/2014. Dans la suite de notre travail, les documents qui nous ont été transmis en février 2014 par le National Museum of Natural History de la Smithsonian Institution seront référencés par : « *Titre du document* », communication NMNH.

- **Les Plaines** : cette région est comprise entre le Mississippi à l'est et les Rocheuses à l'ouest, le sud du Canada au nord et la frontière mexicaine du Texas au sud. Elle a vu se développer des groupes ethniques sédentaires, semi-sédentaires ou nomades tels que les Sioux (Dakota, Lakota, Nakota), les Mandan ou encore les Cheyenne (*cf* annexe 2.1.c.). Elle est représentée par trente-et-un objets dans notre corpus.
- **La Californie** : ethnologiquement et naturellement riche et diversifiée, cette région est représentée par quatorze objets au sein de ce travail.
- **Le Plateau** : cette région qui s'étend des Cascade Mountains à l'ouest de l'état de Washington et jusqu'au nord-est du Montana, englobant une partie de l'Idaho et de l'Oregon, se situe à la croisée culturelle des populations de la côte et de celle des Plaines (*cf* annexe 2.1.c.). Un unique objet de notre corpus y est rattaché.

L'Ouest américain englobe donc au début du XIX^{ème} siècle de gigantesques territoires en grande partie vierges de toute occupation euro-américaine. A la suite de la session de la Louisiane par Napoléon I^{er} au président Jefferson en 1803, ces vastes prairies, déserts et zones montagneuses attisent la curiosité des explorateurs, trappeurs et aventuriers de toute sorte mais aussi des scientifiques. La première expédition gouvernementale d'exploration de ce territoire, la célèbre expédition Lewis et Clarke, est lancée en 1804 et ouvre une ère d'exploration, de découverte scientifique mais aussi de conquête militaire qui ne prendra fin que dans les années 1880 (Jacquin et Royot, 2002 :66). Si cet ailleurs national attise la convoitise des Américains pour les opportunités économiques qu'il représente, il fascine également par la présence de populations considérées comme étrangères sur un territoire qui appartient pourtant à l'Union : les Amérindiens. L'avancée rapide de la colonisation de l'Ouest au fil du XIX^{ème} siècle va multiplier les interactions entre ces populations autochtones millénaires et les Euro-américains. Tantôt pacifiques, tantôt belliqueux, ces contacts vont exacerber la fascination de l'Autre éprouvée par les Blancs pour ces « nobles sauvages », fascination qui va s'exprimer à travers l'imagerie populaire, la littérature ou encore les sciences. Joseph Henry soutient ainsi sans réserve l'ethnologie⁸ qu'il souhaite sortir de l'amateurisme et de la simple vision romantique du monde « sauvage » amérindien (Hinsey, 1981 : 21 et 23). Sur le terrain, cet intérêt se traduit par la collecte⁹ de la culture matérielle amérindienne. Cette pratique débute dès le XVI^{ème} siècle aux

⁸ Nous privilégierons dans notre travail le terme français d'ethnologie pour désigner l'étude des faits culturels et humains, et non pas le terme américain d'anthropologie afin d'éviter toute confusion avec l'anthropologie physique. Il est à noter que l'étude de l'Homme aux Etats-Unis au XIX^{ème} siècle inclut aussi l'archéologie, la philologie et l'anthropologie physique.

⁹Nous entendons ici la collecte comme une « étape de la biographie sociale ou culturelle » d'un objet (*Cahiers de l'Ecole du Louvre*, Bondaz, 2014 :24), un « moment crucial » (*Cahiers de l'Ecole du Louvre*, Jarrassé, 2014 :21) où l'usage et la nature même de cet objet sont remis en question puisqu'il est enlevé à son contexte originel afin d'entrer au sein d'une collection, individuelle ou institutionnelle.

Etats-Unis, durant lequel les premiers objets amérindiens entrent dans les cabinets de curiosités européens (Gordon, 1988 : 4). La collecte de la culture matérielle autochtone ne faiblira plus, y compris durant la période qui nous préoccupe, le XIX^{ème} siècle. Avant son entrée à la Smithsonian Institution, notre corpus est ainsi rassemblé par vingt-six individus et institutions différents, lors de collectes qui s'étendent des années 1820 aux années 1880, couvrant donc une période de soixante ans d'histoire étasunienne. Sont inclus majoritairement des objets réunis auprès des communautés autochtones vivantes, ainsi que des pièces issues de fouilles archéologiques.

Face à cette incroyable diversité historique de notre corpus, nous avons choisi de nous questionner sur la constitution de la collection au fil du XIX^{ème} siècle. Comment les objets de notre corpus sont-ils devenus des objets de collection ? Quels sont les acteurs qui ont été impliqués dans leur réunion et quelles étaient leurs motivations ? Que nous révèlent aujourd'hui ces pièces sur le regard porté à l'époque par des individus et des institutions culturelles euro-américains sur les cultures amérindiennes ? Suivant ces questions directrices, nous avons souhaité éclaircir l'ensemble des intentions ayant conduit à la sélection, sur le terrain comme en musée, des objets qui forment aujourd'hui notre corpus. Nous nous sommes donc interrogée en premier lieu sur les motivations personnelles et subjectives des collecteurs sur le terrain, afin d'en distinguer les points communs et les divergences. Il nous a fallu également considérer l'influence exercée sur ces collectes par le cadre institutionnel : dans quelle mesure la Smithsonian Institution et d'autres établissements publics ont-ils orienté la réunion des pièces aujourd'hui dans notre corpus au sein de leurs collections ? Quels en étaient les enjeux scientifiques et politiques, à l'échelle nationale et internationale ? La sélection des pièces à envoyer en France se fit-elle dans la continuité de ces objectifs ?

L'ensemble de ces interrogations s'est porté sur trois étapes fondamentales de la formation de la collection : une attention particulière a été portée sur la première de ces étapes, la collecte primaire, sur le terrain auprès des populations¹⁰. Les deux étapes sélectrices suivantes, l'entrée dans les collections de la Smithsonian Institution et l'envoi d'objets choisis en France sont également au cœur du sujet, puisqu'ils expriment eux aussi des intentionnalités fortes. Tout en concentrant notre analyse des faits sur notre propre corpus, nous avons veillé à intégrer

¹⁰ L'analyse des profils de nos collecteurs ainsi que de leurs «gestes et techniques de collecte» (*Cahiers de l'Ecole du Louvre*, Bondaz, 2014 : 25) seront particulièrement analysés. Nous définissons le collecteur comme l'individu ou l'institution qui prélève l'objet sur le terrain en le destinant à un second individu ou à une institution, qui devient donc *in fine* le collectionneur de la pièce. Un collecteur peut également être le propre collectionneur de la pièce. Le terme anglo-saxon reflète bien toute la complexité rattachée à ces termes, puisqu'un seul mot, *collector*, désigne à la fois le collecteur et le collectionneur (Bondaz, 2014 : 24).

l'ensemble de notre réflexion dans le contexte historique, institutionnel et scientifique des Etats-Unis de l'époque, primordial pour notre sujet.

Les objets de notre corpus n'ayant pas fait l'objet d'études scientifiques documentées depuis leur arrivée en France, nous avons choisi de retourner prioritairement aux sources historiques, archives et imprimés, afin de documenter notre corpus. L'accès à la documentation archivistique et muséale de la Smithsonian Institution nous a été permis grâce à l'entremise de Catherine Nichols¹¹ qui s'est révélée fondamentale. La consultation des documents archivistiques américains a été complétée par celle des archives du musée du quai Branly et de multiples imprimés historiques (rapports d'expéditions d'explorations, journaux personnels de voyageurs, rapports annuels de la Smithsonian Institution, etc.). Notre analyse des données ainsi collectées s'est appuyée sur l'utilisation d'ouvrages critiques : études historiographiques générales sur la Smithsonian retraçant le parcours et les idées des figures majeures de l'institution¹² ; monographies consacrées à certains collecteurs ainsi qu'à leurs collections¹³ ; ouvrages traitant de l'exploration scientifique de l'Ouest qui se déroulait parallèlement à la conquête militaire du territoire¹⁴ ont été consultés. Certaines publications consacrées à la pratique de la collecte ont particulièrement orienté notre réflexion, comme l'ouvrage dirigé par Shepard Krech III (Krech III, 1999 : 298 p.) et l'article de Nancy Parezo (Parezo, 1987 : p. 1-47). Le premier met en exergue les questions soulevées par la réunion d'une collection en étudiant différentes figures de collecteurs et en s'interrogeant sur les intentions de ces derniers et leurs interactions avec les populations amérindiennes côtoyées (Krech III, 1999 : 2-4). Le second postule de l'impossible exhaustivité de toute collection ethnographique muséale qui se trouve biaisée par deux phases de sélection décisives ayant lieu durant sa formation: le prélèvement des objets sur le terrain puis leur vie à la suite de leur entrée au musée (Parezo, 1987 :3). Cette problématique de l'échantillonnage qui sous-tend des intentions et des motivations propres aux créateurs individuels et institutionnels d'une collection est au cœur de notre travail. Enfin, l'ensemble de nos recherches bibliographiques a été complété par la consultation directe de certains des objets étudiés et des bases de données rattachées aux collections du musée du quai Branly et de la Smithsonian Institution¹⁵.

¹¹ Catherine Nichols est actuellement maître de conférences en Anthropologie culturelle et Muséologie à la Loyola University (Chicago) et a achevé en août 2014 sa thèse consacrée aux échanges internationaux des doublons anthropologiques de la Smithsonian Institution au XIX^{ème} siècle et au début du XX^{ème} siècle (Nichols, 2014).

¹² Hinsley, 1981, 319 p.; Judd, 1967, 139 p.

¹³ Voir par exemple Fowler ; Matley, 1979, 181 p.; Parezo, 2006, p. 96-117, Blackburn, 2005, p. 39-54.

¹⁴ Voir notamment Goetzmann, 1966, 656 p. ; Viola, 1987, 256 p.

¹⁵ *Base TMS* pour le musée français, Collections Search Center, site web de la Smithsonian Institution et Base de données des collections anthropologiques, site web du National Museum of Natural History, pour la Smithsonian Institution [en ligne].

Nous avons choisi de retracer les parcours des pièces de notre corpus selon une progression thématique et chronologique cohérente avec l'évolution plus générale de la collecte dans l'Ouest au XIX^{ème} siècle. Nous nous intéresserons donc en premier lieu aux collectes effectuées par les explorateurs, les militaires et les voyageurs des années 1820 aux années post-guerre de Sécession (1861-1865). Nous retracerons ensuite le travail de nos collecteurs civils et scientifiques, pour la plupart correspondants de la Smithsonian Institution, dans les années 1870 et 1880. Notre dernier chapitre s'attachera enfin à présenter et à analyser les logiques scientifiques et institutionnelles ayant mené à la formation de notre corpus, de la Smithsonian Institution au musée du quai Branly, en passant par le Musée d'Ethnographie du Trocadéro.

Première Partie : La Frontière indienne : la collecte aux mains des militaires et voyageurs

« Je souhaitais voir les montagnes recouvertes de neige éternelle ; il me tardait de chasser le bison et le cerf sauvage sur les plaines sans frontières. Je voulais me vêtir à la manière d'un trappeur, et vivre en plein air, bien loin de toutes les habitations des hommes. [...] Le sort en était jeté, une vie d'aventure choisie, et j'étais parti pour les plaines illimitées où le bison errait sans frein ; où je pourrais chasser l'élan et piéger le castor ; loger dans un wigwam et me créer un foyer chez les enfants du Grand Désert Américain. »¹⁶

En 1875, le voyageur et soldat Georges P. Belden se souvient avec émotion de son départ pour l'Ouest, presque vingt années plus tôt. Les vastes Plaines qui s'étendent au-delà du Mississippi sont alors un territoire méconnu où peu d'Euro-américains s'aventurent. L'exploration militaire de la région est elle lancée depuis les années 1810 et ne va cesser de se développer jusqu'à la Guerre de Sécession qui marque la fin d'une époque : à sa suite, un véritable « raz-de-marée de chariots bâchés » transportant de multiples colons envahira les Hautes Plaines (Jacquin et Royot, 2002 :11), entraînant avec lui le recul de la « Frontière indienne »¹⁷. Des années 1820 aux années 1870, décennie marquant l'apogée et la fin des guerres indiennes, de multiples militaires et voyageurs s'intéressent aux artefacts amérindiens qu'ils collectent directement sur la frontière ou par le biais d'intermédiaires. Quarante-quatre objets de notre corpus témoignent de leur intérêt pour les arts matériels autochtones.

¹⁶ « I wished to see the mountains covered with perpetual snow ; I longed to chase the buffalo and wild deer over boundless plains. I wanted to dress as a trapper, and live in the open air, far away from the habitations of men. [...] The die was cast, a life of adventure decided upon, and I was off for the boundless plains, where the buffalo roamed at will; where I could hunt the elk, and trap the beaver; dwell in a wigwam, and make my home with the children of the "Great American Desert" » Belden, 1875 : 21-22.

¹⁷ Ce terme, assimilé à l'Ouest américain tout entier par l'historien Frederick Jackson Turner en 1893, désigne une aire de transition en cours de peuplement entre les terres libres à l'ouest et les terres occupées à l'est, qui ne va cesser de se déplacer vers l'ouest entre 1803 (date de cession de la Louisiane par Napoléon Ier aux Etats-Unis) et 1890, date de sa disparition définitive (Jacquin et Royot, 2002 : 183-184).

I. Avant la guerre de Sécession, des collectes militaires en terres indiennes

Durant les premières années de conquête de l'Ouest, les militaires affectés aux forts de la frontière sont en toute logique les premiers à entrer en contact avec les populations amérindiennes et à collecter leur culture matérielle. Dans notre corpus vingt-et-un objets sont ainsi collectés dans les années 1820-1850 par les membres de l'armée et de la marine américaine. Deux groupes d'objets sont discernables : les objets réunis par le premier Département de la Guerre, dans les années 1820-1830, et ceux collectés dans le cadre de l'exploration militaire officielle de l'Ouest dans les années 1840-1850. L'ensemble de ces pièces témoigne aujourd'hui d'un contexte autochtone, militaire et scientifique qui subit à l'époque de profondes évolutions.

A. Diplomatie et collecte : des objets amérindiens au Département de la Guerre

Dans la première moitié du XIX^{ème} siècle, le Département de la Guerre est chargé de réguler les rapports diplomatiques et commerciaux entre la jeune nation étasunienne et les « nations domestiques » du territoire américain, les Amérindiens. Un officier du département, Thomas McKenney, va s'appuyer sur ses fonctions pour rassembler dans les années 1820-1830 une collection d'objets amérindiens hétéroclites qu'il va exposer dans ses bureaux (Greene, 2007 :66). La collection qui résulte de son activité est unique pour l'époque et est illustrée au sein de notre corpus par quatre pièces (*cf* annexe 4.1.) qui se démarquent par leur histoire et les motivations qui ont présidées à leur collecte¹⁸.

1. Un diplomate et un collectionneur : Thomas McKenney

a. La politique des traités

Afin de comprendre dans quelles conditions ont été collectés les objets du Département de la Guerre, il est nécessaire d'appréhender le contexte politique autochtone du premier tiers du XIX^{ème} siècle. L'Ouest est alors relativement épargné par les colons. En 1763, le gouvernement dessine en effet la frontière des terres amérindiennes, située le long des Appalaches. Tout colon (majoritairement des commerçants et spéculateurs) qui souhaite s'établir au-delà de cette frontière doit en obtenir l'autorisation, sous peine d'en être expulsé par les autorités. Les peuples

¹⁸ La référence incontournable sur ce sujet, qui nous a fourni de précieux et abondants renseignements sur nos pièces et leur contexte de collecte, est Greene; Richard; Thompson, 2007.

autochtones sont eux considérés comme des nations étrangères avec qui tout conflit doit se régler par la diplomatie ou par la guerre, en dernier recours (Feltès-Strigler, 2007 :127).

Cette situation évolue toutefois rapidement. En 1803, Jefferson rachète la Louisiane à Napoléon I^{er} et propose de déplacer la frontière indienne le long du Mississippi afin de répondre à la pression démographique des Euro-américains. Ce n'est que le début de l'amenuisement du territoire amérindien : dès 1825, Monroe déplace la frontière à l'ouest de l'Arkansas et du Missouri. Ce recul de la frontière entraîne la déportation des populations autochtones résidant sur les territoires concernés. Le jeune gouvernement adopte une politique pacifique qui repose sur le déplacement volontaire des communautés, déplacement ratifié par la signature de traités diplomatiques. Contre la perte de leurs terres ancestrales, les Amérindiens se voient attribuer de nouveaux territoires à l'ouest du Mississippi ainsi que des annuités financières. Ce choix se révèle bien moins coûteux en vies et en ressources que d'éventuelles guerres contre les nations autochtones¹⁹ (Feltès-Strigler, 2007 :128-132). La politique du gouvernement fédéral est à nouveau bouleversée le 28 mai 1830, lorsque le Congrès approuve le *Removal Bill* décidé par le président Jackson. Cette loi intervient tandis que la convoitise des colons pour les terres fertiles des autochtones entraîne d'importantes tensions dans le sud-est. Elle ouvre la voie aux expulsions forcées des nations de l'Est par la force militaire s'il le faut : ces populations devront à terme s'installer sur le Territoire Indien nouvellement créé²⁰ (Feltès-Strigler, 2007 :133).

Dans ce contexte de mouvement de population permanent, des tensions émergent entre les nations déplacées et celles résidant déjà dans l'Ouest. Le Département de la Guerre est chargé de surveiller les communautés amérindiennes dans les régions où l'armée est encore très peu présente. Il a ainsi en charge l'ensemble des relations diplomatiques entre Euro-américains et autochtones. Ses agents se rendent dans l'Ouest afin d'établir les termes des traités de cession de terres, tandis que des délégations de représentants amérindiens viennent signer et conclure ces traités dans la capitale²¹. Il est à noter que c'est grâce à cet organe militaire que nous sont parvenues les sources les plus importantes sur les Indiens des Plaines dans la première moitié du XIX^{ème} siècle (DeMallie, 2001 :28). En dehors des relations diplomatiques, le département supervise les relations commerciales entre Euro-américains et Amérindiens. Le superintendant du commerce indien, dont le poste est créé en 1806, est ainsi chargé d'entretenir le réseau d'échanges commerciaux issu de la traite des fourrures de l'époque coloniale. Ces échanges sont relayés par

¹⁹ L'armée n'hésite toutefois pas à intervenir lorsque les autochtones se montrent peu conciliants. La résistance des Shawnee menés par leur chef Tecumseh à partir de 1811 se solde par une intervention militaire qui détruit la confédération en 1812 (Jacquin, 2007:84).

²⁰ Ce territoire fédéral réservé aux Amérindiens est aujourd'hui l'état d'Oklahoma.

²¹ Pour une excellente revue de l'histoire de ces délégations autochtones dans l'est, voir Viola, 1981.

une série de forts et de stations gouvernementales, le *Factory System* (Greene, 2007 :66 et 68). C'est dans ce contexte qu'intervient l'œuvre de collecte de Thomas McKenney.

b. La démarche novatrice de Thomas McKenney

Si les délégations amérindiennes qui se rendent à Washington D.C. sont depuis longtemps l'objet de représentations iconographiques de la part des artistes résidant dans la capitale²², l'idée de collecter des objets amérindiens et de les conserver dans la capitale n'émerge qu'en 1818. Cette année-là, le colonel Thomas McKenney (1785-1869) évoque pour la première fois son projet de créer des *Archives of the American Indian*, qui seraient une réunion de documents archivistiques destinée à faciliter l'administration des nations autochtones (Viola, 1981 :174). Nommé superintendant du commerce indien en 1816, McKenney devient le premier directeur du Bureau des Affaires Indiennes en 1822 lors de l'abandon du *Factory System* (Greene, 2007 :68). Il est à ce titre responsable des délégations amérindiennes venant ratifier les traités dans la capitale mais aussi émissaire gouvernemental dans l'Ouest à l'occasion de rencontres diplomatiques avec les « nations domestiques ». McKenney va mettre à profit ses fonctions pour rassembler une collection unique d'artefacts amérindiens, plutôt que d'archives.

C'est d'abord l'intérêt personnel du colonel qui est à l'origine de sa collection. Témoin de la diminution progressive des populations amérindiennes, le superintendant désire sauvegarder ce qui peut l'être de ces peuples condamnés à l'extinction tout en montrant matériellement les résultats de son propre travail (Greene, 2007 : 68). Il adresse ainsi des requêtes aux agences établies dans l'Ouest afin que leurs employés lui envoient des « curiosités indiennes » à moindre frais, tels des vêtements, des accessoires, ou des armes. Idéalement, ces objets ne doivent pas ressembler aux pièces déjà présentes dans la collection de McKenney et doivent être accompagnés de notes mentionnant « son nom, à qui il [l'artefact] appartenait (la tribu), son usage, &c, &c »²³. Les autres sources d'objets pour la collection sont les dons des délégations faits au président lui-même et ensuite rapatriés au Département de la Guerre. McKenney acquiert aussi personnellement des objets auprès des délégations rencontrées dans l'Ouest ou l'Est. Les représentants amérindiens, impressionnés par ses collections, lui donnent bien souvent eux-mêmes certains objets personnels (Viola, 1981 :174).

La collection ainsi rassemblée est d'abord exposée au Bureau du Commerce Indien avant de suivre McKenney au Bureau des Affaires Indiennes, où elle devient le premier musée de

²² La plus ancienne représentation de ce type est attribuée à Trumbull, qui dessine les Creek de passage à New York, alors capitale, en 1790 (Viola, 1981 :172).

²³ McKenney, 1820, cité in Greene, 2007 :68.

Washington D.C. Les objets sont accompagnés de portraits des délégués amérindiens peints notamment par Charles B. King, tableaux où l'on retrouve d'ailleurs certains objets de la collection (Greene, 2007 :68). Malgré le succès public de cette galerie, McKenney est ouvertement ridiculisé lorsque le Département de la Guerre découvre en 1828 les dépenses engendrées par sa collection de portraits. Il démissionne deux ans plus tard, entraînant le déclin de sa collection qui n'intéresse pas autant ses successeurs (Viola, 1981 :175-176). Les objets sont tous transférés en 1841 au National Institute nouvellement fondé²⁴, qui compte parmi ses directeurs le Secrétaire de la Guerre. Chargé d'abriter les collections scientifiques à la charge du gouvernement fédéral et de promouvoir la recherche scientifique, l'institut aspire également à devenir le premier musée national des Etats-Unis et de bénéficier ainsi du legs Smithson. Toutefois ce souhait est contrecarré par la création en 1846 de la Smithsonian Institution qui hérite finalement des collections désordonnées du National Institute, dont les pièces de McKenney, transférées entre 1858 et 1862 (Greene, 2007 :70 et Viola, 1981 :177). Parmi ces collections se trouvent également celles rassemblées par le conservateur du National Institute, John Varden (1791-1864), dont deux jarretières perlées nous sont parvenues²⁵.

Grâce à ce transfert puis à l'échange de 1885 avec le Trocadéro, quatre objets issus de la collection McKenney sont aujourd'hui en France.

2. Une collection reflet du contexte diplomatique

a. Les objets du musée du quai Branly

Parmi ces pièces, nous trouvons une tunique peinte en peau « de chef » (71.1885.78.457), un sac médecine en peau de loutre brodée de piquants de porc-épic (71.1885.78.346), un fourneau de pipe en catlinite (71.1885.78.292) et un arc (71.1885.78.287)²⁶ (cf annexe 4.1.). Deux flèches avaient également été envoyées en France en 1885, mais celles-ci n'ont pas été retrouvées par nos recherches. En 2007, cinquante-sept artefacts au total ayant appartenu à la collection et

²⁴ La National Institute est issu de l'association privée The Columbian Institute for the Promotion of Arts and Sciences créée en 1816, dont les membres se composaient d'officiers de la marine et de l'armée, de diplomates ainsi que d'employés gouvernementaux.

²⁵ Ces jarretières portent le numéro N° 71.1885.78.291.1-2. John Varden rassemble dès 1826 des collections amérindiennes dans sa galerie personnelle, qu'il ouvre au public et qu'il nomme à partir de 1839 le *Washington Museum*. Ses collections sont transférées deux ans plus tard à l'Institut dont il devient le conservateur, avant d'avoir à charge les nouvelles collections de la Smithsonian dès 1858. Les deux jarretières proviendraient du sud des Plaines et auraient été acquises par Varden auprès d'un certain James B. Ager résidant à Saint-Louis en mai 1839. « Collector and Donor Bios » et « Intern Records », communication NMNH. Une bourse en peau de notre corpus, provenant du National Institute (n° 71.1885.78.259) pourrait elle aussi avoir fait partie des collections de Varden, sans certitude (communication personnelle de Candace Greene, 22/07/2014). Cf annexe 4.2.

²⁶ Ces objets ont pu être rattachés à la collection McKenney grâce aux informations qui nous ont été transmises par le NMNH. Le nom du donateur « War Department » et le numéro d'entrée de la collection à la Smithsonian Institution, 67A00050, correspondent bien à la collection McKenney (« Intern Records », communication NMNH).

toujours conservés de par le monde ont été recensés, ce qui est un nombre relativement peu élevé (Greene, 2007 :66).

Les objets que nous étudions, comme le reste de la collection, ne sont accompagnés que de peu d'informations sur leur provenance puisque les catalogues de la Smithsonian Institution ne leur attachent aucun ethnonyme et n'indiquent qu'un toponyme peu précis, l'« Upper Missouri River ». Cette provenance est correcte pour la plupart des objets, bien que certains proviennent plutôt du Mississippi supérieur ou de l'ouest des Grands Lacs (Greene, 2007 : 66). Dans notre corpus, un seul objet peut être rattaché à son contexte originel de manière précise, le fourneau de pipe 71.1885.78.292. En effet la fiche objet²⁷ de celui-ci nous apprend qu'il aurait été collecté auprès de Mozobodo, chef chippewa de la région du Lac Supérieur, auquel un tuyau de pipe décoré de piquants de porc-épic toujours conservé à la Smithsonian²⁸ est lui aussi associé. Ces deux parties n'auraient à l'origine constitué qu'un seul et même calumet cérémoniel (Greene, 2007 :73). Il est possible que McKenney se soit procuré ce calumet lors de son déplacement en août 1827 à Buttes des Morts (Michigan) afin de conclure avec plusieurs chefs dont Mozobodo un traité redéfinissant la frontière sud du territoire chippewa bordé par les Menominee et les Ho-Chunk (Kappler, 1904 :281). L'échange de présents et la consommation cérémonielle de tabac par le biais de calumets avaient en effet lieu lors de toute signature de traité diplomatique, afin de marquer le respect des représentants du gouvernement pour les nations autochtones rencontrées. Pas moins de onze tuyaux et douze fourneaux de pipes sont d'ailleurs conservés au sein de la collection McKenney, ce qui reflète bien l'activité diplomatique du Département de la Guerre à l'époque (Greene, 2007 :72).

b. Des objets d'honneur

Si d'autres objets de notre corpus ne disposent malheureusement pas d'une histoire aussi complète, ils n'en demeurent pas moins eux aussi révélateurs de l'activité diplomatique et collectrice de Thomas McKenney. La veste en peau peinte de chef n'est pas la seule de la collection : symbole de pouvoir et de prestige, de tels objets (robes peintes, boucliers, coiffes de plumes, etc. sont présents dans la collection) validaient l'autorité de leurs porteurs, habilités à négocier et à conclure des accords politiques au nom de leur peuple. Le sac-médecine 71.1885.78.346 est lui aussi un artefact hautement personnel et prestigieux, comme semble l'indiquer son ornementation soignée. Les armes sont elles plus minoritaires dans la collection et

²⁷ « Intern Records », communication NMNH.

²⁸ Numéro d'inventaire E2115-0, Collections Search Center (site web de la Smithsonian Institution) [en ligne], consulté le 18 mars 2014. URL : <http://collections.si.edu/search/results.htm?q=E2115-0&tag.cstype=all>.

l'arc semble être le seul de la collection McKenney. Le point commun de toutes ces pièces en est le caractère largement masculin : ce sont les hommes et non pas les femmes qui occupent la première place lors des conseils diplomatiques (Greene, 2007 : 77).

Malgré le souhait d'une collection variée et complète émis par McKenney, celle-ci fut finalement limitée et dictée par les circonstances de la collecte. Les quatre objets de notre corpus ne sont ni des objets de curiosité, ni des trophées. Ils sont des objets politiques et honorifiques offerts volontairement par d'importantes personnalités autochtones aux représentants du pouvoir fédéral. C'est en cela que réside leur profond intérêt, car ils constituent des témoins historiques des interactions politiques entre Euro-américains et Autochtones dans le premier tiers du XIX^{ème} siècle.

Dix ans après la démission de McKenney, le gouvernement va à nouveau avoir l'opportunité de rassembler d'importantes collections amérindiennes sur le terrain grâce à l'exploration militaire de l'Ouest qui connaît alors un développement sans précédent.

B. L'exploration militaire de l'Ouest et son apport à l'ethnographie

En 1838 débute la première expédition navale d'exploration fédérale jamais lancée par les Etats-Unis, la fameuse *United States Exploring Expedition*. Pour la première fois, de véritables collectes scientifiques destinées à être ramenées et exposées dans l'Est ont lieu. Avec la volonté d'unir le continent en un seul pays qui règnerait de l'océan Pacifique à l'océan Atlantique grâce à une ligne de chemin de fer transcontinentale, les expéditions se développent encore durant la période de la Grande Reconnaissance, dans les années 1850. Au sein de notre corpus, dix-huit objets témoignent de cette exploration glorieuse de l'Ouest américain. Issus de deux expéditions célèbres, l'U.S. Ex. Ex. et la *Pacific Railroad Survey* entre le 38^{ème} et le 39^{ème} parallèle, ces objets sont le fruit de la collecte de militaires et de naturalistes engagés sur le terrain. La faune, la flore et les hommes doivent être étudiés, classés, comparés. Une science de l'Homme apparaît, marquée par des préjugés qui demeurent et une collecte empirique de spécimens, une science qui mènera aux collectes ethnographiques de la seconde moitié du siècle.

1. Des premières expéditions militaires à la Grande Reconnaissance

a. Les intentions de l'*U.S. Exploring Expedition* (1838-1842)

L'U.S. Ex. Ex., entérinée en 1836 par le Congrès américain, constitue à l'époque la première exploration navale d'envergure jamais réalisée par le gouvernement des Etats-Unis. Commandée par le jeune lieutenant Wilkes (1798-1877), elle a pour mission d'explorer, de topographier et de cartographier les îles et les côtes de l'Océan Pacifique. Retardée de deux ans, cette expédition fondatrice prendra finalement place d'avril 1838 à juin 1842 et visitera successivement l'Amérique du sud, l'Australie, les îles des mers du sud, l'Océan Antarctique et enfin la côte ouest de l'Amérique du Nord et du Sud (Viola, 1987 :51).

Les intentions de l'expédition sont multiples, à la fois nationales et internationales. En dehors des objectifs militaires et commerciaux²⁹, il s'agit d'abord pour les Etats-Unis de s'affirmer politiquement comme une nation à part entière, capable de mener à bien une expédition navale ambitieuse, et non pas comme un jeune pays tiraillé entre l'Europe et sa frontière indienne à l'ouest (Joyce, 2001 :12). Cette volonté est renforcée par la situation territoriale instable de la côte ouest, considérée par le Département de la Guerre comme une zone dangereuse où des conflits militaires peuvent se déclarer à tout moment (Ronda, 2003 :47). A l'époque, la côte américaine est divisée en deux grands territoires, l'Oregon et la Californie. Le second est mexicain depuis 1821, tandis que le premier est une terre libre et ouverte aux Anglais comme aux Américains depuis 1818³⁰. La présence américaine sur la côte Pacifique est encore relativement récente, bien que solidement ancrée. Le Fort Astoria (ou Fort George) établi sur le Columbia en 1811 constitue la première fondation américaine dans la zone, mais il passe sous contrôle anglais deux ans plus tard avant de devenir le siège de la Compagnie de la Baie d'Hudson en 1821 (Suttles, 1990 :70-71). *De facto*, c'est donc l'Angleterre qui contrôle la côte nord-ouest à l'époque. Grâce à l'expédition Wilkes, les Etats-Unis réaffirment ainsi leur présence sur la région et se renseignent sur la Californie qu'ils convoitent. Wilkes et son équipage explorent la côte étasunienne entre mai et novembre 1841. C'est à ce moment que les douze objets de notre corpus provenant de l'expédition ont vraisemblablement été collectés (*cf* annexe 2.2.a.). Les inventaires du Trocadéro

²⁹ Par cette expédition, les Etats-Unis veulent aussi montrer aux Français, aux Anglais et aux populations « sauvages » des mers du sud qu'ils possèdent une force militaire réelle, utilisable si nécessaire. De plus, l'Etat entend promouvoir la chasse nationale à la baleine et se renseigner sur la région californienne en vue d'une future acquisition (Joyce, 2001 :14).

³⁰ L'Oregon couvre alors les états actuels de Washington, de l'Oregon, de l'Idaho ainsi qu'une partie du Montana et du Wyoming. La région est cédée en 1846 aux Etats-Unis. La Californie actuelle et les états adjacents entrent eux en 1848 dans l'Union (Lagayette, 1997 :32-33).

et de la Smithsonian nous indiquent en effet pour origine de ces pièces la Californie septentrionale ou l'état de Washington (alors territoire de l'Oregon)³¹.

L'annonce de l'expédition déclenche une véritable effervescence parmi la communauté scientifique de la Côte Est. De jeunes naturalistes s'engagent, comme le zoologue Charles Pickering. Neuf naturalistes civils et deux artistes participeront finalement (Viola, 1987 :55). L'American Philosophical Society délivre une liste de champs scientifiques à explorer, tels que l'astronomie, la physique, la géologie ou encore la médecine. Parmi ces champs figure l'ethnographie. L'expédition a logiquement pour mission de collecter des centaines de spécimens de la flore, de la faune et des artefacts amérindiens issus des terres traversées (Joyce, 2001 :15). Elle fait ainsi naître un mouvement scientifique nouveau et ouvre une période que l'on nomme aujourd'hui la Grande Reconnaissance, marquée par la multitude des missions d'exploration lancées par le gouvernement jusqu'au début de la guerre de Sécession. Les soldats explorateurs et cartographes du corps des Ingénieurs Topographes (fondé en 1838) y occupent une place prépondérante et vont contribuer à leur manière à l'avancée de l'étude des cultures amérindiennes (Viola, 1987 :87). L'une des expéditions menées par ces militaires est représentée par cinq pièces au sein de notre corpus (*cf* annexe 4.4.). On l'appelle communément l'expédition Gunnison-Beckwith.

b. L'expédition Gunnison-Beckwith (1853-1854)

Le 2 février 1848 est signé le traité de Guadalupe Hidalgo qui met fin à la guerre américano-mexicaine. Les états mexicains de la Californie, de l'Utah, du Colorado, du Nouveau-Mexique et d'Arizona deviennent des territoires américains (Ronda, 2003 :57). Ces nouvelles terres gigantesques attisent la convoitise des colons, qui commencent à traverser la région des Rocheuses et du Grand Bassin pour aller s'installer en Californie où de l'or est découvert en 1849 (D'Azedevo, 1986 :1). Dès la fin de la guerre, le Congrès ambitionne d'unir enfin la nation en proie à des tensions grandissantes grâce à une ligne de chemin de fer transcontinentale qui montrerait à l'international la puissance impériale des Etats-Unis (Ronda, 2003 :64). Toutefois douze villes se disputent l'implantation du chemin de fer à l'est. Pour sortir de ce conflit politique, le gouvernement se tourne vers la science et charge le secrétaire de la guerre de lancer plusieurs expéditions afin de trouver la voie la plus praticable et la plus économique pour le chemin de fer (Ronda, 2007 :65). Quatre expéditions sont votées le 2 mars 1853 et deux seront ajoutées ultérieurement. Elles prennent le nom de *Pacific Railroad Surveys*.

³¹ Sources : « Intern Records », communication NMNH; Registres d'inventaire du Musée d'Ethnographie du Trocadéro, sous-série N1, archives MQB.

Ces missions de reconnaissance sont contrôlées par le corps des ingénieurs topographes. Issus de l'Académie Militaire de West Point, les soldats qui le composent explorent l'Ouest depuis le début du XIX^{ème} siècle et repèrent les sites idéaux à l'installation des forts, des routes et autres constructions militaires établies en territoire indien (Ronda, 2003 :26). Devenu indépendant de 1838 à 1861³², le corps possède lui-même une autre vision des missions dont il est chargé : celles-ci sont une opportunité intellectuelle unique d'étudier le continent américain, sa géologie et ses populations (Ronda, 2003 :68). Bien que les ingénieurs topographes ne soient que des scientifiques amateurs, ils vont donc contribuer à l'avancée de l'ethnographie de la région.

Le capitaine John Gunnison (1812-1853), explorateur expérimenté, est nommé à la tête de l'expédition chargée d'explorer les terres situées le long des 38^{ème} et 39^{ème} parallèles (*cf* annexe 2.2.b.). Il est secondé par le lieutenant Edward Griffin Beckwith (1818-1881) et accompagné d'une équipe scientifique comprenant un botaniste, Creutzfeldt. L'expédition quitte le Fort Leavenworth (Kansas) le 23 juin 1853 et suit d'abord l'Arkansas avant de traverser le Haut Colorado et les montagnes Wasatch, arrivant finalement au lac Sevier (Viola, 1987 :111). Gunnison décide alors d'aller reconnaître la région avec une équipe réduite de huit hommes, ignorant les rumeurs de conflits armés entre les Paiute et les colons dans cette zone. Arrivé sur les rives du lac le 26 octobre 1853 (Goetzmann, 1966 :287), Gunnison se fait surprendre par un groupe de vingt Amérindiens qui le tuent, ainsi que trois autres membres de l'équipe. C'est la première attaque jamais réussie sur une expédition d'exploration militaire jusqu'alors (Viola, 1987 :1113-1115). Suite au drame, c'est Beckwith qui complète l'expédition en explorant les montagnes Wasatch, le Grand Bassin et la Californie. Sa mission est un succès, puisqu'il trouve plusieurs passages à travers les montagnes utilisables par le chemin de fer projeté (Goetzmann, 1966 :288). Toutefois son rapport est ignoré par le gouvernement qui privilégie une autre voie par intérêt politique (Ronda, 2003 :71). Ce rapport comprend cependant d'importantes informations ethnographiques sur les populations autochtones rencontrées, encore méconnues à l'époque (D'Azedevo, 1986 :22). Ces informations sont illustrées par les objets collectés. Quelle fut la place de la collecte ethnographique au sein de cette expédition et de l'U.S. Ex. Ex. ?

2. Explorations et collectes

a. Une science en formation

L'expédition Wilkes devait initialement servir les intérêts politiques, militaires et économiques du gouvernement américain. Face à l'engouement des scientifiques elle prend de

³² Cette indépendance brève prend fin avec la guerre de Sécession et le corps est réintégré à celui des ingénieurs de l'armée (Viola, 1987 :87).

suite une ampleur nouvelle dont le gouvernement ne s'était pas douté. Pas moins de neuf naturalistes participent à l'expédition, chacun spécialisé dans un domaine de l'histoire naturelle, comme Charles Pickering (physicien zoologue), James Dwight Dana (géologue), ou encore William D. Brackenridge (botaniste) (Walsh, 2004). Les expéditions des ingénieurs-topographes vont suivre cet exemple, quoique qu'avec une ampleur moindre. Les militaires cherchent à dresser une véritable encyclopédie scientifique de l'Ouest (Ronda, 2003 :72) et examinent les plantes, les animaux, les formations géologiques et les Amérindiens rencontrés (Goetzmann, 1966 :303). Pour cela ils s'adjoignent des artistes et des scientifiques. Ferdinand Vandeverer Hayden est de ces civils associés aux expéditions. Lui aussi mènera ses propres expéditions et collectes dans l'Ouest après la guerre, comme nous le verrons³³. Les militaires reçoivent par ailleurs du matériel et des instructions scientifiques de plusieurs universitaires à l'Est, dont Spencer Fullerton Baird (1823-1887), secrétaire-assistant de Joseph Henry à la Smithsonian Institution. Baird a pour ambition de créer un musée national et associe donc des naturalistes à toutes les expéditions gouvernementales, dans le but de constituer de nouvelles collections. Ses efforts seront payants : les collections de l'institution passent de six mille à soixante-dix mille pièces entre 1850 et 1858 (Viola, 1987 : 122-125).

Parmi les études scientifiques menées par ces expéditions, l'ethnologie est encore dépendante des sciences naturelles et occupe une place relativement mineure. Aucun naturaliste ethnologue ou philologue ne participe à l'expédition Gunnison-Beckwith³⁴. C'est d'ailleurs Beckwith lui-même qui rédige le rapport de l'expédition, où sont disséminées ses observations sur les Autochtones (Beckwith, 1855). L'expédition Wilkes compte quant à elle un philologue et ethnologue parmi ses membres, Horatio Hale (1817-1896). Considéré comme le fondateur de l'ethnographie professionnelle sur la côte nord-ouest par Wayne Suttles (1990 :73), le jeune homme est alors reconnu par ses pairs comme ethnologue et linguiste et a déjà effectué plusieurs séjours chez les Algonquins avant de se proposer pour l'expédition. Toutefois sa participation n'est pas de suite acceptée par Wilkes qui doit s'incliner devant les reproches de l'American Philosophical Society : l'absence de philologue au sein de la mission ridiculiserait les Etats-Unis face à l'Europe (Joyce, 2001 :25).

Ces faits nous montrent aujourd'hui que l'ethnologie est encore à l'époque une science fragile en constitution. Bien que des études sur des peuples directement rencontrés commencent à voir le jour, ce qui n'était pas le cas auparavant (Goetzmann, 1966 :324), elle est encore

³³ Viola, 1987 :92. Pour plus de renseignements sur les collectes postérieures de Hayden, voir le I.A.1.a. de notre deuxième partie.

³⁴ Les scientifiques accompagnant l'expédition sont R.H. Kern (topographe et artiste), S. Homans (astronome), J. Schiel (chirurgien et géologue), F. Creutzfeldt (botaniste) et A. Snyder (assistant-topographe).

fortement tributaire de son passé philosophique et romantique. Les Amérindiens ne sont que des spécimens de la nature, curieux, merveilleux, qu'il faut classer (Goetzmann, 1966 :304). L'Autre fascine, surprend et amène les officiers navals de l'expédition Wilkes à s'improviser ethnologues amateurs (Goetzmann, 1966 :237). Les populations autochtones observées ne sont toutefois pas encore considérées comme de véritables êtres humains pour la plupart des scientifiques et militaires, ce qui influence évidemment les collectes et les études à leur sujet (Goetzmann, 1966 :329). Malgré son intérêt pour les langues autochtones, Hale n'éprouve que de la répugnance face au physique et à l'intellect des Amérindiens qu'il rencontre (Joyce, 2001 :138). L'étude de l'Homme n'a d'ailleurs pas la même importance aux yeux des collecteurs que la zoologie ou la botanique. Tandis que les membres de l'expédition Wilkes collectent pas moins de quatre mille spécimens d'animaux et cinquante mille de plantes entre 1838 et 1842, seules deux mille cinq cents pièces amérindiennes sont rassemblées au total (Walsh, 2004). La collecte effectuée lors de l'expédition Gunnison-Beckwith est bien moindre, puisque seules seize pièces amérindiennes sont actuellement conservées à la Smithsonian Institution³⁵. Dans ce contexte d'une science encore en formation, il est intéressant de se demander comment sont effectuées ces collectes d'objets au sein de nos deux expéditions.

b. Collecter les témoins matériels du mode de vie autochtone

A travers les rapports contemporains des expéditions et les ouvrages critiques plus récents, il est possible d'analyser les processus de collecte en cours dans les régions d'où proviennent les objets étudiés, bien que le rapport de Beckwith soit sur ce sujet moins informatif que les rapports de l'U.S. Ex. Ex.

Il apparaît de prime abord que ce ne sont pas des spécialistes qui rassemblent les objets. L'expédition Gunnison-Beckwith n'en comporte pas et le seul collecteur de spécimens clairement identifié par les sources est le botaniste F. Creutzfeldt (ARSI, 1867 :77) qui a majoritairement collecté des spécimens de flore avant sa mort prématurée en octobre 1853. Durant l'expédition Wilkes, officiers, membres d'équipage et scientifiques participent tous à la collecte ethnographique. On sait toutefois que les principaux collecteurs étaient Charles Pickering (zoologue physicien), Titian Ramsay Peale (artiste et naturaliste), James Dwight Dana (géologue), et Horatio Hale (Walsh, 2004). Les objets ne sont pas les seuls témoignages recueillis de la vie des Autochtones en 1841. Ainsi Hale collecte directement ou indirectement auprès des missionnaires

³⁵ Chiffre obtenu en consultant le Collections Search Center [en ligne], consulté le 18 mars 2014.
URL :http://collections.si.edu/search/results.htm?gfg=CSILP_1&view=&date.slider=&q=gunnison&dsort=&fq=data_source:%22NMNH+-+Anthropology+Dept.%22.

des vocabulaires de langues de la région (Suttles,1990 :73). Grâce à ces données linguistiques, il répartit les nations au sein de grandes divisions linguistiques régionales. Le Nord Oregon et la Californie constituent ainsi deux divisions différentes auxquelles Hale associe langues, tempéraments et physiques particuliers³⁶.

Comme pour les vocabulaires, la collecte s'effectue directement auprès des Amérindiens ou par le biais d'un intermédiaire. Les contacts avec les Autochtones sont nombreux. Wilkes et ses compagnons visitent plusieurs villages amérindiens sur le Columbia, dont un village clatsop le 23 mai 1841 (Wilkes, 1845 :344). Ils côtoient aussi les Autochtones venus s'installer pour commercer à la belle saison autour des postes de traite, comme Fort Astoria (Wilkes, 1845 :122). Les agents de la compagnie de la Baie d'Hudson proposent également des pièces au lieutenant. Le 2 octobre 1841, alors que Wilkes est amarré dans l'embouchure du Columbia, son navire croise une barge de la compagnie qui vient d'entrer dans le fleuve. Le commandant de celle-ci lui présente alors des masques et des pipes provenant des postes septentrionaux de la compagnie, en Colombie Britannique actuelle, objets dont Wilkes admire « l'ingéniosité », malgré la laideur de certains masques (Wilkes, 1845 :153-155). Beckwith et Gunnison sont eux-mêmes en étroit contact avec les Amérindiens des régions traversées. Au Kansas, leurs camps reçoivent les visites régulières de Comanches et de Kiowa (Beckwith, 1855 :25) ; au Colorado et en Utah ce sont des Ute qui se présentent (Beckwith, 1855 : 53 et 55). Les Autochtones demeurent bien souvent plusieurs heures aux camps et servent également de guides à l'expédition (Beckwith, 1855 :62).

L'acquisition de biens auprès des Amérindiens se fait principalement par le troc. Celui-ci a été anticipé par les deux expéditions. Les navires de l'U.S. Ex. Ex. transportent une importante cargaison de matériaux de traite (Joyce, 2001 :26)³⁷, tandis que Gunnison tente d'acheter des chevaux aux Ute en leur offrant des « biens publics » prévus à cet effet (Beckwith, 1855 :58). Nous savons que Gunnison offre de nombreux présents aux bandes rencontrées, afin de s'attirer leur amitié, et se voit parfois offrir d'autres présents en retour (Beckwith, 1855 :53, 55 et 56). Les « babioles », vêtements, couvertures et pigments industriels doivent convaincre des guides autochtones de se joindre temporairement à l'expédition, non sans difficultés (Beckwith, 1855 :61). Ces échanges sont donc liés à des besoins de première nécessité avant tout, du côté américain comme amérindien : le 30 septembre 1853, des Ute visitent le camp et demandent

³⁶ Ces traits sont peu flatteurs et montrent l'incompréhension de l'ethnologue face à ces peuples qui ne correspondent pas à l'image classique du « noble sauvage ». Les peuples du Columbia (Chinook, Tillamook, Kalapuya, etc.) « sont parmi les plus laids de leur race », paresseux, sales et d'intelligence modérée tandis que ceux de Californie sont « les plus bas en intelligence de toutes les tribus nord-américaines, approchant la stupidité des Australiens » (Hale, 1846 :198-199).

³⁷ Parmi cette cargaison, on trouve des couteaux, du vermillon, des vêtements en coton, des perles de verres, du tabac, des hameçons métalliques et autres produits manufacturés occidentaux convoités par les Amérindiens. Ces objets ont aussi pour but de montrer les bienfaits de la civilisation occidentale aux populations rencontrées et des les encourager à s'investir dans les échanges commerciaux avec les Etats-Unis (Joyce, 2001 :26).

expressément à obtenir du tabac en échange de vêtements en peau (Beckwith, 1855 :61). Si Beckwith mentionne amplement ces offres de présents dans son rapport, il ne mentionne toutefois pas la collecte directe et volontaire d'objets amérindiens par les Américains.

Wilkes est lui plus prolix sur ce sujet dans ses *Narratives*. Sur la rivière Klamath (Californie septentrionale), le lieutenant Emmons échange un couteau contre plusieurs arcs et flèches qui lui ont été proposés par des Autochtones (Wilkes, 1845, vol.5 :253)³⁸. Les Américains initient eux aussi certains échanges et marchandent afin d'obtenir les objets qui les intéressent (Poesch, 1961 :194). Toutefois ces acquisitions ne se font pas sans difficultés. Les populations de la côte, notamment les Chinook vivant le long du Columbia, commercent déjà avec les Européens depuis près de cinquante ans. Ils font donc preuve d'une grande dextérité dans le marchandage et déconcertent souvent les membres de l'expédition : tout semble bon à vendre, cependant certains objets apparemment sans valeur nécessiteront d'après négociations (Joyce, 2001 :129 et 134). Wilkes critique fréquemment le comportement provocateur des Amérindiens qui n'hésitent pas selon lui à extorquer ses compagnons en leur faisant payer jusqu'à quatre fois la valeur des objets désirés (Wilkes, 1845, vol.4 :431). Enfin, les Américains doivent s'adapter aux besoins des communautés, qui ne désirent pas toutes les mêmes objets. Hale rapporte que les Shasta (Californie) préfèrent les « babioles » (boutons, perles) aux couvertures et couteaux requis par les nations plus au nord (Hale, 1846 :222). Malgré ces difficultés, les objets collectés constituent un ensemble d'intérêt qui illustre les coutumes autochtones. Celles-ci sont décrites par les membres de l'expédition qui s'intéressent aux modes de vie des Amérindiens (habitations, moyens de subsistance), aux pratiques médicales et aux pratiques mortuaires (Hale, 1846 :215 ; Wilkes, 1845, vol.4 :394).

Les pièces amérindiennes collectées durant l'expédition Wilkes sont transférées à la Smithsonian Institution en 1858. Elles étaient auparavant exposées au Patent Office qui abritait les collections éphémères du National Institute (Walsh, 2004). Avec les autres pièces issues des multiples *surveys* gouvernementales, elles forment le noyau de la collection de l'USNM qui prend de suite une ampleur internationale (ARSI, 1859 :40). Les objets de l'expédition Gunnison-Beckwith sont inscrits à l'inventaire de la Smithsonian douze ans après la mission, en 1866³⁹. Il est possible qu'il s'agisse là aussi d'un transfert depuis le National Institute.

³⁸ Wilkes rencontre Emmons à Fort Vancouver, sur le Columbia. Le 24 août 1841 (Wilkes, 1845, vol.4 :125), il le charge alors de descendre jusqu'à la baie de San Francisco en passant par les vallées de la Willamette puis de la Sacramento, tandis que lui-même longera la côte par bateau (Viola, 1987 :58-60).

³⁹ N° 66A00100, «Accession History», communication NMNH. Le numéro d'entrée de collection indiqué ici identifie la collection Gunnison-Beckwith arrivée à la Smithsonian en 1866. Y est attaché un dossier dont fait partie l'historique de la collection (« Accession History »). Lors de toute citation d'historique de collection dans la suite de notre travail, nous indiquerons systématiquement le numéro d'entrée correspondant.

c. Les héritages matériels aujourd'hui au musée du quai Branly

Douze objets Wilkes sont actuellement conservés à Paris : deux arcs⁴⁰ et dix flèches⁴¹ à la provenance incertaine (*cf* annexe 4.3.). Cinq d'entre elles (n°311 à 315) sont constituées d'une hampe en roseau et de têtes en obsidienne ou silex, typologie décrite par Wilkes lorsqu'il mentionne les flèches obtenues par le lieutenant Emmons auprès des indiens Shasta de Californie en novembre 1841 (Wilkes, 1845 :254). Les flèches collectées dans l'état de Washington où vivent les Chinook sont elles plus généralement à pointe d'os ou de fer avec une hampe en bois d'if ou de cèdre (Mason, 1893 :676), ce qui correspond aux flèches n° 71.1885.78.418, 426, 427, 428 et 429⁴². Toutefois, sans information supplémentaire sur ces flèches (qui n'ont pas été publiées), il est hasardeux d'affirmer qu'elles proviennent bien d'un état ou d'un autre, et ce d'autant plus que des échanges longue distance existaient alors entre les nations de Californie et celles du Columbia (Wilkes, 1845, vol.4 : 425). Nous pouvons néanmoins avancer une période de collecte assez précise pour l'ensemble de ces pièces grâce aux *Narratives* de Wilkes. Des pièces Chinook ont ainsi vraisemblablement été collectées durant les deux repérages de Wilkes sur le Columbia (*cf* annexe 2.2.a.), du 15 mai au 17 juin 1841 (Wilkes, 1845, vol. 4 :323-395), puis du 17 juillet au 10 octobre 1841 (Wilkes, 1845, vol.5 :116-155). Deux équipes différentes explorent ensuite les terres californiennes, où chacune entre en contact avec des Amérindiens : la première, menée par l'officier Ringgold, explore la zone du 20 août au 6 septembre 1841 (Wilkes, 1845, vol.5 :188-207). La seconde est celle d'Emmons, parti de Fort Vancouver le 24 septembre et qui rejoint finalement le reste de l'expédition dans la baie de San Francisco le 28 novembre 1841 (Wilkes, 1845, vol.5 : 232-265).

Il est à noter que les arcs et les flèches sont les artefacts les plus abondamment collectés par l'expédition en Oregon et en Californie, avec les hameçons⁴³. Ces instruments indispensables à la pêche et à la chasse, activités de subsistance principales des nations de la côte, devaient se trouver en grand nombre et être donc aisées à obtenir. On peut cependant aussi y voir une marque de l'intérêt militaire porté à ces objets par les officiers collecteurs. En tant qu'armes autochtones, les flèches constituaient des documents permettant d'évaluer les capacités belliqueuses des Amérindiens. Ce sont d'ailleurs les arcs et les flèches qui sont les objets

⁴⁰ N° 71.1885.78.235 et 71.1885.78.236.

⁴¹ Ces flèches (N° 71.1885.78.311, 312, 314, 313, 315, 418, 426, 427, 428 et 429) proviennent soit de l'état de Washington (population Chinook), soit de Californie septentrionale. L'attribution des flèches 313 et 315 à l'expédition Wilkes a par ailleurs été remise en question par Jane Walsh selon les « Intern Records », communication NMNH.

⁴² Le nom chinook des flèches, *tkalaitánam*, est relevé par Hale dans ses vocabulaires. Il s'agit ici du nom adopté par la bande chinook proprement dite. D'autres bandes utilisent le terme de *obáts:xr* ou encore *tkábats*. Enfin en langue de traite de l'Oregon, tirée du chinook, une flèche se dit *kalaitan* (Hale, 1846 :584 et 636).

⁴³ Quatre-vingt arcs et lots de flèches sont actuellement toujours conservés à la Smithsonian Institution (Walsh, 2004).

amérindiens les plus abondamment décrits au sein des *Narratives*, alors que d'autres objets plus spectaculaires, comme les couvertures salish en laine de chien colorée ou encore des colliers en dentalium (Walsh, 2004) ne sont pas ou peu mentionnés. Emmons note ainsi le soin apporté à la réalisation des flèches dont il demande des exemples auprès des Klamath (Wilkes, 1845, vol.5 :253). Wilkes considère même que les arcs et flèches californiens sont des objets de grande beauté (Wilkes, 1845, vol.5 : 225), tandis que Titian Peale admire la régularité et la finesse des pointes en obsidienne des flèches (Poesch, 1961 :193).

De l'expédition Gunnison-Beckwith nous est parvenu un panier en vannerie cimentée (n° 71.1885.78.338) attribué aux Ute de la *Grand River* (terme qui désigne le Colorado à l'époque)⁴⁴, ainsi que cinq flèches attribuées aux Ute de l'Utah, sans plus de précisions⁴⁵ (cf annexe 4.4.). L'expédition explore effectivement cette région (cf annexe 2.2.b.), située dans la partie ouest du Colorado, du 25 août au 20 septembre 1853 (Beckwith, 1855 :43). Ces terres sont le terrain de chasse estival des Ute que les explorateurs rencontrent donc en nombre (Beckwith, 1855 :51). Le camp reçoit des visites régulières d'Amérindiens entre le 12 et le 17 septembre à l'occasion desquelles Gunnison et les chefs de la bande fument ensemble. Les Américains s'installent aussi à côté de villages ute et vont eux-mêmes à leur rencontre (Beckwith, 1855 :53, 55). Les objets du musée du quai Branly ont probablement été collectés lors de cette période de contacts fréquents. Le panier n'est pas le seul de la collection, qui compte un autre ouvrage de vannerie très similaire ainsi que divers ornements corporels eux aussi attribués aux Ute de la *Grand River*⁴⁶. Les flèches sont quant à elles issues d'un ensemble originellement composé d'un carquois et de douze flèches⁴⁷. Ces pièces témoignent des rapports amicaux que les explorateurs ont entretenus avec les Ute durant cette période, rapports qui leur ont permis de collecter des objets usuels. On sent bien que Beckwith a été immergé dans cette réalité quotidienne autochtone lorsqu'il décrit la méthode ute de collecte des baies dans la région de la rivière San Rafael (Utah) en octobre 1853⁴⁸. Tout comme les collecteurs de l'expédition Wilkes, ceux de la *Pacific Railroad Survey* semblent avoir montré un intérêt authentique et personnel pour la culture matérielle autochtone, au-delà de leur mission de reconnaissance et de documentation des populations amérindiennes.

⁴⁴ « Intern Records », communication NMNH.

⁴⁵ N° 71.1885.78.436, 437, 438, 439, 440. La Smithsonian conserve aujourd'hui six flèches, un arc et un carquois de l'ensemble initial. Source : n° E1485-0, Collections Search Center, Smithsonian Institution [en ligne], consulté le 09/06/2014. URL : <http://collections.si.edu/search/results.htm?view=&dsort=&date.slider=&q=E1485-0>.

⁴⁶ Ces objets sont: un bol en vannerie (E1876-0); deux bouteilles (E2718-0 et E1872-0); un ornement en cheveux (E1878-0), un ornement de tête (E1881-0) et un ornement vestimentaire (E1879-0). Source : Collections Search Center de la Smithsonian Institution [en ligne]. Consulté le 18 mars 2014.

⁴⁷ « Intern Records », communication NMNH.

⁴⁸ Les Ute de la San Rafael récoltent les baies en secouant les buissons qui les portent au-dessus de peaux étendues au sol (Beckwith, 1855 :65). L'usage de paniers pour la cueillette n'est lui pas évoqué par le lieutenant dans son rapport, qui ne mentionne pas non plus l'existence d'ouvrages en vannerie.

Les objets de notre corpus obtenus lors de l'exploration de l'Ouest témoignent d'une époque d'avancée économique, politique et scientifique glorieuse pour les Etats-Unis, celle de la Grande Reconnaissance. Les militaires ne sont alors pas les seuls à explorer l'Ouest et à y collecter la culture matérielle amérindienne. De simples citoyens américains n'hésitent pas eux non plus à partir à l'aventure dans ces vastes terres vierges.

II. A l'aventure : les voyageurs-collectionneurs dans l'Ouest

A. Catlin, Belden et Gibbs, voyageurs romantiques

Nos recherches, effectuées au sein des inventaires du Trocadéro, nous ont permis de relier six pièces de notre corpus à trois personnalités indépendantes, voyageurs de l'Ouest des années 1830 à 1860, George Catlin, George Gibbs et George Fouts Belden. Tous trois ont vécu durant plusieurs années dans les Plaines ou le Nord-Ouest et ont pu y rassembler des collections autochtones dont des spécimens sont arrivés ultérieurement au National Museum de la Smithsonian Institution.

1. Biographies et itinéraires

a. George Catlin (1796-1872)

George Catlin est sans aucun doute l'un des plus fameux voyageurs de l'Ouest que nous connaissions aujourd'hui, en son temps un peintre pionnier dans la représentation des groupes autochtones d'Amérique du Nord.

Né en Pennsylvanie, Catlin se destine tout d'abord à devenir avocat mais décide ensuite de se consacrer à la peinture. C'est à Philadelphie qu'il aperçoit pour la première fois une délégation amérindienne. « Emmerveillé » face à ce spectacle, il décide alors de consacrer sa vie à recueillir et fixer les images des coutumes des Amérindiens des Plaines (Catlin, 1959 :X-XI). Entre 1830 et 1838, il va ainsi effectuer six voyages dans l'Ouest, principalement dans les vallées du Missouri et du Mississippi (*cf* annexe 2.2.c). Malgré les restrictions d'accès au territoire amérindien alors en cours, le superintendant des Affaires Indiennes du Missouri, William Clark⁴⁹, autorise le passage de Catlin à l'ouest du Mississippi (Donaldson, 1886 : 425).

Catlin voyage ainsi de 1831 à 1832 le long de la rivière Kansas et visite la nation Kaw. A l'été 1832, il remonte le Missouri vers Fort Union sur le bateau à vapeur *Yellowstone* avant de redescendre le fleuve en canoë. Ce voyage durant lequel Catlin produit une impressionnante série de tableaux lui fait rencontrer de nombreuses nations indiennes établies sur les rives du Missouri, parmi lesquelles les Blackfeet, les Mandan ou encore les Apsalooke. Son voyage le moins documenté en raison de l'absence de journal est celui qu'il effectue ensuite en 1833. Cette année-là Catlin remonte la rivière Platte jusqu'au Fort Laramie où il peint des Cheyenne et des Arapaho.

⁴⁹ William Clark est l'un des deux commandants fameux de l'expédition d'exploration transcontinentale Lewis et Clark (1804-1806).

Il visite également les principaux villages Pawnee et Omaha le long de la Platte (Donaldson, 1886 :425-475). L'année 1834 le voit s'orienter vers le sud-ouest puis à nouveau vers le Missouri avant un hivernage à la Nouvelle-Orléans et un départ au printemps 1835 pour le Minnesota. Arrivé aux chutes de Saint-Anthony, il redescend le fleuve en canoë. Ce tour lui permet de peindre des Sioux-Dakota, des Menomonee, des Winnebagoe ou encore des Chippewa. Le dernier voyage en territoire indien de Catlin a lieu en 1836, principalement dans l'actuel Wisconsin et dans l'Illinois. S'il ne retournera plus dans les Plaines par la suite, il se rendra en Floride en 1837-1838, puis en Amérique latine et sur la côte ouest des Etats-Unis en 1852-1855 (Donaldson, 1886 :475-524).

Voyageur infatigable, Catlin laisse à la fin de sa vie quatre cents tableaux, portraits et scènes de vie amérindienne, ainsi que plusieurs centaines d'objets dont environ cent cinquante sont toujours conservés aujourd'hui, principalement à la Smithsonian Institution.

b. George Gibbs (1815-1873)

George Gibbs est un géologue et un abondant correspondant de la Smithsonian Institution qui va se spécialiser dans les langues autochtones de l'ouest des Etats-Unis. Né à New York, il est destiné par sa famille à une carrière dans le droit comme Catlin, mais y renonce lorsqu'il part pour l'Ouest avec le régiment des fusiliers montés d'Oregon à l'automne 1849. Il devient alors collecteur adjoint des douanes puis est rattaché à la Commission indienne de l'Oregon. Il va s'y passionner pour les Amérindiens. Contrairement à Catlin, qui retourne hiverner à l'Est entre ses expéditions, Gibbs va choisir de demeurer douze ans dans l'Ouest avant son retour à Washington en février 1861 : après un bref voyage au nord de la Californie en 1851 lorsqu'il participe en tant qu'interprète à l'expédition du colonel Redick McKee⁵⁰, il s'installe définitivement dans l'état de Washington. Il y est à nouveau recruté par une expédition gouvernementale, la *Pacific Railroad Survey* des 47^{ème} et 49^{ème} parallèles pour laquelle il exerce la fonction de géologue et d'ethnologue de 1853 à 1855. Il est enfin attaché en tant que géologue et interprète à la *Northwest Boundary Survey* chargée de dessiner la frontière canado-américaine⁵¹. Durant toutes ces années, il va étudier les langues des populations amérindiennes rencontrées et préparer des vocabulaires exhaustifs qu'il envoie ensuite à Joseph Henry et Spencer Baird (Bushnell, 1938 :1-2).

⁵⁰ Cet Agent indien est chargé par le gouvernement de conclure des traités de mise en réserve avec les Autochtones de la région nord-californienne (Bushnell, 1938 :14, 22-23).

⁵¹ George Gibbs, « Donor and Collector Bios », communication NMNH.

Gibbs retourne finalement dans l'Est en 1861 (ARSI, 1874 :222). En 1867, il obtient un poste au sein de la Smithsonian et ne retournera donc pas dans l'ouest jusqu'à sa mort. Pendant ces années passées à Washington, Gibbs ambitionne de réaliser une publication réunissant l'ensemble des données connues sur les langues nord-américaines afin de déterminer les origines des amérindiens. Henry s'y oppose toutefois, considérant que les données fiables permettant une telle réalisation sont insuffisantes (Hinsley, 1981 :51 et 55). Gibbs va produire en 1863 une publication majeure, *Instructions for research relative to the Ethnology and Philology of America* (Gibbs, 1863), guide pratique de collecte qui sera diffusé auprès des correspondants de la Smithsonian à travers le pays.

c. George Pfouts Belden (1844-1871) ou *The White Chief*

George Pfouts Belden, soldat, trappeur, chasseur et guide, a passé une douzaine d'années de sa vie dans l'Ouest, où il vécut auprès de plusieurs groupes amérindiens jusqu'à sa mort prématurée en 1871. A travers ses multiples péripéties en territoire indien, il incarne la figure de l'aventurier romantique par excellence⁵². Bien que s'étant engagé dans l'armée lors de la Guerre de Sécession, il ne se départira jamais de ses affinités avec les populations amérindiennes des Plaines.

Belden fuit le domicile familial situé à Brownville (*cf* annexe 2.2.d.) en 1859 afin de devenir trappeur et vivre dans les Plaines, auprès des Amérindiens (Brisbin, 1875 :20-22). Le jeune homme poursuit un mythe, celui du « noble sauvage ». En 1859, arrivé à Fort Randall (Dakota du Sud), il rencontre un voyageur français établi au sein d'un village yankton non loin du fort. Décidant de le suivre, il va prendre une compagne amérindienne et être intégré formellement au groupe dont il partage le quotidien. Il décide toutefois de partir l'été suivant en voyage le long du Missouri supérieur et parvient non loin du Fort Benton (Montana), avant de continuer son voyage vers un village santee⁵³. Séduit par ces derniers, il décide d'y résider de manière permanente (Brisbin, 1875 :89-96). Commence peu de temps après une seconde période de la vie aventureuse de Belden : alarmé par les informations qui lui parviennent sur la Guerre de Sécession et les apparentes victoires successives des sudistes sur l'Union, il décide de s'engager dans l'armée et retourne à Fort Randall. Il est ensuite enrôlé au sein du premier régiment d'infanterie du Nebraska afin de remplacer les soldats réguliers partis à l'est. Belden se retrouve alors face aux Amérindiens mêmes qui l'avaient accueilli parmi eux et sillonne le nord-ouest des

⁵² La vie de Belden nous est connue grâce à l'ouvrage du militaire James Brisbin qui rassemble diverses notes et journaux lui ayant été confiés par l'aventurier en juillet 1870 (Brisbin, 1875 :512).

⁵³ Les Santee occupaient alors un territoire situé à l'est du Dakota du nord et du sud actuel ainsi qu'au Minnesota et en Iowa. Ils ne vivaient donc pas dans la région du fort Benton. Belden précise dans ses notes qu'ils appartiennent au groupe des « Ti-ton-wans » (actuels Lakota) au même titre que les Oglala, ce qui est une erreur. Il confond ainsi manifestement cette bande avec une autre bande lakota.

Plaines afin de pacifier la région (Brisbin, 1875 :306-307). Au fil de ses affectations, il servira notamment dans les forts Laramie, Reno, Phil Kearny (1867), Fetterman et enfin Steele (1868)⁵⁴.

Ses années militaires se passent toutefois mal : malgré son admiration du travail «civilisateur» pionnier effectué par l'armée étasunienne à l'ouest, il se considère comme l'esclave de ses supérieurs (Brisbin, 1875 :414). Arrêté plusieurs fois par ces derniers parce qu'il persiste à porter mocassins et vêtements en peau de daim à la manière des Amérindiens (Brisbin, 1875 :414), il est finalement jugé en cour martiale et démis de ses fonctions militaires le 4 novembre 1869⁵⁵. Il décide alors au printemps 1870 de repartir seul dans les Plainnes afin de continuer son activité de chasseur⁵⁶. Il est pour la dernière fois aperçu aux alentours de mai 1870 à la gare de Kearney (Nebraska) « vêtu de peau de daim, avec une plume d'aigle dans les cheveux et un large fusil sur son épaule » (Brisbin, 1875 :512).

2. Regards croisés sur les Amérindiens

Par leurs voyages et leurs contacts avec les Amérindiens, nos trois individus vont se forger leur propre opinion de la culture autochtone, opinion qui va fortement influencer leur pratique de collecte.

a. De l'imaginaire à la réalité : visions contrastées des Autochtones

Comme nous l'avons déjà mentionné, les Amérindiens sont pour Belden des figures romantiques, légendaires, de « nobles sauvages ». Sa fascination pour eux le conduit à fuir son foyer puis à adopter leur mode de vie séduisant. Il s'intéresse réellement à leur culture, comme l'indiquent les multiples questions qu'il pose à ses compagnes amérindiennes sur certains traits de leur mode de vie, comme les coutumes mortuaires (Brisbin, 1875 :86-89). Son intérêt va plus loin puisqu'il s'interroge également sur le passé des « Sioux », dont il précise la dénomination autochtone de Dakota, qu'il traduit par « alliés, ou liés ensemble dans l'amour » (Brisbin, 1875 :260-261)⁵⁷. Malgré cet intérêt sincère, Belden possède un point de vue mitigé sur les « sauvages », terme qu'il emploie couramment dans ses écrits. Durant ses voyages, il a l'occasion de rencontrer de multiples nations qui ne trouvent pas tous grâce à ses yeux. Selon lui les

⁵⁴ Ces cinq forts se situaient tous le long de la fameuse piste Bozeman, qu'ils étaient chargés de surveiller et de protéger contre d'éventuelles attaques amérindiennes.

⁵⁵ George P. Belden, « Donor and Collector Bios », communication NMNH.

⁵⁶ Lettre de James S Brisbin, de l'armée des Etats-Unis, à M. C.F. Vent, Editions, Cincinnati, 04/07/1870, Fort Steel, Wyoming, in Brisbin, 1875 : 512.

⁵⁷ Cette histoire de la nation Sioux Dakota est légèrement erronée. Belden commet en effet l'erreur de distinguer les Santee et les « I-san-ya-ti », qui ne sont qu'un seul et même groupe.

« Omahas, Winnebagoes, Pawnees, Otoes, Sacs, Foxes, Crows, Snakes, Arrapahoes, Cheyennes, Blackfeet, Ogallalabs et Yanktons sont tous soit des voleurs, soit des mendiants ». Au contraire, les femmes Santee sont « généralement soigneusement habillées, vertueuses et propres de leur personne » et les guerriers « des hommes à la grande fierté et au grand courage »⁵⁸. Belden a enfin trouvé des Amérindiens tels qu'il se les imaginait :

« Après toutes mes expériences et déceptions vécues auprès des Indiens des plaines, je ne pouvais m'empêcher d'admirer et de respecter ces personnes, car enfin j'avais trouvé une tribu telle que celles que [Fenimore] Cooper avait représentées, et Longfellow décrit dans Hiawatha. »⁵⁹

Belden se possède finalement qu'une compréhension partielle de la culture amérindienne qu'il appréhende d'un point de vue ethnocentré. Il fait ainsi montre d'*a priori* nombreux (les hommes-médecines sont pour lui des charlatans) et satisfait sa curiosité aux dépens de certains interdits⁶⁰. George Catlin possède lui une autre vision des Autochtones : son œuvre collectrice et picturale est d'abord documentaire et doit montrer à tous les nations amérindiennes sous un nouveau jour positif.

b. Une culture à défendre

Une fois rentré dans l'Est, Catlin s'engage dans une double politique d'exposition de sa collection et de publication de ses notes de voyage. Il crée ainsi la fameuse *Indian gallery* qui voyage dans les grandes villes américaines. Cette galerie trouve très probablement ses origines dans le Musée Indien de Thomas McKenney que Catlin semble avoir visité avant de partir dans l'Ouest. Les similitudes muséographiques entre la galerie et le musée, relevées par Claude Macherel, sont frappantes et laissent peu de place au doute (Macherel, 2006 :32-35). Non content d'exposer sur le territoire national, Catlin part avec sa galerie pour l'Europe en 1839. C'est à Londres qu'il publie ses *Letters and Notes on the Manners, Customs, and Condition of the North American Indians* en 1841, compilation de ses rencontres amérindiennes dans l'Ouest. Parallèlement à son activité effrénée de promoteur de sa collection et de son travail, Catlin tente aussi, sans succès, de garantir le devenir de sa collection en la proposant dès 1839 au gouvernement américain. Il n'aura de cesse d'essayer de vendre l'œuvre de sa vie à son pays jusqu'à sa mort en 1872 (Thau Heyman, 2002 :249-253).

⁵⁸ « The Omahas, Winnebagoes, Pawnees, Otoes, Sacs, Foxes, Crows, Snakes, Arrapahoes, Cheyennes, Blackfeet, Ogallalabs et Yanktons are all either thieves or beggars. [...] The women were generally neat in their dress, virtuous, and cleanly in their persons. The warriors were men of great pride and bravery » in Brisbin, 1875 :95.

⁵⁹ « After all my experiences and disappointments among the Indians of the plains, I could not help admiring and respecting these people, for here at last I had found a tribe such as Cooper had represented, and Longfellow characterized in Hiawatha », Brisbin, 1875:96.

⁶⁰ Lorsque ses compagnes yankton lui enjoignent de ne pas aller observer de plus près des sépultures autochtones, Belden passe outre (Brisbin, 1875 :84).

A travers ses écrits et sa galerie, Catlin souhaite donc diffuser une nouvelle image noble des Amérindiens des Plaines. La destruction de la culture autochtone sous l'effet de la civilisation euro-américaine rend d'autant plus primordiale à ses yeux son œuvre-témoignage (Donaldson, 1886 :527). Pour comprendre ce point de vue, il faut se rappeler que le premier voyage de Catlin intervient alors que *l'Indian Removal Act* vient d'être voté par le Congrès⁶¹. Le mode de vie amérindien apparaît à tous les contemporains comme condamné par cette avancée de l'est sur l'ouest, et Catlin n'échappe pas à la règle. Loin d'y être indifférent, il dresse à travers ces écrits un véritable réquisitoire contre le gouvernement qui dépossède les Autochtones de leurs terres (Donaldson, 1886 :550). Catlin dénonce plus particulièrement le commerce « diabolique » organisé par les postes de traite et ses effets désastreux sur les populations autochtones, appauvries et rendues sciemment dépendantes à l'alcool⁶². Le gouvernement doit selon lui intervenir afin de réguler les échanges commerciaux au sein des forts. Cela aurait par ailleurs l'avantage d'accélérer le processus civilisateur occidental auprès des populations amérindiennes, phénomène inévitable voire souhaitable pour le peintre (Donaldson, 1886 :488). Si *l'Indian* doit succomber à la civilisation occidentale, il n'en demeure pas moins digne du respect des Euro-américains. A la suite de ses huit années passées dans les Plaines, Catlin rend hommage dans ces écrits à ces hommes hospitaliers (Donaldson, 1886 :527). Son *Indian Gallery* est d'ailleurs critiquée par certains car elle présente les Amérindiens de manière trop positive (Gordon, 1988 :5). Parmi la cinquantaine de nations visitées par l'artiste, ce sont les Mandan qui l'ont le plus frappé :

« [Le Mandan], dans son état primitif, est un être noble, hospitalier et honorable, et leurs [sic] coutumes singulières et particulières m'ont irrésistiblement porté à croire qu'ils ont eu une autre origine ou sont d'une différente constitution de caractère que toute autre tribu que j'ai pu voir ou qui peut probablement être vue en Amérique du Nord. »⁶³

Catlin porte donc un regard humaniste rare pour l'époque sur les Autochtones qui fait toute sa singularité.

⁶¹ Cette loi, promue par le président Jackson, est votée par le Congrès le 28 mai 1830. Elle autorise la migration forcée des nations autochtones résidant à l'est du Mississippi à l'ouest du fleuve. Elle entraîne la déportation des nations du sud-est, dont les Cherokee, qui seront plusieurs milliers à mourir sur la fameuse Piste des larmes entre 1838 et 1839.

⁶² Les colons anglais, français et espagnols comprennent dès le XVI^{ème} siècle que l'eau-de-vie européenne, extrêmement recherchée par les autochtones, constitue une source de profits aisée. L'alcool va donc demeurer jusqu'au XIX^{ème} siècle un produit de traite incontournable et ce malgré les ravages de l'alcoolisme sur les nations amérindiennes (violences, dépendance, etc.).

⁶³ « [The Mandan] in his primitive state is a high-minded, hospitable, and honorable being, and their singular and peculiar customs have raised an irresistible belief in my mind that they have had a different origin or are of a different compound of character from any other tribe that I have yet seen or that can be probably seen in North America. » in Donaldson, 1886:458.

c. Un sujet d'étude scientifique

Nous ne possédons pas de journaux personnels rédigés par Gibbs, à la manière de Belden et Catlin, l'ouvrage s'en rapprochant le plus étant le rapport officiel de l'expédition McKee en 1851 (reproduit *in* Heizer, 1972). Ce rapport nous permet de constater que Gibbs émet comme Belden certains jugements de valeur négatifs envers les Autochtones qu'il rencontre. Il est ainsi très dur envers certaines communautés autochtones de Californie qui appartiennent selon lui à une « caste dégradée »⁶⁴. Les Klamath sont les seuls qu'il distingue et qu'il juge supérieurs à tous les autres car ils possèdent une « plus grande force et énergie de caractère, ainsi qu'une plus grande intelligence »⁶⁵. Toutefois les activités scientifiques et professionnelles de Gibbs (qui est, rappelons-le, membre de la Commission indienne de l'Oregon et linguiste spécialiste des dialectes amérindiens) nous indiquent que les Amérindiens sont d'abord pour Gibbs un sujet d'étude scientifique. Durant ses douze années passées dans l'Ouest, il acquiert une connaissance approfondie des langues et traditions de ces populations. Il est par la suite considéré comme le spécialiste des populations de la région. Il signe ainsi la préface de la première monographie consacrée à la nation Makah, publiée en 1870 (Swan, 1870). Plus encore que Catlin, c'est donc Gibbs qui appréhende le plus scientifiquement la culture autochtone. Nos trois voyageurs font néanmoins montre d'un même intérêt sincère pour les Amérindiens, intérêt qui va se traduire par la collecte d'objets autochtones.

⁶⁴ Gibbs, 1853, cité in Bushnell, 1938 : 14.

⁶⁵ *Ibid* : 17.

B. Collectionner l'art de l'autre

1. Des pratiques de collecte multiples

Les six objets collectés par nos trois voyageurs possèdent chacun des parcours individuels différents. D'où viennent-ils ? Qui les a créés ? Comment ont-ils été acquis ?

a. Les objets du musée du quai Branly : imprécisions et questionnements

Parmi notre corpus se trouve un sachet à couleurs et son bâton (71.1885.78.305), une flèche (71.1885.78.420) et un carquois (71.1885.78.299) provenant de la collection de Belden (*cf* annexe 4.5.) ; une selle (71.1885.78.257.1-4) accompagnée de ses étriers issue de celle de Catlin (*cf* annexe 4.6.) ; et enfin une flèche à poisson (71.1885.78.432) et un pagne (71.1885.78.160) collectés par Gibbs (*cf* annexe 4.7.).

Les trois objets de Belden sont une part non négligeable de la collection du voyageur qui ne compte aujourd'hui que treize pièces conservées à la Smithsonian⁶⁶. Seize objets furent à l'origine envoyés par Belden à l'institution, qui les inscrivit à l'inventaire le 25 novembre 1868⁶⁷. D'après les archives conservées, les trois objets du Quai Branly et le reste de la collection furent envoyés depuis le fort Fetterman (Wyoming) par Belden lui-même, avant son départ de l'armée⁶⁸. Nous pouvons supposer que les objets furent collectés aux abords des forts où Belden fut posté durant l'année 1868, ce qui inclut donc Fetterman mais aussi Phil Kearny (*cf* annexe 2.2.d.). Une note de Belden accompagne en effet une flèche⁶⁹ de sa collection et précise que le projectile fut ramassé à la suite d'une altercation avec des Amérindiens non loin du Fort Kearney, le 16 juin 1868. La flèche aujourd'hui en France pourrait avoir été acquise dans ces circonstances. Par ailleurs, Belden établit au sein de son journal une liste d'objets qu'il acquiert en janvier 1868 auprès des Amérindiens stationnés autour du fort Phil Kearny (Brisbin, 1875 :396). Parmi eux se trouve un « étui à arc et carquois » crow qui pourrait être celui aujourd'hui conservé à Paris, sans que nous puissions confirmer cette hypothèse. L'attribution du carquois aux Oglala-Lakota, donnée par l'inventaire du musée du quai Branly, est donc tout à fait possible⁷⁰, mais pas certaine.

⁶⁶ Parmi ces objets, on trouve notamment un ornement en perles, une pipe et plusieurs flèches. Source : N° d'entrée 1412, Collections Search Center [en ligne], consulté le 7 mars 2014. URL : http://collections.si.edu/search/results.htm?view=&dsort=&date.slider=&q=George+P.+Belden&gfgq=CSILP_1

⁶⁷ « Intern Records », communication NMNH. Cet envoi nous indique que Belden était en correspondance avec la Smithsonian Institution : quelle était la nature exacte des relations entre le soldat et l'institution ? Les échanges épistolaires étaient-ils fréquents ? La documentation à notre disposition ne nous permet pas d'en savoir plus.

⁶⁸ Belden, lettre du 05/11/1868, partiellement retranscrite *in* n°1412, « Accession History », communication NMNH.

⁶⁹ Numéro d'inventaire E7087-0. Source: Collections Search Center [en ligne], consulté le 7 mars 2014. URL : <http://collections.si.edu/search/results.htm?view=&dsort=&date.slider=&q=E7087-0>

⁷⁰ Les forts d'affectation de Belden en 1868 se trouvent dans la zone ouest du territoire oglala tel qu'il existait à l'époque.

On pourrait avancer la même attribution au sachet à couleurs, ou tout du moins l'attribution Lakota.

Les mêmes incertitudes entourent la selle de Catlin, qui ne représente qu'une part minime de sa collection aujourd'hui encore conservée⁷¹. La provenance géoculturelle précise de la pièce est en effet inconnue, les inventaires de la Smithsonian et du Trocadéro indiquant pour toute origine le « Missouri supérieur »⁷² que Catlin remonte effectivement en 1832 (*cf* annexe 2.2.c.). Une seconde selle de même typologie et portant le même numéro d'inventaire est toujours conservée actuellement à la Smithsonian Institution⁷³ mais son origine est tout aussi mystérieuse. Son type formel et décoratif correspond en effet à un style généralisé à l'époque dans toute la région du Missouri supérieur, auprès de plusieurs nations⁷⁴. Ce manque contextuel nuit malheureusement à l'importance scientifique de ces selles, qui demeurent malgré cela des pièces remarquables puisqu'il s'agit des plus anciennes selles de ce type aujourd'hui conservées⁷⁵. Ce manque d'informations concernant les pièces est lié d'une part au fait que Catlin ne notait pas systématiquement d'où provenaient les artefacts de sa collection et d'autre part à l'histoire mouvementée de celle-ci. Catlin cherche en effet à la vendre à la Smithsonian dès 1846, mais devant le refus du Congrès et sa faillite personnelle en 1852, il se voit obligé de la céder à un collectionneur privé, l'industriel Joseph Harrison. La Smithsonian s'intéresse à nouveau à la collection une vingtaine d'années plus tard par l'intermédiaire de Thomas Donaldson⁷⁶. Le Congrès refuse toutefois à nouveau l'achat en 1873 et ce n'est finalement qu'après la mort de Catlin que la veuve Harrison fera don de sa collection à l'institution, le 23 juillet 1879. Entre-temps l'entrepôt où était stockée la collection subit un incendie, entraînant des pertes irrémédiables (Donaldson, 1886 :384). De ces années d'épreuves pour l'œuvre de l'artiste résulte aujourd'hui une dispersion des pièces au sein de divers musées américains.

Tout comme Belden et Catlin, Gibbs a constitué sa propre collection d'objets amérindiens lors de son séjour dans l'Ouest. Malgré ses liens étroits avec la Smithsonian

⁷¹ Cent soixante-sept artefacts amérindiens de toute nature collectés par Catlin sont actuellement conservés à la Smithsonian Institution (NMNH). Source : Collections Search Center [en ligne], consulté le 7 mars 2014. URL : http://collections.si.edu/search/results.htm?view=&date.slider=&tag.cstype=all&q=010638&dsort=&fq=data_source:%22NMNH+-+Anthropology+Dept.%22.

⁷² « Intern Records », communication NMNH, et D000530/30819, Catalogue n°10, n° 15419 à 15457, Registres d'inventaire du Musée d'Ethnographie du Trocadéro, sous-série N1, archives MQB.

⁷³ Numéro d'inventaire USNM E76345-0, « Intern Records », communication NMNH.

⁷⁴ Note de J.C. Ewers, Carte de l'objet E76345-0, 10/01/1948, Collections Search Center [en ligne], consulté le 7 mars 2014. URL : <http://collections.si.edu/search/results.htm?view=&dsort=&date.slider=&q=E76345-0>. Ewers précise que la même typologie de selle est observée chez les Blackfeet. En 2009, Morgan Baillargeon, conservateur d'ethnologie des Plaines au Musée canadien de l'histoire, a avancé l'hypothèse que la selle de la Smithsonian soit Métis ou Cree (« Intern Records », communication NMNH).

⁷⁵ *Ibid.*

⁷⁶ Thomas C. Donaldson appartenait au même cercle que Joseph Harrison et connaissait donc l'œuvre de Catlin. Occupant divers postes gouvernementaux dans le territoire de l'Idaho à partir de 1869, il devint ensuite agent général de la Smithsonian Institution. Il collectionnait lui-même les arts matériels amérindiens et est l'auteur du premier ouvrage majeur sur la collection de Catlin (Donaldson, 1886).

Institution, il n'est pas employé ou dirigé par elle et sa collecte relève d'une démarche individuelle. Une partie de sa collection, à laquelle appartient la flèche n° 71.1885.78.432, est déposée à la Smithsonian Institution le 27 mai 1862 après le retour de l'ethnologue dans la capitale. La collection déposée est constituée de quatre-vingt-quinze objets ethnographiques et archéologiques (coquillages, fossiles et « antiquités ») provenant des états actuels de Washington, de l'Oregon et de la Californie (ARSI, 1863 :58)⁷⁷. Quant au pagne n° 71.1885.78.160, il est lui entré dans les inventaires après la mort de Gibbs, en 1874, sans qu'aucune information ne nous soit connue sur son mode d'entrée dans les collections⁷⁸. Il est donc difficile d'attribuer aux deux objets une date et un lieu de collecte certains. Le pagne klamath a sans doute été collecté durant l'automne 1851, lorsque Gibbs participe en tant qu'interprète à l'expédition du colonel Redick McKee au nord de la Californie⁷⁹ (cf annexe 2.2.h.). Du 29 septembre au 9 octobre 1851, les Américains campent à la jonction des rivières Trinité et Klamath et des Amérindiens leur rendent visite. Gibbs décrit dans son rapport les « jupons » portés par les femmes qui correspondent en tout point à l'exemple conservé en France :

« Le jupon, porté par les plus riches [des femmes], ou peut-être les plus travailleuses, témoignait de beaucoup de goût et d'un long travail. Il était fait en peau de daim préparée; le bord supérieur retroussé et brodé d'herbes colorées, le bord inférieur découpé en une longue frange, atteignant presque le genou, et ornée de morceaux de coquillage, de perles et de boutons »⁸⁰.

La flèche est elle aussi difficile à documenter. Un dessin de Gibbs, daté de 1849 et conservé à la Smithsonian Institution, prouve que le linguiste se rendit à l'époque chez les Makah⁸¹ (cf annexe 2.2.h.). La flèche a toutefois pu être obtenue dans d'autres circonstances et d'autres lieux dans la décennie qui suivit.

b. Acquérir l'objet...

Les objets de notre corpus semblent tous avoir été collectés directement sur le terrain par Catlin, Belden et Gibbs, notamment grâce à leur connaissance du système d'échanges amérindien.

⁷⁷ N°51, «Accession History», communication NMNH. Soixante-dix objets ou ensembles d'objets provenant du même envoi sont toujours à la Smithsonian aujourd'hui, d'après le catalogue en ligne. Source : Collections Search Center [en ligne], consulté le 10 avril 2014. URL : http://collections.si.edu/search/results.htm?view=&dsort=&date.slider=&fq=data_source%3A%22NMNH++Anthropology+Dept.%22&q=000051.

⁷⁸ « Intern Records », communication NMNH.

⁷⁹ Dans un article publié en 1938, David Bushnell indique que les objets provenant de la rivière Klamath et conservés au NMNH sont tous à lier très certainement à cette collecte de l'automne 1851 (Bushnell, 1938:21).

⁸⁰ «The petticoat with the wealthier, or perhaps more industrious, was an affair on which great taste and labor were expended. It was of dressed deer-skin; the upper edge turned over and embroidered with colored grasses, the lower cut into a deep fringe, reaching nearly to the knee, and ornamented with bits of sea-shell, beads, and buttons...», Gibbs, cité in Bushnell, 1938:17.

⁸¹ N° NAA INV 08534400, National Anthropological Archives. Source : Collections Search Center [en ligne], consulté le 7 mars 2014. URL : <http://collections.si.edu/search/results.htm?view=&dsort=&date.slider=&q=NAA+INV+08534400>.

Belden sait parfaitement quels sont les produits de traite recherchés par les Autochtones, puisque dès son départ de Brownville il emmène avec lui « beaucoup de coquillages, perles, rubans et pièces de tissus colorés, pour échanger avec les Indiens »⁸². Il en est de même pour l'expédition McKee à laquelle Gibbs participe en 1851 et qui achemine une cargaison de « présents » destinés à être offerts aux nations rencontrées lors de la signature de traités : tabac, mouchoirs de poche ou chemises en flanelle rouge servent à amadouer les Autochtones et conclure des accords (Heizer, 1972 :22, 25 ou encore 31). Ces pratiques rappellent évidemment celles des expéditions Wilkes et Gunnison-Beckwith, dix ans plus tôt.

Nos voyageurs semblent toutefois mieux maîtriser le troc que les explorateurs de l'U.S.Ex.Ex bien souvent « détroussés » par les Autochtones. Catlin et Belden en connaissent les règles strictes qui établissent au préalable la valeur des objets ou produits échangés. Une coiffe réalisée en plumes d'aigle, difficiles à se procurer, coûtera deux chevaux à son acquéreur (Catlin, 1959 :10 et 43), tandis que douze têtes de flèches s'échangeront contre une robe en peau de bison, qui vaut elle-même huit dollars (Brisbin, 1875 :104). Cette connaissance aguerrie des valeurs marchandes en cours permet à nos voyageurs d'obtenir les objets les plus rares et les plus beaux qu'ils désirent. En janvier 1868, Belden parvient ainsi à acheter une robe nuptiale arapaho qui impressionne les officiers du fort Kearny qui pour certains « n'avaient jamais vu de robe si belle » (Brisbin, 1875 :393). Belden, comme Gibbs qui note le « goût » dont font preuve les pagnes portés par les femmes Klamath, est à la recherche du bel objet.

Grâce à leur maîtrise du système de troc, nos collecteurs-collectionneurs ont pu se procurer leurs objets en personne et directement auprès des populations autochtones. Nous savons ainsi que Catlin collecta de nombreux objets auprès des Ojibwe, Lakota et Dakota qu'il dessina en 1835 lors de son séjour au fort Snelling, sur le Missouri supérieur. Le peintre pouvait toutefois passer par l'intermédiaire d'un tiers s'il désirait un objet particulier. Il aurait ainsi essayé d'acheter un artefact au chirurgien du Fort Snelling, Sturges Jarvis⁸³, qui refusa de le lui vendre (Thau Heyman, 2002 :254-255). Belden semble lui aussi avoir privilégié l'acquisition directe. Il acquiert ainsi des objets lors de ses stationnements aux forts, par échange⁸⁴ ou par prise opportuniste à la suite d'affrontements avec des guerriers autochtones. Tous les objets amérindiens ne sont cependant pas à vendre. Alors que Belden réside chez les Santee (Lakota), il se porte acquéreur d'un très beau spécimen de selle appartenant à un homme du village, Mä-to-scä (White Bear). Ce dernier refuse de se départir de la selle, qui a été confectionnée pour lui par

⁸² « I had purchased many shells, beads, ribbons, and pieces of colored cloths, to trade with the Indians », (Brisbin, 1875 :24).

⁸³ Jarvis fut stationné au fort de 1833 à 1836.

⁸⁴ A la mi-janvier 1868, peu de temps après son achat de la robe nuptiale arapaho, Belden acquiert de nombreux objets auprès des Amérindiens menés par Red Cloud, grand chef oglala, et installés non loin du fort (Brisbin, 1875 :393).

l'une de ses épouses (Brisbin, 1875 :294). Catlin fait lui aussi remarquer que certains objets, d'une valeur inestimable car spirituelle, sont interdits de vente, comme les sacs-médecines (Catlin, 1959 : 6). Dans ces cas, les collectionneurs doivent se résoudre à ne pas ajouter l'objet recherché à leur collection.

c. et le documenter

Nos trois voyageurs ne s'intéressent pas qu'à la matérialité des objets qu'ils réunissent. Ceux-ci illustrent en effet un mode de vie particulier, celui des Amérindiens, et des informations contextuelles sont collectées parallèlement aux objets. Les *Letters...* de Catlin sont ainsi particulièrement prolixes au sujet de la culture matérielle autochtone. Les selles amérindiennes n'y sont cependant pas présentées par le peintre.

Au fil de son journal, Belden nous donne de son côté quelques renseignements intéressants sur les carquois, les flèches et les sachets à couleurs, dont le musée du quai Branly possède des exemples. Le second ustensile était ainsi utilisé par de multiples nations des Plaines, Yankton, Sioux-Dakota, Santee et Cheyenne notamment où la peinture faciale était une pratique omniprésente. Destinée à attirer l'attention dans certains cas ou au contraire à demander la tranquillité dans d'autres, la peinture était appliquée sur la peau à l'aide de bâtonnets. Les pigments utilisés étaient eux conservés dans un sac toujours porté sur soi, afin de pouvoir renouveler la peinture dès son estompage (Brisbin, 1875 :144-146). Quant aux carquois, ils étaient fabriqués en peau de bœuf ou d'animal sauvage et décorés de franges en peau de daims ou de glands, la lanière de suspension étant elle peinte ou ornée de perles. Chaque carquois devait porter une marque distinctive liée à son propriétaire (Brisbin, 1875 :112) : un soin particulier était donc apporté à leur fabrication. Belden apprend lui-même à fabriquer certains objets, dont des flèches, arme primordiale pour son activité de chasseur. Cette activité fait l'objet d'abondantes descriptions dans son journal : époque privilégiée pour cette activité, type de bois utilisé, séchage et taille de la hampe, confection de la pointe et de l'empennage, toutes les étapes sont décrites (Brisbin, 1875 :101-103). Belden précise que chaque flèche est unique puisqu'elle porte une marque privée sur la hampe, la pointe ou l'empennage identifiant son propriétaire. Les flèches varient également d'une tribu à une autre, dans les matériaux utilisés ou la forme de pointe privilégiée (Brisbin, 1875 : 102-107). Au-delà des caractéristiques techniques et formelles des objets, Belden a conscience de la transformation des arts matériels depuis l'arrivée des Occidentaux dans l'Ouest. Il fait ainsi remarquer que les pointes de flèches, autrefois en pierre, sont de plus en plus souvent en métal. Manufacturées dans l'Est, elles sont ensuite vendues au prix fort par l'intermédiaire des trappeurs aux Amérindiens qui à leur tour revendent les flèches

complètes aux marchands contre des perles, des couteaux, des pigments et autres produits manufacturés (Brisbin, 1875 :102). Ces remarques demeurent toutefois générales et ne sont pas rapportées à des objets précis de la collection de Belden.

Gibbs va plus loin dans sa recherche d'informations : chaque objet collecté doit être strictement documenté. Son ouvrage fondamental pour l'histoire de la collecte ethnographique aux Etats-Unis en témoigne : Gibbs rédige en effet la première circulaire d'instructions à l'intention des collecteurs, *Instructions for research relative to the Ethnology and Philology of America*, publiée par la Smithsonian Institution en 1863 (Gibbs, 1863). Elle indique aux potentiels collecteurs du pays quelles données lier à chaque objet : nation amérindienne productrice, usage, nom autochtone, signification des éventuels motifs décoratifs... Gibbs regrette le survol avec lequel les collecteurs considèrent les pièces collectionnées et leur demande de fournir des renseignements complémentaires sur les productions matérielles qu'ils rencontrent : comment les objets sont-ils fabriqués ? Par qui ? Que représente leur décor ? Certains objets sont-ils abandonnés face à l'utilisation d'objets européens ? Pour le géologue et linguiste, ces informations sont toutes nécessaires et doivent être obtenues dès la collecte (Gibbs, 1863 : 4 et 9).

2. De la collecte à la collection : appréciations de la culture matérielle amérindienne

Une fois collectés, les objets bénéficient d'un nouveau statut qui leur est accordé par leur collecteur. L'objet ethnographique n'est en effet « pas exclusivement un élément constitutif d'un savoir sur sa fonction et sa signification dans sa société d'origine, mais d'une sorte de savoir en retour ou en miroir sur les représentations occidentales qu'il a suscitées » (Mauzé, 2001 :60). Quels furent donc les visions de Belden, Catlin et Gibbs de leurs propres collections ?

a. Des objets de curiosité

Les collections des trois hommes réunissent de larges éventails de pièces autochtones: flèches, carquois, étui à revolver, mocassins, étuis à tabac, robes, pipes, etc. pour Belden (Brisbin, 1875 :396) ; flèches, paniers, modèles de canoë, plats, harpons, etc. pour Gibbs⁸⁵ ; porte-bébés, tomahawks, scalp, arcs, lances, boucliers, colliers, coiffes, ceintures, wampums, sifflets, crânes, etc. pour Catlin, dont la collection est si importante que Donaldson choisit de ne pas la décrire

⁸⁵ Collection n°000051, Collections Search Center [en ligne], consulté le 19 mars 2014. URL : http://collections.si.edu/search/results.htm?gfg=CSILP_1&view=&date.slider=&q=000051&dsort=&fq=data_source:%22NMNH+-+Anthropology+Dept.%22.

plus avant dans son ouvrage (Donaldson, 1886 : 384). Ces collections hétéroclites répondent à une logique propre à chaque collecteur ; en sélectionnant ses objets, chacun forme une collection personnelle qui répond à sa vision de la culture amérindienne.

La collection de Belden semble être en premier lieu une réunion d'objets de curiosité. L'aventurier-soldat indique ainsi avoir réuni « un grand nombre de biens curieux et de valeur » qu'il avait rassemblés dans son « cabinet » au Fort Kearny, montrant ainsi toute la « variété » des biens amérindiens (Brisbin, 1875, 395). Ces objets collectés auprès des Autochtones rencontrés, bien souvent en raison de leur beauté qui attire le regard de Belden⁸⁶, sont donc rassemblés par ses soins pour leur aspect curieux, original, varié. Belden recherche l'objet exceptionnel par son aspect ou sa maîtrise technique. Sa collection est l'expression d'un goût personnel et ne témoigne pas d'une volonté de représenter l'ensemble des arts matériels amérindiens. Les objets qu'il collecte sont en réalité des souvenirs matériels de ses aventures et combats passés dans l'Ouest, au même titre que son journal. Belden n'est pas le seul à percevoir les artefacts amérindiens comme des curiosités. George Catlin recherche lui aussi des objets susceptibles d'intriguer voire d'émerveiller. Le peintre collecte un art non civilisé, primitif, qui ne s'apprécie pas esthétiquement mais techniquement⁸⁷ : les Amérindiens, « ingénieux et talentueux », sont capables de produire ce qu'il nomme « curieuses manufactures », soit de beaux objets caractérisés par leur unicité. Cependant les « arts mécaniques » (les outils par exemple) lui semblent de manière générale peu avancés, tandis que les « beaux-arts » demeurent « rudes », malgré la présence de beaux effets picturaux sur les robes en peau de bison, qu'il qualifie d'« extrêmement curieuses » (Donaldson, 1886 :544). Si certains objets se détachent donc du reste de la production matérielle amérindienne, ni Belden ni Catlin ne leur attribuent pour autant une beauté esthétique et une qualité artistique : c'est leur rareté et leur étrangeté au regard des critères occidentaux d'appréciation esthétique qui prime.

b. Des objets-témoins

Catlin cherche donc lui aussi l'objet de curiosité unique et séduisant, comme l'indique la qualité esthétique et visuelle des pièces collectées par ses soins et se trouvant aujourd'hui à la Smithsonian Institution. Cela se comprend tout à fait au regard de sa politique de diffusion de ses tableaux et de ses objets au grand public occidental qu'il souhaitait enchanter grâce à son *Indian*

⁸⁶ C'est par exemple le cas de la selle de Mä-to-scä et de la robe nuptiale arapaho que nous mentionnions plus haut.

⁸⁷ Dans son article consacré à la collecte européenne d'artefacts amérindiens, Christian Feest lie le développement au XVIII^{ème} siècle d'une appréciation technique de ces objets, aux dépends d'une critique esthétique, à l'échec du processus « civilisateur » occidental sur les populations concernées. Cet « échec » entraîne une « déception » profonde et donc un nouveau regard sur les arts autochtones (Feest, 1993 :6).

gallery. Catlin fait ainsi le choix d'exposer des pièces ornementales plutôt que fonctionnelles, ce qui lui sera d'ailleurs reproché par les critiques (Gordon, 1988 :5). Le peintre va cependant plus loin dans sa compréhension et son appréciation de sa collection. L'envergure et l'hétérogénéité de celle-ci répond également à un désir d'exhaustivité, à la volonté du voyageur d'exposer une « collection complète de leurs [les Amérindiens] armes et des objets de leur artisanat » (Catlin, 1959, XII), objectif difficile voire impossible face à l'extrême diversité des populations des Plaines rencontrées. Catlin est un pionnier dans sa manière d'appréhender l'objet collecté, qu'il réinsère par le biais de l'exposition au sein de son contexte culturel. Son *Indian gallery* présentait ainsi certains objets dans leur espace domestique, le tipi, tandis que vêtements et ornements étaient disposés sur des mannequins masqués représentant les membres des nations productrices des artefacts exposés (Gordon, 1988 :5).

La démarche de Catlin manque toutefois d'exactitude scientifique à une époque où la Smithsonian Institution décide de prendre en main les sciences, dont l'ethnologie, et d'y apporter une rigueur nouvelle. Le peintre, lui, n'hésitait pas à « transformer » certains objets et à leur inventer une histoire de toutes pièces. Catlin exposait ainsi dans sa galerie une chemise⁸⁸ qu'il disait avoir obtenue du chef mandan *Four Bears*. En réalité l'artiste aurait lui-même ajouté les pictogrammes ornant ce vêtement afin de remplacer la véritable chemise qu'il avait perdue (Heyman Thau, 2002 :157). Son effort de contextualisation reste toutefois à souligner car il fut tout à fait novateur pour son temps.

c. Des spécimens scientifiques

De par ses recherches, George Gibbs considère différemment sa collection. Réunie pendant les années 1850, elle est en effet directement liée à ses intérêts scientifiques et doit être utile à ses recherches linguistiques sur les populations autochtones. Comme Gibbs l'indique dans la circulaire qu'il écrit pour la Smithsonian Institution, la recherche ethnographique doit enregistrer les conditions présentes et l'histoire passée des nations amérindiennes, sans négliger aucune source d'information, y compris les arts matériels (Gibbs, 1863 :7). Ainsi si le travail scientifique de Gibbs ne porte pas prioritairement sur les arts matériels amérindiens, il rassemble parallèlement à ses vocabulaires linguistiques de larges collections matérielles des nations d'Oregon, de Washington et de Californie qui sont au centre de ses recherches. Cultures matérielle et linguistique sont intimement liées pour Gibbs, comme le souligne Redick McKee dans le rapport officiel de son expédition californienne: l'agent gouvernemental y indique que

⁸⁸ N° d'inventaire USNM E386505, «Collections Search Center» [en ligne], consulté le 19 mars 2014. URL : <http://collections.si.edu/search/results.htm?view=&dsort=&date.slider=&q=E386505-0&tag.cstype=all>.

Gibbs collecte les termes amérindiens relatifs aux « objets sensibles » collectés par ses soins (Bushnell, 1938 :24). Les collections de Gibbs aujourd'hui conservées peuvent donc se comprendre comme un miroir de ses recherches scientifiques personnelles menées dans l'Ouest. Cela n'empêche évidemment pas Gibbs d'apprécier subjectivement les objets qu'il observe et collecte, comme les pagnes féminins Klamath (Bushnell, 1938 :17).

Curiosités, objets-témoins ou spécimens scientifiques, les artefacts amérindiens revêtent donc des fonctions multiples selon l'individu qui les rassemble. Les cas de Belden, Catlin et Gibbs que nous présentons ici ne sont évidemment pas isolés ; de nombreux autres voyageurs partirent eux aussi à la découverte de l'Ouest dans la première moitié du XIX^{ème} siècle où ils collectèrent les *ars americana*. Les collections de nos trois voyageurs dont le Quai Branly possède d'importants témoignages sont aujourd'hui précieuses par leur ancienneté rare. Documentant un mode de vie amérindien révolu mais aussi les parcours uniques d'individus ayant bénéficié d'interactions privilégiées avec les Autochtones, elles furent rassemblées à une époque où l'Ouest est encore libre, les réserves marginales. L'activité collectrice de Belden prend toutefois place à une époque de transition qui va transformer définitivement l'Ouest. La guerre de Sécession entraîne dans son sillage le durcissement des conflits dans les Plaines. Après l'âge d'or de l'exploration militaire dans les années 1850, les soldats se retrouvent donc à nouveau au premier plan de la collecte de la culture matérielle autochtone.

III. Les guerres indiennes : développements et évolutions de la collecte militaire

Les collectes militaires des années 1860 et 1870, durant lesquelles les guerres indiennes connaissent leur apogée puis leur conclusion, fournissent de nouveaux objets aux collections des musées de l'Est. Au sein de notre corpus, seize objets ont été collectés par des soldats postés dans l'Ouest à cette époque. Acquis sur les champs de bataille ou dans les villages installés autour des forts, ces objets témoignent de collectes radicalement différentes liées aux bouleversements de la période. Parmi les militaires affectés en territoire hostile, certaines figures de collecteurs se détachent et préfigurent une nouvelle ère de la collecte dominée par des civils.

A. Guerre et collecte

1. Le soldat-collecteur sur le champ de bataille

La Smithsonian Institution reçoit le 21 décembre 1877 un nombre conséquent d'objets amérindiens, principalement des armes, du Département de la Guerre⁸⁹. Probablement collectés durant les années 1860-1870 sur les champs de bataille par des soldats le plus souvent anonymes, sept de ces objets ou ensemble d'objets provenant des Plaines sont aujourd'hui au musée du quai Branly⁹⁰.

a. Des collectes effectuées en temps de guerre

Les décennies 1860 et 1870 sont marquées à l'Ouest par une succession de conflits entre Américains et Autochtones, les guerres indiennes. Les Plaines et le Sud-Ouest sont les régions les plus touchées. A la suite du traité de Guadalupe-Hidalgo en 1848 qui fait entrer de nouveaux états dans l'Union, les territoires de l'Ouest comme le Nebraska, le Kansas ou encore l'Oregon sont organisés par le gouvernement (Feltès-Stringer, 2007 : 135). Les colons arrivent en masse, d'autant plus motivés par la découverte d'or dans le Colorado en 1858 et par le *Homestead Act* signé par le président Lincoln en 1862⁹¹. Le voyage est d'autant plus facilité que la première ligne de chemin de fer transcontinentale, le *Pacific Railroad*, est achevée en 1869⁹² (cf annexe 2.1.e.).

⁸⁹ Cette collection est répertoriée sous le numéro d'entrée 77A00085 dans les « Intern Records », communication NMNH.

⁹⁰ Numéros d'inventaire 71.1885.78.261, 289, 298.1-3, 300, 301.1-2, 419 et 466.1-10 (cf annexe 4.8.).

⁹¹ Grâce à cette loi, tout citoyen peut acquérir soixante-cinq hectares de terres publiques (anciennement des terres amérindiennes) pour dix dollars (Feltès-Stringer, 2007 : 177).

⁹² Les Américains ne seront pas les seuls à profiter de cette prouesse technique qui rétrécit soudainement le continent : les voyageurs et touristes européens affluent eux aussi rapidement sur les côtes tant rêvées du Pacifique (Pichard, 2013 : 14).

L'émigration vers l'Ouest explose donc après la guerre de Sécession, entraînant de dramatiques conséquences : les colons et les ouvriers des voies ferroviaires surexploitent les ressources naturelles des régions traversées et apportent avec eux famines et nouvelles épidémies (Jacquin, 2000 :144).

Sous la pression des colons, l'Etat accélère sa politique de traités et de réserves⁹³, négociant l'abandon de vastes territoires auprès des Autochtones. Ces réserves sont théoriquement interdites aux colons et une période de paix fragile s'installe dans les Plaines suite au premier traité de Fort Laramie en 1851 (Jacquin, 2007 :95). Toutefois les colons n'hésitent pas à bafouer les traités et à empiéter sur les terres des réserves, exaspérant les Autochtones. Alors que les troupes basées dans l'Ouest sont réduites à cause de la guerre de Sécession, la violence explose en 1862 lorsque des Santee tuent quatre cents colons américains résidant en bordure de leur territoire. Forts, fermes et agences sont détruites, entraînant des représailles de la part des milices de colons, qui ravagent à leur tour un camp santee (Feltès-Stringer, 2007 :176). En Arizona et au Nouveau-Mexique, l'armée fait aussi face à une véritable guérilla. Dans les Plaines, le conflit reprend en 1864 après le massacre de Sand Creek (Jacquin, 2007 :100-101)⁹⁴. S'ouvre alors un cycle d'attaques et de représailles qui ne s'achèvera qu'à la fin des années 1870. Le traité de Fort Laramie de 1868 orchestré par le chef oglala Red Cloud constitue une victoire pour les Amérindiens des Plaines, qui obtiennent l'abandon des forts de la piste Bozeman et la création d'une grande réserve sioux sur les terres du Dakota (Feltès-Stringer, 2007 :173). Mais la paix est fragile et les Plaines du sud entrent à nouveau en guerre de 1870 à 1874 (Jacquin, 2000 :151). Au nord la guerre est relancée en 1874 lorsque le général Custer explore les Black Hills, terre sacrée pour les Amérindiens, et clame y avoir trouvé de l'or : les colons accourent. La célèbre bataille de Little Big Horn en juin 1876 marque l'apogée des guerres indiennes et constitue la dernière victoire des Amérindiens qui renoncent à résister peu de temps après, harcelés par l'armée (Jacquin, 2007 :110-113).

Ce contexte de conflits armés permanents ne semble pas propice aux échanges entre Américains et Amérindiens. Cependant tous les soldats ne haïssent pas les Autochtones, et certains s'indignent même contre leur sort (Jacquin, 2007 :113). Certains Amérindiens, comme les Crow et les Apache, rejoignent l'armée et deviennent des guides et des éclaireurs précieux (Jacquin, 2000 :152). Les contacts existent, la collecte aussi, bien qu'elle ne se déroule évidemment pas dans les mêmes conditions qu'en temps de paix. Le potentiel d'échange des

⁹³ Des réserves sont déjà mises en place par traités dans les années 1850 mais ne se concrétisent qu'après la guerre de Sécession (Feltès-Stringer, 2007 :170). La carte en annexe 3.2.h. présente l'ensemble des réserves existantes en 1892.

⁹⁴ En 1864, plusieurs camps Cheyennes sont regroupés autour du Fort Lyon afin de se protéger des attaques de milices de colons. La nuit du 29 novembre, le colonel Chivington attaque par surprise le camp de Black Kettle établi à Sand Creek. Des centaines d'individus (femmes et enfants compris) sont tués (Feltès-Stringer, 2007 :172).

groupes faiblit en raison de la relocalisation et de la captivité des populations. Les objets peuvent également être détruits pendant les campagnes (Parezo, 2006 :99). Nous sommes donc dans un contexte unique, qui remet en cause les méthodes de collecte que nous avons vues précédemment et qui donne aux objets amérindiens un nouveau statut.

b. Des objets trophées ?

Les informations de collecte qui accompagnent les pièces (*cf* annexe 4.8.) lors de leur arrivée en France début février 1886⁹⁵ sont succinctes mais révélatrices. Dans la liste accompagnant l'envoi d'une partie des collections Smithsonian à Paris, il est précisé que les objets portant aujourd'hui les numéros 71.1885.78.298.1-3, 300, 301.1-2, et 466.1-10, soit deux arcs, quatre carquois et dix hampes de flèches, ont été obtenus par les troupes américaines au cours de combats contre les Amérindiens du territoire du Wyoming⁹⁶. Le groupe producteur est inconnu, et pourrait être cheyenne, arapaho, kiowa, comanche ou shoshone, autant de nations qui vivent à l'époque dans la zone de collecte concernée et qui s'opposent aux armées américaines. Ces pièces sont donc des butins de guerre, des trophées ramassés sur le champ de bataille par les soldats dans une démarche individuelle⁹⁷. Cette pratique est loin d'être isolée au XIX^{ème} siècle et devient même courante au fil de l'arrivée des officiers et des recrues dans l'Ouest pendant les guerres indiennes (Lanford, 1995 :64). Flèches, arcs et carquois, présents dans notre corpus, sont les objets les plus facilement accessibles et sont donc en toute logique collectés en grand nombre. Au-delà du plaisir du trophée, du souvenir de la bataille, il s'agit aussi pour les officiers d'accomplir leur devoir militaire en collectant des informations, ici matérielles, sur les Amérindiens, leur nombre et leur potentiel offensif (Goetzmann, 1966 :328).

Les armes ne sont pas les seuls artefacts récupérés par les militaires : les arts matériels amérindiens sont aussi des curiosités intrigantes voire plaisantes et de nombreux vêtements ou ornements abondamment décorés sont collectés durant ces années de guerre, au détriment des objets utilitaires (Lanford, 1995 :64). Deux objets, la gaine de fusil n°71.1885.78.289 et la gaine de couteau n°71.1885.78.261 (*cf* annexe 4.8.) ont ainsi été collectés par un certain Lieutenant E. Crawford⁹⁸. Leur décor géométrique très bien conservé de perles de verres colorées jaune, rose,

⁹⁵ Les objets sont entrés à l'inventaire du 4 au 11 février 1886. Catalogue n°10, n°15419 à 15457 et n°15458 à 15494, Registres d'inventaire du Musée d'Ethnographie du Trocadéro, sous-série N1, archives MQB.

⁹⁶ « Distribution of specimens » p.19, document 40971, dossier D002754, archives MQB. L'origine géographique n'est toutefois pas confirmée par les inventaires originaux (« Intern Records », communication NMNH). Le catalogue joint en annexe 4.8 indique donc la région des Plaines comme provenance de ces objets.

⁹⁷ Cette pratique rejoint ici celle de Belden alors qu'il est posté au fort Kearney. Voir le II.B.1.a de ce chapitre.

⁹⁸ Pourrait-il s'agir du lieutenant Emmett Crawford (1844-1886), affecté dans les Plaines entre 1872 et 1876, successivement au Fort Russell (Wyoming), à l'agence Red Cloud (Nebraska), à Sydney Barracks (Nebraska) puis dans le Montana

vert, bleu marine et bleu pâle est toujours aujourd'hui visuellement frappant. On peut s'interroger sur la manière dont Crawford a pu acquérir ces objets masculins et personnels dont le décor montre le soin et l'attention qui leurs étaient portés par leur propriétaire. Nous sommes peut-être ici face à des objets pris sur le corps d'un guerrier Amérindien tué, à l'image de la collection que le lieutenant Kemble Warren rassemble en 1855 : parcourant le camp lakota et cheyenne de Little Thunder ravagé par l'armée à Blue Water (Nebraska) et frappé par la grande quantité d'objets au sol, Warren va collecter méthodiquement robes, hochets, carquois, jambières, mocassins et coiffes qu'il enverra un an plus tard à la Smithsonian Institution (Lanford, 1995 :64). Ces méthodes de collectes militaires du XIX^{ème} siècle sont aujourd'hui décriées car jugées comme les plus offensives de leur époque. Les objets prélevés sur les champs de bataille sont ainsi les plus concernés par les demandes actuelles de rapatriement émanant des nations amérindiennes (Dubin, 2001 :24-25).

Le Département de la Guerre n'est pas le seul à centraliser les collectes effectuées par les officiers et les soldats durant la période post-guerre de Sécession. Un autre organisme de l'armée a lui aussi son rôle à jouer : il s'agit de l'Army Medical Museum, dont le musée du quai Branly conserve quatre à cinq objets.

2. L'Army Medical Museum : une collecte organisée?

a. Le musée, sa mission et son rôle dans la collecte des pièces amérindiennes

L'Army Medical Museum est créé en mai 1862 à l'initiative de William Hammond, chirurgien général de l'armée (Stone, 2001 :3). Sa mission originelle est énoncée par une circulaire produite par Hammond: les officiers médicaux de l'armée doivent « collecter et envoyer au bureau du chirurgien général tous les spécimens d'anatomie morbide, chirurgicale ou médicale [...] avec les projectiles et les corps étrangers enlevés, et tout autres matériaux qui démontreraient un intérêt pour l'étude de la médecine ou de la chirurgie militaire »⁹⁹. La collection se veut en réalité didactique et doit permettre l'avancement de la médecine sur le champ de bataille (Stone, 2001 :4). Le musée est ouvert au public le 16 avril 1867. Si les objets amérindiens ne sont pas concernés par ces premières directives, la situation évolue après la guerre de Sécession et avec le début des guerres indiennes.

afin de repousser la population sioux dans la réserve lui ayant été assignée ? La documentation du NMNH ne permet pas d'en savoir plus sur ce collecteur.

⁹⁹ « Medcial officers are directed diligently to collect, and to forward to the office of the Surgeon General, all specimens of morbid anatomy, surgical or medical, [...] together with projectiles and foreign bodies removed, and such other matters as may prove of interest in the study of military medicine or surgery » (Henry, 1964 :11).

Le 4 avril 1867, le bureau du chirurgien général émet une nouvelle circulaire qui demande aux officiers de collecter des spécimens de crânes autochtones, des exemples d'armes, de vêtements, d'outils, de nourriture et de produits médicaux amérindiens (Henry, 1964 :57). La collecte de crânes a pour objectif d'aider la progression de la science anthropologique par le biais de l'anthropométrie. Toutefois les objets archéologiques et ethnographiques reçus parallèlement aux spécimens anthropologiques n'ont pas véritablement leur place au sein du musée. En 1869, Joseph Henry propose donc au nouveau chirurgien général Barnes d'échanger les spécimens anatomiques conservés à la Smithsonian Institution contre les objets du musée illustrant les coutumes amérindiennes. Le chirurgien général accepte la proposition, recentrant de fait le musée sur sa mission première, et plusieurs échanges se succèdent durant les années suivantes (Henry, 1964, 59).

Trois objets aujourd'hui dans notre corpus (*cf* annexe 4.10.), un peigne attribué aux Apsaalooke (71.1885.78.290), une flèche attribuée aux Spokane (71.1885.78.431) et une flèche hupa¹⁰⁰ sont entrés dans l'inventaire de la Smithsonian dès le 18 février 1869. Une coiffe sioux (71.1885.78.498) vraisemblablement transférée elle aussi depuis l'Army Medical Museum n'arrive qu'en septembre 1874¹⁰¹, ce qui nous montre la persistance des échanges entre les deux institutions à travers le temps.

b. En France, des objets peu documentés

Selon les directives de Hammond, les collecteurs de spécimens anatomiques et amérindiens se doivent d'accompagner les objets de notes explicatives sur leur contexte de collecte. Toutefois ces informations sont souvent manquantes (Henry, 1964 : 11 et 20). Les pièces de notre corpus, si elles ne sont pas complètement muettes, demeurent en partie mystérieuses.

Le peigne apsaalooke a été collecté par le Dr. Samuel H. Horton, assistant chirurgien qui donne sa collection au musée en 1868, alors qu'il est stationné à l'agence oglala (Nebraska). Il collecte à cette occasion des objets amérindiens, mais nous savons qu'il a également rassemblé plusieurs pièces alors qu'il est affecté au Fort Phil Kearny, durant les guerres de Red Cloud entre

¹⁰⁰ Cette flèche n'est plus répertoriée actuellement dans la collection 71.1885.78. Elle a pu être retrouvée grâce aux anciens inventaires français (catalogue n°10 du n°14541 au n°1673, registres d'inventaires du Musée d'Ethnographie du Trocadéro, sous-série N1, Archives MQB) où elle est inscrite sous le numéro d'inventaire 15017.

¹⁰¹ La coiffe apparaît dans le registre d'inventaire de la Smithsonian Institution vol. 4, p. 30, base de données des collections anthropologiques, site web du NMNH [en ligne].
URL : <http://collections.nmnh.si.edu/search/anth/search.php?action=10&irn=10581064&width=2000&height=1674>. Nos recherches nous portent à croire que l'acronyme indiqué sur ce document, « A.M.M », désigne l'Army Medical Museum, comme c'est le cas dans d'autres publications historiques.

1866 et 1867¹⁰². Une origine plus précise de cette pièce est donc difficile à déterminer. Le second collecteur est un certain James T. Ghiselin, affecté auprès du major-général Philip H. Sheridan pendant la guerre de Sécession (Gillett, 1987 : 242-243). La flèche collectée par ses soins et aujourd'hui en France provient des proximités du Fort Colville (*cf* annexe 2.2.h.) et est attribuée aux Spokane de la confédération Flathead¹⁰³. La flèche attribuée aux Hupa a elle été collectée par le Dr. R. Powell et proviendrait du « Fort Pit River » (nord de la Californie)¹⁰⁴. Cependant aucun fort dénommé ainsi n'existe à l'époque dans la région, le fort établi sur la rivière Pit depuis 1857 se nommant Fort Crook (*cf* annexe 2.2.h.). Le collecteur de la flèche aurait-il été affecté dans ce fort ? De plus, les Hupa signent en 1864 un traité qui crée une grande réserve hupa sur la Trinity River et non pas sur la Pit River (Mason, 1889 :206). La flèche est-elle réellement hupa ou a-t-elle pour origine une autre nation établie sur la Pit River ? En l'état actuel de nos connaissances, il est difficile de trancher.

Enfin, un autre objet de notre corpus pourrait être relié à l'Army Medical Museum : le collier en griffes de grizzli n° 71.1885.78.348. Nos recherches dans les archives de la Smithsonian Institution nous conduisent en effet à penser qu'il pourrait s'agir d'un collier envoyé en 1884 au musée du Trocadéro qui aurait depuis perdu son numéro d'inventaire originel¹⁰⁵. Ce collier qui est inscrit à l'inventaire du National Museum en mars 1874 y est attribué à un « chef sioux » du Dakota et a été collecté par le Dr. Ezra Woodruff, assistant-chirurgien dans l'armée américaine de 1868 à 1889¹⁰⁶.

c. La coiffe n° 71.1885.78.498

Le cas de la coiffe à traîne de plumes d'aigle comprise dans notre corpus est particulièrement intéressant. Absente des inventaires du Musée d'Ethnographie du Trocadéro, elle porte toutefois un ancien numéro d'inventaire qui la rattache sans aucun doute possible aux collections de la Smithsonian Institution¹⁰⁷. Cependant même au sein de l'institution-mère, très peu d'informations contextuelles accompagnent cette coiffe visuellement impressionnante. Nous savons uniquement qu'elle fut collectée sur le territoire du Dakota avant d'être transférée depuis

¹⁰² « Donor and Collector Bios», communication NMNH.

¹⁰³ « Intern Records », communication NMNH.

¹⁰⁴ N°9047, Ledger Book vol.3, p.30, base de données des collections anthropologiques, site web du NMNH [en ligne].
URL : <http://collections.nmnh.si.edu/search/anth/search.php?action=10&irn=10585689&width=2000&height=1643>.

¹⁰⁵ Notre collier pourrait être la pièce n°13484 envoyée en février 1884 en France et inventoriée en p.4 de « Invoice of Ethnological Collection sent to the Musée Trocadéro, Paris, France », Distribution n° 3378, RU 186, Archives SI. Pour plus d'information sur le rapprochement effectué entre les deux pièces se reporter au III.B.2.a. de notre troisième chapitre.

¹⁰⁶ Registre d'inventaire de la Smithsonian Institution vol.3, p.208, base de données des collections anthropologiques, site web du NMNH [en ligne]. URL : <http://collections.nmnh.si.edu/search/anth/search.php?action=10&irn=10586627&width=2000&height=1524>.

¹⁰⁷ « Intern Records », communication NMNH.

l'Army Medical Museum à la Smithsonian Institution¹⁰⁸. Une telle pièce dénote parmi les objets habituellement collectés pour le musée, usuels et de petite taille pour être facilement transportables. Ce type de coiffe ornée de plumes d'aigles formant une traîne à l'arrière est fréquent dans la région du Missouri supérieur dans la première moitié du XIX^{ème} (Penney, 1992 :216). Mais les plumes qui l'ornent lui donnent une charge spirituelle très forte, symbole du pouvoir de son porteur qui ne peut qu'être un chef et un guerrier dont la valeur au combat a été prouvée (Penney, 1992 :215). Cette coiffe qui possédait une telle valeur pour son illustre propriétaire n'a pu qu'être donnée volontairement à un officier américain ou capturée à la suite d'un combat. Nos connaissances sur cet objet auraient pu en rester là. Toutefois, elle a pu être rattachée à son propriétaire originel grâce à une découverte faite par Christian Feest dans le cadre de la préparation de l'exposition *Indiens des Plaines* du musée du quai Branly¹⁰⁹ : une parfaite reproduction polychrome (réalisée à partir d'une photographie) de la coiffe a été retrouvée au sein d'un ouvrage daté de 1882 où elle se trouve attribuée au chef Red Cloud (Dodge : 128 ; reproduite en annexe 4.10.). Red Cloud est l'un des chefs des Oglala-Lakota les plus célèbres, rendu fameux par sa victoire sur l'armée américaine lors de la guerre qui porte son nom et se conclue par la signature du second traité de Fort Laramie en 1868¹¹⁰. La coiffe présente donc un intérêt historique exceptionnel et probablement unique en France.

Comment la coiffe de guerre de Red Cloud a-t-elle pu entrer dans les collections américaines ? L'auteur est malheureusement muet sur ce sujet¹¹¹, mais plusieurs hypothèses peuvent être formulées. La plus séduisante repose sur l'identité de l'auteur, Richard I. Dodge (1827-1895), colonel de l'armée américaine qui a passé une trentaine d'années au contact des Amérindiens (Dodge, 1882 :v). Dodge ne fut effectivement autre que l'aide de camp de William Tecumseh Sherman, général de l'armée signataire du traité de Fort Laramie en 1868 qui introduit l'ouvrage¹¹². La coiffe aurait-elle été offerte par Red Cloud à Sherman afin de sceller le traité et le général aurait-il plusieurs années plus tard suggéré à Dodge de la représenter dans son ouvrage ? Une pipe représentée aux côtés de la coiffe a elle-même été utilisée lors d'une signature de traité marquant la reddition des Black Hills aux Etats-Unis, selon la légende (Dodge, 1882 :IX).

¹⁰⁸ *Op.cit.* note 101.

¹⁰⁹ Communication d'André Delpuech, conservateur en chef du patrimoine chargé des collections Amériques, musée du quai Branly, le 16/10/2013.

¹¹⁰ Durant la guerre de Red Cloud (1865-1867), le chef oglala mène ses troupes lakota et cheyenne à l'attaque des forts défendant la piste Bozeman qui traverse les terres de chasse amérindienne. L'armée reconnaît sa défaite et abandonne la piste Bozeman ainsi que les forts qui sont ensuite incendiés (Feltz-Stringer, 2007 :173).

¹¹¹ Seule la légende accompagnant la reproduction évoque le propriétaire de la coiffe, qui n'est pas mentionnée dans le reste de l'ouvrage. Dodge confirme par ailleurs l'immense valeur attribuée à un tel objet, garant de l'autorité de son porteur (Dodge, 1882 :305).

¹¹² William Tecumseh Sherman (1820-1891) est à l'époque le représentant de l'armée américaine au sein de la Commission de Paix des Affaires Indiennes financée par le Congrès et chargée de résoudre les multiples conflits des années 1860 (Washburn, 1988 :54)

Toutefois une question demeure : pourquoi la coiffe aurait-elle transitée par l'Army Medical Museum, qui plus est sans qu'aucune information complémentaire ne l'accompagne ? Il est également possible que Red Cloud ait offert cet objet plus tardivement, lors de l'une de ses visites diplomatiques dans la capitale. Le chef oglala est en effet venu une douzaine de fois dans l'Est afin de représenter les siens auprès du président américain (Viola, 1981 :11) et nous savons qu'il offrait à ces occasions des pièces autochtones de prix aux représentants du gouvernement¹¹³. Quoi qu'il en soit, il nous faut considérer cette coiffe comme une pièce exceptionnelle au sein de la collection de l'Army Medical Museum. Les pièces génériques de la collection du musée sont, elles, obtenues d'une manière bien différente.

d. Par la collecte, documenter l'ennemi

Les informations que nous possédons sur les objets que nous avons étudiés nous montrent que les collectes des officiers médicaux sont de première main et proviennent des nations présentes autour de leurs forts d'affectation. C'est un catalogue non daté, conservé aux archives de l'ancien Army Medical Museum, qui nous renseigne sur les méthodes de collecte employées par ces officiers durant les guerres indiennes¹¹⁴. On y retrouve d'ailleurs trente-six objets collectés par Samuel H. Horton auprès des Sioux-Dakota, des Crow et des Cheyenne du territoire du Dakota, dont le peigne, bien attribué aux Apsaalooke¹¹⁵. Suivant la mission du musée, ce sont majoritairement des armes amérindiennes qui sont collectées : flèches, carquois, arcs, couteaux et lances apparaissent en nombre dans le catalogue. Les différentes typologies de flèches sont décrites, ainsi que le type de blessures infligées et le comportement du projectile lors de l'extraction¹¹⁶. Nous avons donc ici une discrimination forte qui oriente la collecte vers les armes plutôt que les autres objets, qui sont tout de même présents au sein du musée sous différentes sections typologiques : la section C comprend des ornements corporels fabriqués à partir de matériaux humains, la section D rassemble les ornements corporels et vestimentaires plus communs (vêtements en peau ornés de piquants de porc-épic et de perles, mocassins, colliers, etc.) et la section F réunit les objets et outils quotidiens (cuillères, mortiers, raclours à peau, etc.). Trois principaux types de collectes apparaissent grâce aux notes qui accompagnent les entrées. Le premier est une collecte que l'on peut qualifier d'agressive : les pièces sont prises à

¹¹³ Red Cloud offre ainsi une couverture tissée navajo au ministre de l'Intérieur Jacob Dolson lors de l'une de ses venues (Lanford, 1995 :64). Cette méthode d'acquisition d'objets amérindiens se place dans la droite lignée de celle de Thomas McKenney plus tôt dans le siècle (*cf*I.A. de ce chapitre).

¹¹⁴ Army Medical Museum Collection, Catalogue of Indian Curiosities, etc. (ca 1860), OHA 8, Otis Historical Archives, National Museum of Health and Medicine, Armed Forces Institute of Pathology, Washington D.C, non paginé.

¹¹⁵ *Ibid*, [p.49-53].

¹¹⁶ *Ibid*, [p. 10].

l'occasion de raids de l'armée contre les nations amérindiennes ennemies¹¹⁷. Le second est plus passif, mais se fait toujours dans un contexte de confrontation armée directe : les pièces, principalement des flèches et autres armes, sont prélevées sur les lieux d'attaques amérindiennes et sur les corps de soldats ou de citoyens Euro-américains tués à ces occasions. Plusieurs pièces au sein du catalogue ont ainsi été ramassées à la suite de la fameuse bataille de Fetterman de décembre 1866¹¹⁸. Enfin, certaines pièces sont acquises directement auprès des Autochtones. Les objets peuvent être achetés auprès d'Amérindiens présents au sein des forts¹¹⁹, réalisés par des prisonniers¹²⁰ ou encore collectés auprès des populations vivant non loin des forts¹²¹.

Nous sommes ici face à des pratiques de collecte hétéroclites, limitées dans leurs objectifs et parfois agressives, proches des procédés employés par les officiers dépendants du Département de la Guerre. Malgré les directives de l'Army Medical Museum qui entend rassembler une collection homogène et cohérente au regard de sa mission, les officiers médicaux procèdent aussi à une collecte individuelle et opportuniste, ce qui peut mettre à mal la mission globale que s'est fixée le musée, comme l'attestent par la suite les échanges avec la Smithsonian. Une fois au musée, les objets ne sont plus des curiosités ou des trophées et deviennent des documents scientifiques qui servent le champ de la médecine. C'est leur entrée à la Smithsonian qui va finalement les replacer dans le cadre de l'ethnologie. Nous allons néanmoins voir à travers les figures de deux chirurgiens militaires, Washington Matthews et d'Edward Palmer, que certains de ces mêmes officiers médicaux et collecteurs commencent à l'époque à modifier leurs méthodes et à se tourner vers cette nouvelle science incarnée par la Smithsonian Institution.

B. Parmi les militaires, des agents de la Smithsonian Institution

1. Le nouveau rôle de la Smithsonian Institution dans la collecte des arts matériels autochtones

La Smithsonian Institution n'a pas pour but originel de conserver des collections et son secrétaire, Joseph Henry, obtient du Congrès que l'USNM créé en 1858 soit géré par un budget

¹¹⁷ Army Medical Museum Collection, Catalogue of Indian Curiosities, etc. (ca 1860), [p.34]. Le raid référencé sur cette page, mené par la cavalerie américaine contre les Comanche au Texas, a permis de collecter trois boucliers de guerre.

¹¹⁸ Cette victoire amérindienne opposa les Lakota, les Cheyenne et les Arapaho au capitaine William J. Fetterman, non loin du Fort Phil Kearny (Wyoming). L'ensemble des troupes américaines engagées dans le combat furent tuées. Des flèches retirées de corps de soldats tués durant les combats (*ibid*, [p.11]) et un casse-tête ramassé au sol (*ibid*, [p.49]) en proviennent.

¹¹⁹ Army Medical Museum Collection, Catalogue of Indian Curiosities, etc. (ca 1860), [p.15]. Un scalp servant d'ornement d'oreille a été acheté à un guerrier « Colorado » par son donateur.

¹²⁰ *Ibid*, [p.1]. Le catalogue nous indique qu'un arc de guerre a été réalisé par un prisonnier sioux au fort Ridgely (Minnesota).

¹²¹ *Ibid*, [p.33] : des flèches ont été obtenues des nations vivant non loin du Fort Berthold (Dakota du Nord) par les docteurs Matthews et Gray.

autre que celui de l'institution. Ce musée ne sera d'ailleurs légalement institué qu'en 1876 (Fowler, 2010 :80). Toutefois malgré les réticences de Henry, la Smithsonian va bel et bien s'enrichir de milliers de spécimens scientifiques, dont des pièces ethnographiques issues des expéditions d'exploration gouvernementales dès les années 1850. Elle va ainsi s'impliquer fortement auprès des collecteurs, dont les militaires, afin d'orienter et de soutenir des collectes utiles à la science.

a. Une volonté de scientificité

Pour Henry, l'objectif premier de la Smithsonian est de soutenir l'avancée de la recherche scientifique professionnelle américaine. Il rattache pour cela son institution à un réseau international d'échanges d'informations et de littérature scientifique (Viola, 1987 :121). L'institution doit aider à la diffusion des connaissances et conseille donc les diverses expéditions d'exploration de l'Ouest, dont celles des ingénieurs topographes¹²². Cependant les collections rassemblées ne doivent pas être à la charge de l'institution et seuls quelques spécimens doivent être conservés pour les besoins des chercheurs (ARSI, 1867 :28). Ainsi Henry refuse initialement les objets de l'expédition Wilkes réunis avant même la création de l'institution (Viola, 1987 :122). Toutefois sa position va évoluer dans les années 1850 face à l'arrivée de milliers de spécimens collectés par les missions gouvernementales dans l'Ouest et sous l'influence de son secrétaire adjoint, Spencer Baird, favorable à la création d'un musée national¹²³. Suite à la création de ce musée en 1858 par le Congrès qui précipite la disparition du National Institute conservant alors les collections fédérales, la Smithsonian Institution voit finalement sa mission s'élargir et comprendre la conservation de milliers de d'objets de collection.

Si Henry accepte d'abriter de larges collections au sein de l'institution qu'il dirige, il demeure longtemps persuadé que la Smithsonian n'est qu'un passage temporaire pour ces objets. Selon lui, ces pièces sont à terme destinées à être redistribuées auprès des musées nationaux et internationaux existants (ARSI, 1867 :28). Par ailleurs, l'entrée de spécimens au sein des collections doit être motivée par un but scientifique : seuls les objets pouvant ajouter une connaissance scientifique aux chercheurs et servir de base aux recherches doivent être collectionnés. Henry veut établir un nouveau modèle de collecte raisonnée et documentée, en contraste avec les collectes opportunistes de la première moitié du siècle (Parezo, 1987 :8). L'ethnographie est particulièrement concernée par cette volonté, les objets collectés par les voyageurs et les militaires étant, comme nous l'avons vu, peu documentés, la plupart considérés

¹²² L'expédition Gunnison-Beckwith, rappelons-le, fait partie de ces explorations militaires de l'Ouest (*cf* I.B.1.b. et 2.b. de ce chapitre).

¹²³ *Cf* I.B.2.a. de ce chapitre.

comme des curiosités ou des trophées, même si certains collecteurs dépassent cette approche de leurs objets. L'ethnographie va ainsi être placée au cœur de ce nouveau système scientifique incarné par la Smithsonian Institution et caractérisé par des méthodes et des résultats rigoureux. Henry veut sortir l'anthropologie de la simple spéculation et du passe-temps pour en faire une véritable discipline, suivant en cela la volonté que l'universitaire Henry Rowe Schoolcraft exprime dès 1846¹²⁴ (Hinsley, 1981 :35 et 37). Schoolcraft recommande la collecte de la culture matérielle des nations amérindiennes vivantes dans un « plan pour l'investigation de l'ethnologie américaine » qu'il envoie à la Smithsonian la même année (Hinsley, 1981 :20). L'institution va l'entendre : après avoir commencé à recevoir des collections rassemblées indépendamment par de multiples individus et *surveys* gouvernementales, elle va s'impliquer directement dans la collecte des artefacts amérindiens.

b. Encourager la collecte

L'implication de la Smithsonian Institution dans la collecte de la culture amérindienne se fait surtout sentir après la guerre de Sécession, en raison de l'expansion occidentale au-delà du Mississippi (Hinsley, 1981 :67-68). Par manque de budget, l'institution n'envoie pas ses propres scientifiques dans l'ouest mais va employer des collecteurs résidant sur place dont elle dirige le travail par la publication de circulaires directrices¹²⁵ et par le maintien d'une abondante correspondance (ARSI, 1868 : 34). Ceux qui rassemblent des collections ne sont pas des universitaires ou des ethnologues mais des naturalistes, des militaires ou des explorateurs, ce qui leur garantit une grande liberté de mouvement (Hinsley, 1981 :69). Les objets ne sont pas les seuls documents à être collectés auprès des Autochtones, puisque la Smithsonian envoie également à ses observateurs dans l'Ouest, missionnaires, soldats et agents du gouvernement, des instructions pour la collecte de listes de vocabulaires. Ces correspondants ne sont pas des professionnels et leur travail varie beaucoup d'un individu à un autre, selon leur opinion sur les populations observées, leur zèle plus ou moins important ou encore leurs conditions de travail. Les données et objets rassemblés sont ensuite envoyés à l'est où des spécialistes renommés, collaborateurs de la Smithsonian, s'assurent de leur validité scientifique (Hinsley, 1981 :47-48). Ce système centralisé de correspondants collecteurs non professionnels associés à des scientifiques va se poursuivre jusqu'à la fondation du Bureau of American Ethnology (BAE) par John W. Powell en 1879. Il est efficace en terme numérique puisque la part de pièces ethnographiques

¹²⁴ Cet agent indien, défenseur de la cause amérindienne, s'exprime en août 1846 face à la Nouvelle Confédération iroquoise et plaide pour l'étude des populations autochtones et la création d'une véritable discipline universitaire anthropologique (Hinsley, 1981 :20).

¹²⁵ Dont celle de George Gibbs en 1863, la première de ce type.

dans les collections reçues par l'institution passe de 20% en 1868 à un tiers en 1874 (Hinsley, 1981 :71). Il favorise cependant l'entrée de nombreux objets épars et peu documentés dans les collections, ce qui ne correspond pas aux intentions premières de Henry.

Lorsque ce système se met véritablement en place, à la fin des années 1860, les collections les mieux contextualisées sont celles de certains officiers médicaux de l'armée qui vont suivre les directives de Henry et Baird et réunir des informations ethnographiques puis des objets avant de les envoyer à la Smithsonian directement ou indirectement via l'Army Medical Museum (Parezo, 2006 :98). Deux des collecteurs de notre corpus, Washington Matthews et Edward Palmer, font partie de ces importants correspondants de la Smithsonian. Leurs activités collectrices prennent place à une époque de transition pour notre corpus et plus largement pour l'histoire de la collecte ethnographique américaine puisque cette dernière va dès lors majoritairement tomber aux mains de civils directement en contact direct avec la Smithsonian Institution.

2. Soldats, collectes et « pré-ethnographie » : les cas d'Edward Palmer et de Washington Matthews

a. Edward Palmer, naturaliste et collecteur de la Smithsonian Institution

Edward Palmer (1831-1911), botaniste et médecin anglais autodidacte, émigre aux Etats-Unis en 1849. Dès 1852, il est engagé en tant que collecteur de spécimens botaniques par l'expédition d'exploration du Rio de la Plata, puis par la *Geological Survey* de Californie en 1860 (Safford, 1911 : 61). A l'annonce de la guerre de Sécession, il s'engage comme chirurgien dans l'armée où il demeure au même poste jusqu'en 1867. Durant ces années, il sert dans différents forts au Colorado, au Kansas et en Arizona avant d'être affecté en 1868 en tant qu'officier médical à l'agence Kiowa-Comanche¹²⁶ (cf annexe 2.2.h.). C'est alors qu'il est dans l'armée qu'il commence à collecter des objets amérindiens parallèlement aux spécimens d'histoire naturelle dont il est spécialiste. En 1867, il envoie six caisses d'objets et de spécimens botaniques liés aux populations de langue yumane et o'odham d'Arizona (Parezo, 2006 :99). Mais c'est surtout sa collecte de 1868 qui nous intéresse, puisque deux objets de notre corpus, l'épiloir à barbe kiowa n° 15478¹²⁷ et la flèche wichita n° 71.1885.78.421 y appartiennent (cf annexe 4.11.).

Palmer profite de son affectation dans l'agence Kiowa-Comanche créée en Oklahoma l'année précédente (Merrill, 1997 :1) pour collecter des spécimens naturels et ethnographiques

¹²⁶ « Donor and Collector Bios», communication NMNH.

¹²⁷ Ce numéro est celui donné par les registres d'inventaire du Musée d'Ethnographie du Trocadéro, l'objet ayant disparu de la collection 71.1885.78 aujourd'hui.

dans la région, directement auprès des populations. Ce faisant il rassemble des pièces produites par quinze nations différentes, dont les Kiowa, les Comanche, les Wichita et les Delaware. La flèche et l'épiloire ont eux-mêmes été collectés dans le Colorado et le Kansas. Les pièces réunies sont envoyées à la Smithsonian en cinq caisses mêlant spécimens matériels et naturels le 11 novembre 1868 (Merrill, 1997 :7). Elles constituent actuellement les plus anciennes collections kiowa conservées à la Smithsonian Institution, complétées par la suite par les collectes des officiers rattachés à l'Army Medical Museum et par l'ethnologue James Mooney (1861-1921) (Merrill, 1997 : 2 et 5). Le rapport annuel de la Smithsonian pour l'année 1868 nous apprend que les objets de Palmer forment la plus grande série de spécimens acquis auprès des populations amérindiennes vivantes pour cette période. Joseph Henry est satisfait de cet ensemble qui illustre de manière « très complète » les us et coutumes amérindiens. La liste des objets réunis par Palmer est effectivement impressionnante : « outils » de guerre et de chasse (flèches, boucliers, filets, lances), objets utilitaires (bols, cuillères...), vêtements, ornements et articles de jeu y apparaissent (ARSI, 1869 :30).

Edward Palmer ne cesse pas son activité de collecteur professionnel après ses années passées dans l'armée. Au contraire, il continue à travailler principalement comme collecteur de spécimens botaniques pour de multiples institutions dont le Département de l'Agriculture, la Smithsonian Institution, le Peabody Museum et d'autres organisations privées ou fédérales. A partir de 1875, il se consacre plus largement à l'ethnographie et à l'agriculture puisqu'il devient de 1881 à 1884 l'un des assistants de terrain du BAE et explore les monticules mississippiens, principalement en Arkansas et dans l'Indiana¹²⁸. Une couverture de selle¹²⁹ qui fait partie de notre corpus témoigne de ces collectes plus tardives et toujours aussi prolifiques d'Edward Palmer : actuellement, plus de mille huit cents objets amérindiens collectés par Palmer sont recensés au sein des collections du Département d'Anthropologie de la Smithsonian Institution¹³⁰. Les spécimens naturels collectés par le botaniste se chiffrent eux à plus de cent mille (Whitacre, 2013), ce qui démontre une nette spécialisation de Palmer dans ce domaine. Si ces spécimens sont aujourd'hui séparés des pièces ethnographiques, il n'en va pas de même au moment de la collecte. Pour Palmer, ces spécimens forment un tout. Il s'intéresse en effet à l'utilisation et à la perception des plantes par les populations autochtones et produit d'abondantes notes et quelques

¹²⁸ « Donor and Collector Bios», communication NMNH.

¹²⁹ N° 71.1885.78.454. Cette couverture en fibres végétales tressées californienne a originellement été identifiée comme *temecula* mais Palmer a par la suite corrigé cette attribution, indiquant l'avoir collecté auprès des Diegenos. N°18899, registre d'inventaire vol. 4, p.192, base de données des collections anthropologiques, site web du NMNH [en ligne]. URL: <http://collections.nmnh.si.edu/search/anth/search.php?action=10&irn=10581246&width=2000&height=1554>

¹³⁰ Source : «Collections Search Center» [en ligne], consulté le 19 mars 2014. URL : http://collections.si.edu/search/results.htm?gfgq=CSILP_1&view=&date.slider=&q=%22Palmer%2C+Edward%22&sort=&fq=data_source:%22NMNH+-+Anthropology+Dept.%22

publications¹³¹ sur ce sujet. Considéré aujourd’hui comme le père de l’ethnobotanique, il associe la collecte de spécimens et d’informations culturelles : il note ainsi les noms locaux de plantes, leur méthode amérindienne de collecte et de préparation et leur importance aux yeux de la communauté étudiée. Palmer effectue les mêmes démarches vis-à-vis des objets amérindiens puisqu’il indique là aussi dans certains cas l’appellation autochtone (Merrill, 1997 :7). Ce n’est qu’une fois à la Smithsonian que les liens entre objets ethnographiques et spécimens naturels sont brisés, entraînant une importante perte d’informations culturelles et linguistiques à leur sujet (Whitacre, 2013). *Naturalia* ou *artificialia*, la distinction n’est pas pertinente pour un naturaliste comme Palmer.

A la même époque, un collecteur engagé dans l’armée va lui aussi se rapprocher de la Smithsonian Institution et même entrer de plein pied dans la nouvelle science anthropologique en formation : il s’agit de Washington Matthews.

b. Washington Matthews (1843-1905), ethnologue en devenir

Le raclor en peau (*wenbaja* ou *dakakiti*¹³²) n° 71.1885.78.460 de notre corpus (*cf* annexe 4.12.), faussement attribué aux Gros Ventres du Montana, est envoyé en 1868 à la Smithsonian Institution par les chirurgiens militaires Washington Matthews et Charles C. Gray¹³³. De ces deux hommes, c’est Matthews qui est demeuré dans les mémoires. Né en Irlande, il grandit dans l’Iowa et y obtient son diplôme de médecin. C’est durant la guerre de Sécession qu’il rejoint l’armée dans laquelle il demeurera jusqu’en 1895. En 1865, il est assigné pour la première fois au Fort Berthold, sur le territoire du Dakota (Fowler, 2010 :128). Dans les années qui suivent, il est affecté dans différents forts de la région, dont Fort Union et Fort Stevenson, de 1867 à 1868. C’est depuis ce dernier fort qu’il envoie en 1868 à la Smithsonian trente-six objets collectés auprès des Amérindiens établis sur le Missouri supérieur. En dehors de ses activités militaires, Matthews passe en effet beaucoup de temps auprès des Mandan, des Arikara et surtout des Hidatsa¹³⁴, dont le langage le fascine. Invité aux danses et cérémonies, il peut étudier les coutumes des autochtones de manière immersive (Parezo, 2006 : 107). De ses expériences est tirée la plus ancienne monographie existante sur les Hidatsa que le médecin rédige grâce à ses notes prises sur

¹³¹ Voir par exemple Palmer, 1871.

¹³² *Wenbaja* est l’ethnonyme indiqué pour ce type de raclor à peaux dans Mason, 1889 : 570, tandis que le terme *dakakiti* désigne lui aussi cet outil selon Matthews, 1873 :90.

¹³³ Cet envoi qui porte le n° d’entrée 1281 comporte trente-sept autres objets de la même région. « Intern Records », communication NMNH.

¹³⁴ Matthews entretient d’ailleurs une liaison avec une Hidatsa dont il aura un fils, mort de maladie peu après sa naissance (Foster, 2010 : 128).

le terrain (Matthews, 1877)¹³⁵. Matthews s'oriente bien plus ici vers la recherche ethnographique culturelle que ne le faisait Palmer, spécialiste de la botanique.

Il est difficile d'avancer une provenance précise pour le *dakakiti*, compte tenu des mouvements de Matthews et de Charles Gray¹³⁶ entre les différents forts du Dakota. Les différentes notices accompagnant les objets de la collection les lient d'ailleurs aux forts Berthold, Stevenson, au Missouri supérieur ou au territoire du Dakota¹³⁷. Cette région de provenance ainsi que les informations que nous possédons permettent de corriger l'origine culturelle et géographique donnée à cette pièce. Cette dernière est en effet faussement attribuée aujourd'hui aux Gros Ventre, établis sur les terres du Montana actuel. Matthews précise dans son ouvrage que le terme Gros Ventre qu'il emploie parfois désigne en réalité les Hidatsa ou Minatarae auprès de qui il collecte objets et informations et qui sont établis dans un village permanent au Fort Berthold (Matthews, 1873 :v)¹³⁸. Ils respectent ainsi le traité de Fort Laramie en 1851 qui définit leur territoire sur le Missouri supérieur dans l'état actuel du Dakota du Nord (DeMallie, 2001 :331). Le raclor pourrait donc plutôt provenir du Fort Berthold (*cf* annexe 2.2.h.) plutôt que des autres forts, sans certitude cependant, les Hidatsa se déplaçant lors de leurs chasses à travers la région.

On observe chez Matthews une véritable volonté de diffuser le matériel qu'il collecte puisqu'il envoie directement certains spécimens à la Smithsonian mais également à l'Army Medical Museum¹³⁹. Il fait en réalité partie d'une génération d'ethnographes pionniers, non professionnels, qui collectent de manière systématique selon leurs critères, rencontrent directement les populations étudiées et publient de manière précoce des textes décrivant leur travail sur le terrain (Parezo, 2006 : 96). Matthews est sans nul doute influencé par la Smithsonian Institution dont il suit tout au long de sa carrière dans l'Ouest les suggestions méthodologiques et typologiques (Parezo, 2006 :98). Suite à sa première expérience auprès des Hidatsa, Matthews va continuer à étudier les langues autochtones. John Powell remarque d'ailleurs son travail et l'engage comme collaborateur non-officiel de la Smithsonian en 1880 avant d'obtenir son affectation au Nouveau-Mexique, où Matthews va étudier les Navajo (Fowler, 2010 :128). Il

¹³⁵ Ces précieuses notes ethnographiques brûlent avec le fort Buford en janvier 1871 (Matthews, 1873 :xxv) mais n'empêchent pas Matthews de produire tout de même son étude linguistique et ethnographique (Fowler, 2010 : 128).

¹³⁶ Avant d'arriver en 1867 au Fort Stevenson, Gray est posté au Fort Buford ainsi qu'au Fort Randall (Dakota du Sud), en 1866. « Donor and Collector Bios », communication NMNH.

¹³⁷ « Intern Records », communication NMNH.

¹³⁸ L'ensemble de la collection à laquelle appartient le raclor a lui aussi été réattribué aux Hidatsa par Candace Greene en 1999. Source : *Ibid.*

¹³⁹ L'envoi de Matthews et Gray au musée rassemble outils et ustensiles (bol, cuillère, maillet, etc.), vêtements et accessoires (parflèche, étui de couteau), des jeux ainsi que des armes. Source : Catalogue of Indian Curiosities, etc. (ca 1860), OHA 8, Otis Historical Archives, National Museum of Health and Medicine, Armed Forces Institute of Pathology, Washington D.C., [p.28-33].

collectera pour l'institution une cinquantaine d'objets de cette population et publiera ses ouvrages les plus célèbres sur ce sujet d'étude qui l'occupera jusqu'à sa mort¹⁴⁰.

Matthews fait partie d'une nouvelle génération de collecteurs ethnologues autodidactes qui vont collaborer étroitement avec la Smithsonian Institution à partir des années 1860 et lui fournir des objets amérindiens rassemblés selon des directives novatrices :

« Les spécimens ethnologiques [...] ne sont plus considérées comme de simples curiosités collectées dans le but de susciter l'émerveillement de l'ignorant, mais comme des contributions au matériel par lequel il sera possible de reconstruire par analogie ou stricte déduction l'histoire du passé et sa relation au présent. »¹⁴¹

Dans notre corpus, de multiples pièces sont issues de collectes de la seconde moitié du XIX^{ème} siècle qui mettent en jeu de nouveaux profils individuels et de nouveaux procédés de collecte. Aux explorateurs militaires et simples soldats vont se succéder des civils au contact fréquent des Amérindiens et des instances de la Smithsonian Institution. Au sein de notre corpus comme plus largement dans les collections de la Smithsonian Institution, on assiste au déplacement géographique et à l'évolution typologique des collectes. Dans certains cas, illustrés par les objets que nous étudions, les collections sont le fruit du travail de spécialistes autodidactes d'une aire géographique ou d'une nation autochtone particulières. En un mot, la collecte de la culture matérielle amérindienne commence sous la houlette de la Smithsonian Institution à s'orienter vers la « collecte ethnographique » dont Marcel Mauss donnera sa propre définition au XX^{ème} siècle.

¹⁴⁰ Sur la suite des activités ethnographiques de Matthews, voir Parezo, 2006. Matthews est l'un des premiers à rompre avec le paradigme naturaliste ambiant en adoptant dans sa recherche le point de vue interne des Navajo sur leur propre culture. Son travail est toujours considéré aujourd'hui comme fondateur.

¹⁴¹ « The ethnological specimens we have mentioned are not considered as mere curiosities collected to excite the wonder of the illiterate, but as contributions to the materials from which it will be practicable to reconstruct by analogy and strict deduction the history of the past in its relation to the present. » Joseph Henry, *Annual Report of the Smithsonian Institution*, 1869:33.

Deuxième partie : En territoire conquis, l'émancipation de l'ethnographie (1860-1880)

« Tout comme la communauté scientifique dans son ensemble, les correspondants de la Smithsonian étaient des individus aux motivations et aux niveaux d'expertise très variés, et l'étendue de leur dévouement à la science et aux différents types d'activité scientifique dans lesquelles ils s'engageaient l'était tout autant. »¹⁴²

A la suite des voyageurs et des membres de l'armée, de multiples civils, scientifiques, explorateurs religieux ou particuliers se rendent et s'établissent dans l'Ouest. La Smithsonian Institution va tirer profit de cette présence en force d'Américains sur ce vaste territoire où tout est à étudier : développant un réseau de correspondants scientifiques à l'échelle du pays, elle va faire contribuer de multiples individus se piquant d'ethnologie à la constitution de ses collections¹⁴³.

Initié par les cas de Matthews et Palmer, militaires mais aussi correspondants de la Smithsonian Institution, notre deuxième chapitre a pour objet l'étude de l'activité des collecteurs de notre corpus membres du réseau scientifique de la Smithsonian Institution dès le début des années 1870 et jusqu'au milieu des années 1880. L'histoire de nos artefacts nous donnera ainsi l'opportunité d'examiner plus avant les rapports de ces multiples correspondants avec l'institution ainsi que leurs procédés personnels de collecte.

¹⁴² « Like the scientific population as a whole, the Smithsonian correspondents were individuals with widely varying motives and levels of expertise, the extent of their commitment to science and the types of scientific activity in which they engaged were equally varied » Goldstein, 1994 :584.

¹⁴³ En 1875, l'ethnologie est la troisième science la plus populaire auprès des correspondants de la Smithsonian, après la géologie et l'ornithologie (Goldstein, 1994 :581).

I. « Vôtres pour la science¹⁴⁴ » : les correspondants-collecteurs de la Smithsonian Institution

Au sein de notre corpus apparaissent douze individus ayant collecté des objets amérindiens dans les années 1870-1880, et les ayant ensuite transmis directement ou indirectement à la Smithsonian Institution. Qui sont ces individus ? Comment sont-ils connectés à l'institution ? Quelles sont leurs motivations et quels types de collections transmettent-ils à cette dernière ?

A. Les transferts de collections : une source d'objets pour la Smithsonian Institution

Deux types de collections entrant à la Smithsonian Institution dans les années 1870 sont discernables : les collections rassemblées à la demande de l'institution par l'un de ses correspondants ; les collections réunies par des individus qui, en contact régulier ou non avec la Smithsonian collectent des pièces suivant leurs propres motivations. Ces deux types de démarche peuvent également se rejoindre chez un même collecteur qui pourra réunir des objets pour sa collection personnelle ou pour l'institution, selon les circonstances. À terme, l'ensemble de ses pièces parvient à la Smithsonian grâce aux transferts de collections institutionnels et aux dons ou legs de personnes privées. La démarche d'acquisition de la Smithsonian Institution est donc de deux types, active ou passive. Cinquante-deux objets de notre corpus d'étude entrent ainsi de manière passive au National Museum. Certains sont collectés par de grands noms de l'âge d'or des *surveys* d'exploration gouvernementale tandis que d'autres sont réunis par des individus parfois méconnus, missionnaires, particuliers ou agents indiens.

1. Les *surveys* gouvernementales

Pas moins de quarante-sept objets appartenant à notre corpus sont issus de *surveys* gouvernementales menées durant les années 1870, dont quarante-cinq par l'un des plus fameux explorateurs de l'époque, John Wesley Powell. Les deux objets restants furent collectés par deux autres personnalités historiques, grands concurrents de Powell, le paléontologue Ferdinand Vandever Hayden et l'officier George Montague Wheeler.

¹⁴⁴ « Yours for Science », Goldstein, 1994 :573.

a. Le cadre historique et institutionnel

La période de la Grande Reconnaissance constitue l'apogée de l'exploration militaire de l'Ouest et en 1859 a lieu la dernière expédition militaire explorant un territoire encore inconnu (Viola, 1987 :144). La période d'après-guerre qui voit l'Ouest devenir bien plus accessible grâce au développement du chemin de fer donne ainsi naissance à un nouveau type d'explorateurs civils qui vont rapidement dominer ce domaine (Goetzmann, 1966 : 331). Le Congrès plaide d'ailleurs dès la fin des années 1860 pour un contrôle civil centralisé des explorations dans l'Ouest et l'armée va donc cesser définitivement toute activité exploratrice en 1879 (Goetzmann, 1966 :488). Dès 1869, le Congrès crée au sein du département de l'Intérieur la *United States Geological and Geographical Survey of the Territories*, agence réunissant des explorateurs chargés d'étudier le territoire et ses ressources nécessaires à la colonisation (Goetzmann, 1966 :489). Les équipes des différentes *surveys* documentent les Etats-Unis : cartes, rapports hydrographiques, géologiques, collectes de spécimens (faune, flore, géologie) se succèdent. Ce nouveau système ne va pas sans difficultés : les quatre grands explorateurs que sont Clarence King, Hayden, Powell et Wheeler s'opposent fortement à Washington, chacun luttant pour le financement de ses propres explorations. Les extravagances financières de ces multiples expéditions concurrentes mèneront en 1879 à la fusion de toutes les *surveys* sous la direction d'un seul homme¹⁴⁵ à la tête de la *United States Geological Survey* (Viola, 1987 :176).

Notre corpus regroupe des spécimens ethnographiques collectés de 1870 à 1875, âge d'or de ces expéditions civiles. Propriété du gouvernement, ceux-ci sont déposés à la Smithsonian Institution en vertu d'une décision du Congrès prise en 1858 : le Congrès accorde alors un fonds de 4000 dollars à la Smithsonian Institution dédié à la formation d'un musée devant abriter l'ensemble des pièces précédemment réunies par les expéditions d'exploration gouvernementales, dont *l'U.S. Ex. Ex.* (ARSI, 1859 : 40). Cette décision n'est pas du goût des militaires, dont certains s'opposent au dépôt de leurs collections à la Smithsonian (Viola, 1987 :143). Dans les décennies qui suivent, les explorateurs devront tous, à terme, déposer leurs spécimens au National Museum géré par l'institution. Hayden comme Powell sont eux-mêmes très proches de ses deux dirigeants Henry et Baird, avec qui ils entretiennent d'abondantes correspondances¹⁴⁶. La *survey* de Powell est d'ailleurs placée par erreur par le Congrès sous l'unique autorité de la Smithsonian de 1871 à 1874 (Goetzmann, 1966 : 556).

¹⁴⁵ D'abord dirigée par Clarence King, cette *survey* passe dès 1881 entre les mains de John Wesley Powell.

¹⁴⁶ Hayden fait parti d'un club de jeunes scientifiques de la Smithsonian appelé le *Megatheria*, avant son engagement dans l'armée durant la guerre de Sécession (Viola, 1987 :147).

En dehors de ce cas exceptionnel, la Smithsonian ne possède pas la mainmise sur la direction de ces expéditions qu'il ne faut donc pas confondre avec des missions placées sous sa seule tutelle. Néanmoins ses droits sur les collections gouvernementales vont lui permettre d'accueillir dans les années 1870 d'abondantes collections dont nous sont parvenus quelques spécimens.

b. Les collections de Ferdinand V. Hayden et George M. Wheeler

Ferdinand Vanderveer Hayden (1829-1887) est incontestablement l'une des figures les plus célèbres et les plus controversées de l'exploration de l'Ouest américain. Le maillet à viande n°71.1885.78.297 est collecté en 1870 alors que le célèbre géologue et paléontologue explore déjà l'Ouest depuis dix-sept ans. Diplômé de géologie en 1853, Hayden part dès cette année-là collecter des fossiles dans le territoire du Dakota. Conseillé par Baird à l'ingénieur topographe Warren, il accompagne l'expédition du militaire en 1856 en tant que géologue (Goetzmann, 1966 : 491-492). Hayden va rester très proche de Baird tout au long de sa carrière et c'est ce dernier qui l'aide à obtenir la direction de la *Geological Survey* du Nebraska en 1867 (Goetzmann, 1966 : 495 et Viola, 1987 :152)¹⁴⁷. Sa première *survey* satisfait pleinement : dès l'année suivante, il l'étend aux Rocheuses. Entouré d'une large équipe regroupant des artistes et photographes, un entomologiste, un zoologue et des ingénieurs, il va combiner intérêts nationaux (prospections du terrain) et personnels (collectes de fossiles et de spécimens géologiques) durant ses expéditions. La plus fameuse et la plus importante est celle de 1870, partie du Fort David A. Russel (Wyoming) vers le sud, durant laquelle le maillet a peut-être été collecté (Goetzmann, 1966 : 496-500). Très populaire, Hayden va continuer ses explorations jusqu'en 1878. Mais ses dernières missions sont entachées par des rapports généralistes et peu sérieux scientifiquement, voire erronés (Viola, 1987 :156). Lors de la formation de l'USGS l'autorité de Hayden disparaît, entraînant sa retraite cinq ans plus tard (Goetzmann, 1966 : 526).

L'un des explorateurs rivaux de Hayden est George W. Wheeler (1842-1905). Membre du corps des ingénieurs de l'armée, Wheeler effectue sa première mission d'exploration en 1869 dans l'est du Nevada (Goetzmann, 1966 : 399). Il continue à arpenter le Grand Bassin et le Far West jusqu'en janvier 1872, date à laquelle il retourne à Washington avec un projet précis en tête : la création d'une *survey* générale de l'Ouest dont les découvertes scientifiques serviraient les intérêts militaires de l'armée (Viola, 1987 : 174). Le Congrès soutient sa démarche et le place à la direction

¹⁴⁷ Cette loyauté envers la Smithsonian Institution nuit aux relations de Warren et Hayden, le premier ne souhaitant pas que les collections de son expédition soient versées à la Smithsonian, le second se revendiquant scientifique indépendant de la direction militaire de l'expédition (Viola, 1987 :143).

de ce qui sera connu sous le nom de *Wheeler Survey*, ensemble de multiples expéditions arpentant les territoires situés à l'ouest du centième méridien (Goetzmann, 1966 :392). C'est sous cette *survey* que le bol n°71.1896.69.430 de notre corpus a été collecté¹⁴⁸. Bien que Wheeler ne dépende pas de la Smithsonian mais de l'armée, ses collectes y entrent donc grâce à l'attribution de toutes les collections gouvernementales à l'institution.

Le bol n°71.1896.69.430 (*cf* annexe 4.13.) arrive en 1878 au sein de la Smithsonian Institution et fait partie d'une collection de spécimens archéologiques (mortiers et vaisselle en pierre, graines) obtenus par l'expédition de Wheeler dans des tombes situés à La Patera et Dos Pueblos, dans le comté de Santa Barbara en Californie¹⁴⁹ (*cf* annexe 2.2.e). C'est une petite équipe, menée par l'officier médical H.C. Yarrow assisté du minéralogiste O. Loew, du botaniste J.T. Rothrock et de l'ornithologue H.W. Henshaw, qui excave les tombes de ces deux sites du 7 juin au 10 juillet 1875 (Putman, 1879 : 34-42). L'expédition n'envoie pas moins de trois caisses complètes de « spécimens ethnographiques »¹⁵⁰ à la Smithsonian, constituant avec les collections de Powell les plus importantes entrées de l'année (ARSI, 1878 :103).

Le maillet à viande 71.1885.78.297 (*cf* annexe 4.14.) est lui collecté par Hayden cinq années plus tôt. Attribué aux Cheyenne du Wyoming, ce maillet entre dans les inventaires de la Smithsonian le 23 janvier 1871¹⁵¹. Le rapport de Hayden sur son travail d'exploration de 1870 n'évoque pas de collecte de pièces amérindiennes, ni de rencontre avec les Cheyenne. Le rapport annuel de la Smithsonian n'apporte pas plus d'informations sur ce sujet : si les envois d'Hayden sur l'ensemble de l'année sont conséquents, ils sont majoritairement composés de spécimens zoologiques et paléontologiques (ARSI, 1871 :29-30). Si le maillet a bien été collecté sur le terrain, ce qui est incertain, nous pouvons restreindre la période de collecte du 6 août au 1^{er} novembre 1870. Hayden part alors du Fort D.A. Russell (Cheyenne) puis se rend au nord au Fort Fetterman, avant de continuer de fort en fort à l'ouest puis au sud, où il explore brièvement l'extrême nord de l'Utah (*cf* annexe 2.2.f.). Hayden ne repart sur le terrain qu'en juin 1871, rendant toute collecte postérieure impossible. Si l'intérêt de l'explorateur ne va pas en premier lieu aux Amérindiens rencontrés en 1870, il n'est toutefois pas indifférent à l'ethnographie : à

¹⁴⁸ Les fragments de mortier n°71.1896.69.429.1 et 2 pourraient eux aussi avoir été collectés par Wheeler, sans certitude cependant puisque le numéro d'inventaire originel a disparu. Se reporter au III.B.1.c. de notre troisième chapitre pour plus d'informations sur ces fragments.

¹⁴⁹ N° 6283, «Accession History», communication NMNH. Cent-trente-quatre spécimens sont cependant toujours répertoriés dans les collections américaines: Collections Search Center [en ligne], consulté le 10 avril 2014. URL : http://collections.si.edu/search/results.htm?view=&date.slider=&tag.cstype=all&q=006283&dsort=&fq=data_source:%22NMNH+-+Anthropology+Dept.%22.

¹⁵⁰ Ces caisses comprennent des spécimens ethnologiques et archéologiques collectés dans le sud de la Californie et dans le Sud-Ouest (Nouveau-Mexique, Arizona, Colorado). *Cf* Putman, 1879.

¹⁵¹ « Intern Records », communication NMNH.

Washington, il demande régulièrement à recevoir la visite des délégations autochtones présentes dans la capitale afin de les photographier (Viola, 1981 :184). Ce n'est cependant pas Hayden mais l'explorateur rival Powell qui va se passionner pour les populations autochtones, au point d'amorcer un véritable tournant dans la professionnalisation de l'ethnographie américaine.

c. John Wesley Powell (1834-1902) : « un scientifique d'une lucidité brillante avec l'imagination d'un prestidigitateur »¹⁵²

John W. Powell devient instantanément célèbre en 1869 lorsqu'il atteint le Grand Canyon en navigant sur le Colorado, exploit jamais réussi auparavant. Sa carrière est lancée : dès 1871, le Congrès lui accorde des financements et le place à la tête de la *Geographical and Topographical Survey of the Colorado River of the West* qui va devenir la *Geographical and Geological Survey of the Rocky Mountain Region* (Fowler, 2010 : 86-87) et qui l'amènera finalement à diriger l'USGS. Les quarante-cinq objets envoyés au Trocadéro, collectés de 1871 à 1875, couvrent cette période fastueuse de la vie de Powell.

L'explorateur est dès son enfance attiré par les sciences naturelles et les voyages : alors qu'il enseigne en Illinois, il part seul collecter des spécimens naturels lors de petites expéditions qu'il mène dès 1852 et jusqu'au début de la guerre dans le Michigan, l'Ohio, l'Illinois et la vallée du Mississippi (Goetzmann, 1966 : 532). Engagé dans l'armée de l'Union en 1861, il est amputé du bras droit un an plus tard, ce qui ne l'empêche pas d'être promu major puis lieutenant-colonel. Il revient ensuite à Normal (Illinois) en 1865 et devient professeur d'histoire naturelle à l'université puis conservateur du musée de la ville (Fowler, 2010 : 85-86). Il a dès lors le projet d'aller chercher de nouvelles collections dans les Rocheuses l'été suivant. En manque de fonds, il sollicite ses anciens contacts de l'armée ainsi que Joseph Henry qui lui procure instruments scientifiques et conseils (Goetzmann, 1966 :535) : c'est ainsi que commence la relation entre Powell et la Smithsonian Institution. Une expédition en 1867 en appelle une autre en 1868, le long de la Grand River, la White River et la Green River (*cf* annexe 2.2.g.). Powell explore la zone et collecte faune, flore et fossiles durant trois mois avant de s'installer sur la White River pour l'hiver afin de préparer sa grande exploration de 1869 (Goetzmann, 1966 :536-538).

C'est alors que Powell rencontre pour la première fois des Amérindiens, le long de la White River : il s'informe auprès des Ute des épreuves qui l'attendent sur le Colorado, mais collecte également des données ethnologiques et linguistiques et des objets (Fowler, 2010 :86). Au fil de ses années passées à explorer le Grand Bassin, Powell va se passionner pour les

¹⁵² « A scientist of brilliant lucidity with the imagination of a conjurer » Goetzmann, 1966: 566.

Autochtones, leur mode de vie, leurs langues et leurs croyances. C'est grâce aux instructions de la Smithsonian et du ministère de l'Intérieur qu'il apprend à collecter ces données ethnographiques (Judd, 1968 : 5-6) puis qu'il va développer des méthodes de collecte propres¹⁵³. S'il dépose ses collections à la Smithsonian qui représente pour lui le « dépositaire incontestable » de l'ensemble des connaissances sur les populations autochtones d'Amérique du Nord, Powell souhaite toutefois conserver son indépendance. Il est ainsi réticent lorsque Spencer Baird lui demande en 1878 de continuer ses collectes au sein d'un nouvel organe de la Smithsonian Institution (Judd, 1968 :6-7). Il accepte toutefois la proposition qui arrive à point nommé alors que sa *survey* est elle aussi fortement remise en cause (Fowler, 2010 :90) : le Bureau of Ethnology (futur BAE en 1894) est institué le 3 mars 1879. Sous la tutelle de la Smithsonian, le BAE va dès lors superviser nationalement l'ensemble des recherches ethnographiques de terrain. Son dynamisme et son hégémonie ne s'amoindriront qu'après la mort de son directeur et fondateur en 1902.

Avant même la création du Bureau, Powell rassemble une impressionnante collection de pièces amérindiennes: le nombre total de pièces collectées par l'explorateur dans les années 1870 avoisine les mille trois cents pièces (Parezo, 1987 : 10). Les objets (*cf* annexe 4.15.) que le musée du quai Branly conserve actuellement correspondent à six envois différents effectués de 1871 à 1875, alors que Powell est à la tête de la *Geographical and Geological Survey of the Rocky Mountain Region*. Deux fouets¹⁵⁴ (*cf* annexe 4.15., objets envoyés en 1871) sont envoyés directement par Powell à la Smithsonian le 12 avril 1871, en compagnie de quarante-et-un autres spécimens tous attribués aux Ute¹⁵⁵ du Colorado (ARSI, 1873 : 48). Le premier fouet est toutefois enregistré dans les inventaires américains comme étant paiute. Il est vraisemblable que ces objets aient été collectés en mars 1871, lorsque Powell et son beau-frère Thompson effectuent des études archéologiques dans la région du Lac Salé (*cf* annexe 2.2.g.), non loin du territoire ute (Fowler, 1971 :10)¹⁵⁶. Treize objets¹⁵⁷ entrent eux le 1^{er} décembre 1872 dans les collections, attribués aux Paiute¹⁵⁸ de l'Utah du sud. Powell et son cartographe Thompson arpentent cette zone depuis la

¹⁵³ Nous étudierons plus avant les gestes et techniques de collecte de Powell dans le B.2. de ce chapitre.

¹⁵⁴ Il s'agit des n° 71.1885.78.212 et 71.1885.78.265.

¹⁵⁵ N° 2106, «Accession History», communication NMNH. Il est à noter que Powell utilise dans ses manuscrits le terme «Ute» pour désigner toutes les populations appartenant au groupe linguistique numa (Paiute, Gosiute, Ute). Certains changements erronés d'ethnonymes ont parfois eu lieu entre les listes manuscrites envoyées par Powell avec ses objets et les catalogues d'entrée de la Smithsonian. Les attributions données par les inventaires doivent donc être examinées avec prudence (Fowler, 1979:2).

¹⁵⁶ Au regard des informations à notre disposition sur l'historique de la collection dont proviennent nos fouets, on peut se demander si l'attribution paiute du fouet n° 71.1885.78.212 est correcte. Il est toutefois difficile de trancher sans plus d'informations. Powell a été en contact avec les Shivwit (Paiute du sud de l'Utah) de septembre à octobre 1870 (Goetzmann, 1966 : 553-554). Le fouet a pu être collecté à cette occasion puis envoyé plus tardivement lors du retour de Powell en Utah.

¹⁵⁷ N°71.1885.78.167, 272, 303, 327, 337, 339, 343, 424, 442, 443, 458, 507 et n°15482 (Trocadéro) ; n° 2357, «Accession History», communication NMNH. *Cf*annexe 4.15., objets envoyés en 1872.

¹⁵⁸ A l'exception d'un piège à lapin n°71.1885.78.327, attribué aux Ute dans les inventaires de la Smithsonian. Source : « Intern Records », communication NMNH.

vallée de la Kanab au sud, jusqu'aux rivières Dirty Devil et Escalante au nord-est, avant de redescendre le Colorado vers le sud et d'explorer les plateaux situés en territoire shivwit (paiute) de septembre à décembre (Goetzmann, 1966 : 560-561). Une troisième entrée d'importance dans les inventaires est celle de 1874, dont sont issues seize des pièces de notre corpus¹⁵⁹. Powell se concentre cette année-là sur le nord-est de l'Utah où il côtoie les groupes Uintah et Seuvarit (Ute), tandis que Thompson explore l'Utah central (ARSI, 1875 : 40). Il est donc plus probable que ces objets attribués aux Paiute du sud de l'Utah par les inventaires de la Smithsonian aient été collectés l'année précédente. En effet Powell et son équipe rencontrent plusieurs bandes paiute dont les Moapa (Nevada), ainsi que le principal chef des Paiute, Tau-gu, à Saint George, ville située à l'extrême sud-ouest de l'Utah, entre fin juin et fin septembre 1873 (Fowler, 1971 :11). Ces rencontres ont lieu alors que Powell vient d'être nommé Commissaire spécial aux Affaires indiennes et doit produire un rapport gouvernemental sur les conditions de vie et les doléances des populations autochtones du Grand Bassin.

Neuf autres objets collectés par Powell sont envoyés en deux fois à la Smithsonian durant l'année 1875, avant de parvenir en France (*cf* annexe 4.15., objets envoyés en 1875). Powell est particulièrement prolifique cette année-là puisqu'il envoie à l'institution dix caisses de spécimens ethnographiques, cinq caisses de fossiles et quatre caisses de collections « générales » (ARSI, 1876 :84). Dans le cas des pièces que nous avons étudiées, cinq sont inscrites à l'inventaire le 18 janvier¹⁶⁰ et quatre le 5 décembre¹⁶¹. Elles proviennent toutes de l'Utah et sont attribuées aux Ute et aux Goshute. Les premières pièces sont sans doute collectées entre l'été et l'hiver 1874, alors que Powell passe tout son temps dans les montagnes Uintah (nord-est de l'Utah), en territoire Ute (Fowler, 1979 :78). La *survey* est ensuite scindée en deux en 1875, se concentrant sur l'Utah : Powell étudie les formations géologiques de la région et collecte des objets auprès des Bannock et des Shoshone, tandis que Thompson explore une large partie de l'état (ARSI, 1876 :53). Enfin, trois objets du musée du Quai Branly (*cf* annexe 4.15., objets envoyés en 1876) sont inscrits à l'inventaire de la Smithsonian le 8 mars 1876 et ont été collectés auprès des Shoshone de la Wind River (Wyoming)¹⁶². Ils sont certainement rassemblés fin 1875-début 1876 et forment une

¹⁵⁹ N° 71.1885.78.168, 192, 271, 273, 279, 286, 329, 345, 354, 441, 444, 453, 459, 462 ; n° 15483 et 15484 (Trocadéro). N°74A00055, *Ibid.* *Cf* annexe 4.15., objets envoyés en 1874. Cinq cent quatre-vingt-cinq spécimens collectés par Powell sont entrés en 1874 dans les registres d'inventaires de la Smithsonian sans aucun numéro d'entrée de collection ni date précise d'inscription à l'inventaire. Il est donc impossible de connaître leur historique précis. Les catalogues indiquent toutefois que les objets ont été produits par les Paiute de l'Utah du Sud.

¹⁶⁰ N°71.1885.78.275, 278.1-2, 491.1-3 et n°15472, 15473 ; n°75A00015, *Ibid.*

¹⁶¹ N° 71.1885.78.260, 270, 274.1-2 et 15485 (Trocadéro) ; n°75A00070, *Ibid.* Comme pour les spécimens de 1874, ces deux collections ne possèdent que des numéros d'entrée tardifs établis pour des raisons de traçage de la collection, ce qui limite les informations à leur sujet.

¹⁶² N° 71.1885.78.276.1-2, 71.1885.78.468 et 71.1885.78.8. Source : N°4260, «Accession History», communication NMNH.

collection primordiale pour le National Museum, puisque les Shoshone étaient jusque-là très peu présents dans les collections (ARSI, 1876 :55).

Sur l'ensemble des objets collectés par Powell présents au musée du quai Branly, seuls deux ne peuvent être rattachés à une date de collecte particulière. Il s'agit de la cape païute ou ute n° 71.1885.78.280 qui est inscrite à l'inventaire seule en juillet 1878 ainsi que de la veste en peau païute n° 71.1885.78.277, qui porte un numéro Smithsonian erroné¹⁶³ (*cf* annexe 4.15., historique inconnu). Les deux pièces proviennent de l'Utah, zone d'étude et de collecte privilégiée par Powell tout au long de sa carrière et dont le musée du quai Branly possède aujourd'hui une collection appréciable grâce à l'échange de la Smithsonian Institution.

Notre corpus est grandement tributaire des expéditions d'explorations gouvernementales des années 1870 qui procurent à la Smithsonian des objets amérindiens sans en être dépendantes. Elles ne sont pas les seules : des collections institutionnelles et privées non destinées originellement à l'institution y sont aussi déposées par divers biais, transferts, dépôts ou donations.

2. L'apport des collections privées et des autres institutions

a. Les collecteurs militaires

Nous avons pu voir au cours du premier chapitre de notre étude que les militaires sont une source majeure de collections pour la Smithsonian, dès les années 1820 et jusqu'à la fin des années 1860. Trois autres spécimens de notre corpus passent par les mains de militaires ou d'institutions militaires avant d'arriver à Washington. Ces entrées se démarquent toutefois de celles que nous analysons dans notre premier chapitre, pour diverses raisons.

Deux ensembles collectés par le colonel Paul E. Beckwith (1848-1907) se trouvent dans notre corpus (*cf* annexe 4.16.). Le premier est une paire de bandes perlées originellement destinées à orner des jambières (n°71.1885.78.317.1-2) directement envoyée à la Smithsonian par l'officier et entrée dans les inventaires le 27 juin 1876. Le second comprend un fourneau et un tuyau de pipe (n° 71.1885.78.288.1-2) envoyés eux par l'Ordnance Office du Département de la Guerre, le 21 décembre 1877¹⁶⁴. Dans le premier cas, l'arrivée des objets à la Smithsonian se fait directement, sans qu'il soit possible de savoir si ils y étaient originellement destinés¹⁶⁵ ; dans le

¹⁶³ « Intern Records », communication NMNH. Le numéro américain erroné de la chemise, 19975, correspond à un gorgeret en coquillage mississippien toujours aujourd'hui à la Smithsonian.

¹⁶⁴ *Ibid.*

¹⁶⁵ Nos deux objets ne sont rattachés à aucun numéro d'accession américain. « Intern Records », communication NMNH.

second cas, elle est indirecte. Nous avons choisi d'évoquer ici ces pièces plutôt qu'au cours de la première partie de notre raisonnement en raison du contexte et des motivations de cette collecte. En effet, si Paul Beckwith est bel et bien officier militaire, il collecte en fait ses objets à l'agence de la réserve dakota de Devil's Lake alors qu'il y exerce la mission d'Agent indien de 1875 à 1876 (*cf* annexe 2.2.h.). Son activité de collecteur n'est donc pas liée aux guerres indiennes et aux combats qu'elles entraînent. Beckwith collecte d'ailleurs abondamment dans ce climat pacifié favorable, puisque les décors de jambières font partis d'un envoi qui comprend quatre caisses entières de pièces dakota obtenue dans la réserve (ARSI, 1877 :85). Tout comme Washington Matthews, l'intérêt de l'officier pour les populations autochtones dépasse son simple devoir militaire ou gouvernemental : il deviendra ainsi membre de l'équipe scientifique de la Smithsonian une dizaine d'années plus tard avant d'occuper un poste d'assistant de conservation au sein du département d'anthropologie¹⁶⁶. Durant ces années, il publiera notamment un papier sur les Dakota, leurs danses, leurs médecines et leurs ornements (Beckwith, 1885 : 245-257).

Un autre spécimen de notre corpus, les baies n° 15457¹⁶⁷, est déposé à la Smithsonian par le célèbre général Charles Ewing le 4 mai 1876¹⁶⁸ (*cf* annexe 4.17.). Les registres d'inventaire de la Smithsonian Institution nous apprennent toutefois que le collecteur de ces baies n'est pas Ewing lui-même mais le prêtre missionnaire jésuite Paul Ponziglione (1818-1900). Le général agit donc ici en tant qu'agent de transfert de ces baies entre le collecteur, un privé, et la Smithsonian Institution.

b. Dons et dépôts de collections privées

Outre les militaires et les officiers militaires, ce sont en effet les collections d'individus privés qui permettent à la Smithsonian de s'enrichir de collections non recherchées initialement. Les inventaires de l'institution¹⁶⁹ nous apprennent que les baies composaient initialement un chapelet et étaient utilisées par les Osage du comté de Neosho (Kansas). C'est justement à la mission osage de ce comté (*cf* annexe 2.2.h.) que le missionnaire Paul Ponziglione officie de 1851 à 1889 (Graves, 1916 :9 et 13). Cet italien émigré préside les baptêmes, mariages et funérailles de la mission dès son arrivée. Apprenant rapidement la langue des Osage, il est très bien considéré par les membres de la nation qui viennent lui demander conseils et services, lui offrent les produits de leur chasse et lui accordent leur protection lors de ses voyages (Graves, 1916 :10-12). Ponziglione et les autres pères de la mission, dont le supérieur John Schoenmakers, sont

¹⁶⁶ « Donor and Collector Bios», communication NMNH.

¹⁶⁷ Numéro d'inventaire du Musée d'Ethnographie du Trocadéro.

¹⁶⁸ « Intern Records », communication NMNH.

¹⁶⁹ « Intern Records », communication NMNH.

régulièrement consultés et visités par les militaires et représentants du gouvernement chargés de pacifier les populations autochtones de l'Ouest dans les années 1860-1870. En 1868, ce sont William T. Sherman et Philip Sheridan qui viennent les consulter afin de trouver un moyen sûr de traiter avec les Amérindiens en lutte contre le gouvernement fédéral. Le 24 juillet 1875, le général Charles Ewing vient à la mission alors qu'il est en visite officielle auprès des nations amérindiennes de la région pour le président Grant (Graves, 1916 :201-202). Nous pouvons supposer que les baies qu'il dépose un an plus tard à la Smithsonian datent de cette visite ou de son retour à la mission quelques semaines plus tard, seuls moments où sa présence y est attestée (Graves, 1916 :202). Ces informations nous permettent de mieux comprendre comment un officier militaire a pu être lié à la collecte d'un missionnaire, qui n'a jamais déposé lui-même de spécimens directement à la Smithsonian.

Comme dans le cas du père Ponziglione, le petit panier n° 15441¹⁷⁰ de notre corpus (*cf* annexe 4.18.) entre dans l'institution par le biais d'un tiers. Ce panier attribué sans certitudes aux Chippewa de l'état du Michigan est entré dans les collections de la Smithsonian le 9 mars 1885¹⁷¹. Si le collecteur est un certain Dr John Gibson¹⁷², c'est Mme E.J. Sears qui en fait don au musée à titre posthume¹⁷³. La collection en elle-même est somme toute mineure puisqu'elle se compose de dix spécimens, coquillages et pièces ethnographiques, de provenances incertaines.

Comme nous venons de le voir, les civils qui ne collectent pas initialement pour la Smithsonian mais qui lui donnent ou déposent ensuite leurs collections sont bien présents au sein de notre corpus, tout comme ils l'étaient plus généralement parmi les donateurs de l'institution à l'époque. Mais les années 1870 marquent néanmoins un tournant dans la politique d'acquisition de pièces ethnographiques menée par la Smithsonian Institution qui devient bien plus active et oriente précisément ses multiples correspondants quant aux objets à collecter. L'institution se repose pour ce faire sur des individus résidant de manière permanente dans les réserves amérindiennes, tout en envoyant des correspondants non-résidents collecter dans l'Ouest.

¹⁷⁰ Numéro d'inventaire du Musée d'Ethnographie du Trocadéro.

¹⁷¹ N° 15640, «Accession History», communication NMNH.

¹⁷² Nos recherches ne nous ont pas permis d'identifier ce Dr. John Gibson. Il s'agit du seul collecteur de notre corpus sur lequel aucune information n'a pu être trouvée.

¹⁷³ *Op.cit.* note 171.

B. Collecter pour la Smithsonian

Dans notre corpus, six individus collectent sous les directives de la Smithsonian Institution. Ils regroupent ensemble quarante-six pièces, dont trente-neuf ont été obtenues auprès des Makah par James G. Swan, ce qui en fait le deuxième collecteur quantitativement le plus important de notre corpus après Powell. Lui et deux autres collecteurs, Leroy S. Dyar et Alexander Chase, passent de nombreuses années dans l'Ouest et vivent dans ou aux abords de réserves, ce qui facilite grandement contacts et collectes.

1. Les collecteurs résidents

a. Des collectes facilitées par les réserves

Comme nous l'indiquions précédemment, les voyages et expéditions dans l'Ouest se trouvent grandement facilités par le développement du chemin de fer dès la fin des années 1860¹⁷⁴. Il est également important de rappeler qu'au même moment se développent les réserves, terres délimitées par traité où s'établissent volontairement ou non les populations autochtones et où les colons sont interdits. Seul l'agent indien visite la réserve annuellement et s'assure des bonnes conditions de vie des habitants¹⁷⁵. En 1881, les terres à l'ouest du Mississippi abritent cent quatre-vingt-unes réserves qui concentrent à elles seules deux cent vingt-quatre mille Amérindiens, soit trois quarts de la population totale (Jacquin, 2000 :161). Dans les régions qui nous préoccupent dans cette partie, c'est-à-dire sur la côte Nord-Ouest, le nord de la Californie et le Grand Bassin, des traités sont signés dès les années 1850 : les Walla Walla et les Flathead de l'Oregon acceptent de céder leurs terres en 1855, les Klamath et les Modoc de Californie font de même en 1864, et dans le Grand Bassin Shoshone et Ute se voient obligés de s'installer dans les réserves qui leur sont assignées malgré leur résistance armée dans les années 1860-1870 (Felts-Stringer, 2007 : 158-159 et 163-164).

On assiste donc à une « mise à disposition » des nations (Galliard, 2008 :41) auprès d'individus s'improvisant ethnographes qui vont pouvoir collecter aisément auprès de ces communautés pacifiées de gré ou de force. Les années 1870 constituent ainsi logiquement le début d'une grande période d'apogée de la collecte ethnographique qui se poursuivra jusque dans la première décennie du XX^{ème} siècle (Berlo, 1992 :3). Le système des réserves qui tente d'assimiler les populations autochtones à la civilisation occidentale va également donner naissance

¹⁷⁴ Se reporter au III.A.1.a. de notre premier chapitre sur ce point.

¹⁷⁵ Ces mêmes agents sont secondés par divers employés qui sont également chargés de les surveiller. Les cas d'agents peu scrupuleux, abusant de leur position et détournant les annuités dues aux Amérindiens sont en effet légion et suscitent de nombreuses critiques dans l'Est durant toute la seconde moitié du XIX^{ème} siècle.

au paradigme du *vanishing indian* et déterminer l'orientation des collectes ethnographiques de la Smithsonian, comme nous le verrons plus avant. Les réserves créent de nouveaux rapports entre collecteurs et collectés. Instituteurs, médecins, religieux, journalistes, commerçants et agents indiens côtoient au quotidien les Amérindiens et de forts liens se nouent. Les services se règlent par le troc, et il n'est pas rare qu'un médecin reçoive pour salaire un étui à pipe (Lanford, 1995 :63). Swan, Dyar et Chase font partie de ces Américains qui vivent pour et par les réserves et que la Smithsonian sait employer à bon escient.

b. James Gilchrist Swan (1815-1900)

James G. Swan transmet trente-neuf pièces de notre corpus à la Smithsonian en douze envois différents, ce qui montre une activité de collecte intense sur la période considérée, de 1862 à 1885. Ce personnage singulier s'installe en 1858 à Port Townsend¹⁷⁶ où il espère faire fortune dans l'industrie baleinière, après avoir rencontré l'échec en Californie où il était parti chercher de l'or en 1850 (Cole, 1985 :14). Il échoue cependant à nouveau et tente d'entrer au Bureau des Affaires Indiennes, encore une fois sans succès, ce qui l'oblige à accepter un poste d'instituteur pour l'école agricole et industrielle de la réserve makah de Neah Bay (*cf* annexe 2.2.h.), poste qu'il occupera de 1862 à 1866 (Erikson, 2002 :41). Installé ensuite à Port Townsend, non loin de la réserve, survivant grâce à des emplois ponctuels, Swan demeurera dans la région jusqu'à sa mort en 1900, ruiné et brisé par de longues années d'alcoolisme. L'un des activités professionnelles qui va lui permettre de se maintenir financièrement pendant ces années est celle de collecteur pour la Smithsonian Institution. Swan rencontre en effet Baird et Henry en 1857 et commence à entretenir une correspondance avec les deux scientifiques dès 1860 (Cole, 1985 :14). Les collections qu'il envoie d'abord à Washington se composent de spécimens naturels (roches, sable, plantes, coquillages et poissons), mais tout change en 1863 lorsque Swan reçoit la circulaire de Gibbs (Gibbs, 1863) : il décide alors de contribuer à la collecte ethnographique en modifiant l'orientation de son activité. Poussé par un désir de reconnaissance, il veut contribuer à son niveau au projet scientifique « héroïque » de la Smithsonian (Erikson, 2002 :41-43) : Swan devient dès lors le principal collecteur d'objets amérindiens sur la côte Nord-Ouest pour la Smithsonian, et ce jusqu'à la mort de Spencer Baird en 1887. Cette activité ne se fit pas sans heurts : à travers les échanges de Swan et de Baird, on sait que le collecteur était un insatisfait chronique quant à la rémunération de ses services rendus envers l'institution gouvernementale. En 1873, Swan déclare à Baird : « Le temps est passé pour moi de travailler pour la célébrité ou les honneurs [...] je dois

¹⁷⁶ Ville située sur la pointe nord-est de la péninsule Olympique, dans l'état actuel de Washington.

travailler pour un salaire ». Pour lui, seul des moyens conséquents lui permettraient de créer et de contrôler un réseau de collecteurs s'étendant du détroit de Behring au Columbia¹⁷⁷. Ce souhait ne sera jamais réalisé, mais Swan sera malgré tout payé ponctuellement dans le cadre de missions de collecte spécifiques organisées dans le cadre de grandes expositions internationales. Les objets de notre propre corpus (*cf* annexe 4.19.) nous permettent de retracer une partie de l'activité bénévole ou salariée de Swan¹⁷⁸.

Le flotteur makah n°71.1885.78.316, reçu en 1862 par la Smithsonian¹⁷⁹ correspond à une collecte précoce pour Swan, avant même que la circulaire de Gibbs ne soit diffusée. Le modèle de flotteur n° 71.1885.78.224 entré dans les inventaires le 7 mars 1867¹⁸⁰ et les sept ouvrages de vannerie arrivés eux le 29 décembre 1869¹⁸¹ illustrent les collectes que Swan entreprend régulièrement auprès des Makah (*cf* annexe 4.19., objets reçus dans les années 1860). Il vient alors d'enseigner pendant quatre ans dans la réserve, ce qui facilite grandement son accès aux objets. C'est d'ailleurs en 1870 qu'il publie une monographie sur les Makah et leur culture matérielle, première du genre pour cette population (Swan, 1869). Le 17 janvier 1874, la Smithsonian entre dans son inventaire des pièces archéologiques et ethnographiques provenant du territoire de Washington et d'Alaska « achetées » à Swan. Parmi elles se trouve l'aiguille clallam n° 71.1885.78.269 (*cf* annexe 4.19., objet reçu en 1874). Swan envoie les objets et le catalogue les décrivant depuis Port Townsend, le 25 septembre 1873¹⁸².

Les deux années suivantes marquent un tournant pour lui : à l'approche de l'Exposition Universelle de Philadelphie de 1876, la Smithsonian le sollicite pour constituer de nouvelles collections d'expôts. En prévision de cet événement, la Smithsonian se voit accorder des financements supplémentaires de la part du Congrès afin de collecter les pièces nécessaires à une grande exposition sur la vie des Amérindiens, à laquelle participe également le Bureau des Affaires Indiennes (ARSI, 1877 :65 et 74). Swan n'est pas le seul collecteur sollicité puisque d'autres correspondants aguerris de la Smithsonian comme Powell se voient demander de réunir de larges collections pour l'exposition, contre une subvention. En mars 1875, Baird informe Swan qu'il recevra un salaire de deux cents dollars par mois jusqu'à la tenue de l'exposition ainsi

¹⁷⁷ Lettre de Swan à Baird, 1873, citée *in* Cole, 1985 :17-18.

¹⁷⁸ Dans le cadre de notre recherche, centrée sur le territoire étasunien, nous nous sommes concentrés sur les artefacts collectés par Swan auprès des populations de l'état de Washington. Les vingt-neuf autres objets collectés par Swan auprès des populations de Colombie Britannique (Canada), actuellement conservés au musée du quai Branly, n'ont donc pas été étudiés.

¹⁷⁹ N°53, «Accession History», communication NMNH. En tout onze pièces ethnographiques sont envoyées par Swan au même moment.

¹⁸⁰ N° 67A00018, «Accession History», communication NMNH. Le numéro d'entrée original pour cet envoi a été perdu, nous possédons très peu d'informations au sujet de cette collecte.

¹⁸¹ N°69A00090, *Ibid.* Les objets concernés sont les n° 71.1885.78.322-326, 336 et 497.

¹⁸² N°3284, «Accession History», communication NMNH.

qu'un budget de quatre mille dollars pour financer ses achats: Swan devient ainsi le premier collecteur salarié de la région et va accomplir un travail sans précédent (Cole, 1985 :21-22). Il achète notamment des objets aux Makah et Clallam qu'il côtoie au quotidien mais il se rend aussi pour la première fois en Alaska durant le mois de juillet 1875. Une première collection réunie en 1875 est reçue par la Smithsonian le 19 juillet 1876¹⁸³, à laquelle le coin clallam n°71.1885.78.72 appartient. Le 10 juin, un envoi de vingt-deux pièces ethnologiques de l'état de Washington est enregistré par l'institution. Huit objets concernés par notre étude en font partie¹⁸⁴. D'autres pièces, dont les rames Makah n°71.1885.78.447 et 448), arrivent encore le 14 juin¹⁸⁵.

Malgré son souhait de venir voir les objets qu'il a collectés à Philadelphie, Swan ne se voit pas accorder l'argent nécessaire au voyage : sa déception est si grande qu'il en tombe malade. Les beaux jours de collecte rémunérés semblent passés pour lui jusqu'en 1882, quand arrivent de nouveaux fonds à la Smithsonian pour préparer l'*International Fisheries Exhibition* à Londres en 1883. En septembre 1882, Swan se voit nommé Assistant collecteur de l'United States Fish Commission et reçoit à nouveau un salaire de cent vingt-cinq dollars par mois. Baird prend de plus cinq mille dollars sur le budget du BAE pour financer ses achats (Cole, 1985 :37-39). Les objets et spécimens naturels (poissons salés ou en fluide) collectés illustrent les méthodes de pêche amérindienne, ainsi que la chasse au phoque et à la baleine (ARSI, 1885 :19 et 354). De juin à septembre 1883, Swan peut enfin aller collecter des spécimens dans un endroit où il désire aller depuis 1874 : l'archipel d'Haïda Gwaii. Ses collectes dépassent toutefois de mille cent dollars son budget, ce qui l'endette (Cole, 1985 :40-44). De cette période d'activité enthousiaste de Swan nous sont parvenus cinq objets makah (cf annexe 4.19., objets collectés pour l'exposition de Londres, 1883): un panier¹⁸⁶; une massue à poisson, un coin, un instrument destiné à collecter l'huile de baleine¹⁸⁷; et une fiole couverte de vannerie¹⁸⁸.

C'est encore une fois le projet d'une grande exposition internationale qui donne ensuite du travail à Swan: une nouvelle Exposition Universelle, la *World's Industrial and Cotton Centennial Exposition*, est en effet prévue à la Nouvelle Orléans dès 1884. Swan reçoit cette année-là deux mille cent dollars qu'il va utiliser pour acheter des collections diversifiées

¹⁸³ N°4730, *Ibid.* Cf annexe 4.19., objets collectés pour l'Exposition Universelle de Philadelphie.

¹⁸⁴ N°5260, *Ibid.* Deux de ces objets, le panier n° 71.1885.78.449.1-2 et le masque n°71.1885.78.310 sont attribués aux Makah, tandis que les six autres (71.1885.78.5, 21, 77, 78, 306 et la pièce en bois n° 15481 -Trocadéro-) sont eux attribués aux Clallam établis à Dungeness, non loin de Port Townsend. Il est à noter que le même numéro d'entrée est attribué à d'autres pièces provenant d'Alaska et de Colombie Britannique.

¹⁸⁵ N°76A00110, «Accession History», communication NMNH.

¹⁸⁶ N°71.1885.78.353.1-2; N° 12054, «Accession History», communication NMNH. La collection comporte cinquante-quatre spécimens provenant majoritairement d'Alaska et de Colombie Britannique, entrés dans les inventaires le 14 novembre 1882.

¹⁸⁷ N° 71.1885.78.74, 71.1885.78.358 et 14979 (Trocadéro); N° 12690, *Ibid.* La collection comprend soixante-douze pièces d'équipement de chasse (baleine et phoque) et de pêche. Ils sont entrés dans les inventaires le 12 février 1883.

¹⁸⁸ N°14967 (Trocadéro). Source : N°13261, «Accession History», communication NMNH. La collection réunit quinze pièces makah, dont un modèle de canoë utilisé pour chasser les cétacés. Elle apparaît dans les inventaires le 21 juin 1883.

provenant de Colombie Britannique, d'Alaska et du territoire de Washington. Il n'entreprend cette fois aucun voyage mis à part à Neah Bay et Victoria (île de Vancouver) et fait donc appel à des agents pour assembler des collections dans les régions les plus septentrionales (Cole, 1985 :45). Six objets aujourd'hui à Paris, attribués aux Makah, sont collectés pour cette exposition et envoyés en deux fois à Washington¹⁸⁹ (cf annexe 4.19., objets collectés pour l'exposition de la Nouvelle-Orléans, 1884). Il s'agit pour nous d'ustensiles de pêche, majoritairement des hameçons. Swan réunit d'autres objets lors de la même collecte (ouvrages de vannerie, arcs et flèches, natte), mais le matériel de pêche est majoritaire (ARSI, 1885 :115). Pour Douglas Cole (1985 :45), il s'agit là du dernier travail véritable de Swan pour Baird. Notre corpus contient toutefois six objets rassemblés par ses soins et entrés dans les inventaires de la Smithsonian le 19 juin¹⁹⁰ et le 28 juillet 1885¹⁹¹. Les cinq premiers (quatre flèches et un arc), sont obtenus auprès des Makah au début du mois de juin, tandis que les coquilles de dentalium, privées de numéro d'entrée, ne peuvent être rattachées à un historique précis¹⁹².

Comme nous venons de le montrer, notre corpus illustre l'ensemble de la carrière de collecteur de James G. Swan et est donc d'une importance historiographique primordiale. Seul l'échantillon d'écorce n° 71.1885.78.76 ne peut être rattaché à une circonstance et une date de collecte précises, en raison d'un numéro Smithsonian erroné¹⁹³. Swan fut un collecteur majeur de la Smithsonian Institution mais il n'est pas l'unique correspondant de son genre qui soit représenté par les collections parisiennes.

c. Des collecteurs méconnus : Alexander W. Chase et Leroy S. Dyar

La calotte en vannerie n° 71.1885.78.328 (cf annexe 4.20.), attribuée aux Klamath du sud de l'Oregon (cf annexe 2.2.h.) a été collectée par un ethnologue autodidacte méconnu aujourd'hui, Alexander Chase (1843-1888). Né dans l'Ohio, Chase arrive en Californie avec sa famille en 1861 et rejoint un an plus tard l'*U.S. Coast Survey*, l'agence gouvernementale chargée de cartographier les côtes étasuniennes, en tant qu'aide. Affecté en Oregon dès 1868, Chase gravit rapidement les échelons et devient assistant en 1872. Son affectation dans l'Oregon lui permet de visiter les réserves de Siletz et d'Alsea où il se prend d'intérêt pour les Amérindiens sur lesquels il va

¹⁸⁹ N° 71.1885.78.225 : entrée n° 15152, *Ibid.* N°71.1885.78.10, 73 et 179, n°14946 et 14948 (Trocadéro) : entrée n° 15477, « Accession History », communication NMNH.

¹⁹⁰ N° 71.1885.78.422, 423, 433 à 435 : N°16163, *Ibid.*

¹⁹¹ N°71.1885.78.48.1-45. Source: « Intern Records », communication NMNH.

¹⁹² Un doute existe sur la provenance de ces échantillons, soit makah, soit haïda (Colombie Britannique) selon les inventaires américains. Cf annexe 4.19., objets reçus en 1885.

¹⁹³ Nous attribuons malgré cela ce spécimen à la collection Swan en raison de l'attribution à ce collecteur présente dans les inventaires du Trocadéro. N°14959, catalogue n°10 (D000530), n° 14941 à 14980, registres d'inventaires du Musée d'Ethnographie du Trocadéro, sous-série N1, Archives MQB.

commencer à écrire plusieurs articles de journaux tout en collectant de vastes collections ethnographiques et archéologiques, avec l'approbation de ses supérieurs. Artiste et photographe, il immortalise par l'image ses rencontres avec les Autochtones. Ses photographies serviront d'ailleurs de modèles aux gravures utilisées dans l'ouvrage de Stephen Powers, un autre de nos collecteurs que nous présenterons plus loin¹⁹⁴, sur les nations californiennes en 1877 (Powers, 1976). Dès que son travail le lui permet, Chase collecte des spécimens d'archéologie, de géologie et d'histoire naturelle pour la Smithsonian Institution. Il entretient en effet une correspondance étroite avec Spencer F. Baird et d'autres grands scientifiques de l'époque. Collectant d'abord gratuitement pour l'institution, Chase souhaite ensuite faire évoluer son statut de correspondant bénévole à celui de collecteur de terrain ou artiste employé et payé, comme en attestent des lettres adressées à Spencer Baird et John W. Powell dans les années 1880-1882 (Blackburn, 2005 :39-40). Comme nous l'avons déjà mentionné dans le cas de Swan, la Smithsonian ne dispose pas des fonds qui lui permettraient d'engager des collecteurs de manière pérenne et les demandes de Chase restent donc sans réponse, ce qui le conduit à abandonner cette activité après 1882.

La calotte est issue d'une collection de cent-soixante-treize spécimens ethnographiques et archéologiques (pointes de flèches, outils en pierre et en os, moulage de couteau en obsidienne) envoyés par Chase depuis l'Oregon et entrés dans les inventaires en 1874. Les pièces ethnographiques ne sont qu'au nombre de cinq et proviennent toutes de la nation Klamath d'Oregon¹⁹⁵, nation que visite très régulièrement Chase durant ses années passées dans l'*U.S. Coast Survey*, de 1868 à 1878 (Blackburn, 2005 :40). Les pièces archéologiques proviennent quant à elles d'amas coquilliers de la région (ARSI, 1875 :30 et 52).

Un autre collecteur peu connu de la Smithsonian est représenté par deux flèches klamath au sein de notre corpus, les n° 71.1885.78.430 et 14935¹⁹⁶ (*cf* annexe 4.21.): Leroy S. Dyar (1833-1920). Les deux flèches font partie d'une collection de quatre-vingt-neuf pièces ethnographiques envoyées depuis l'Oregon à Spencer Baird le 27 mars 1876. Les objets qui la composent ont été collectés auprès des diverses nation amérindiennes d'Oregon, principalement les Klamath. Dyar est alors l'agent indien responsable de la réserve Klamath (*cf* annexe 2.2.h.), d'où proviennent les objets rassemblés¹⁹⁷. Né sur la côte Atlantique, il émigre en Californie en 1858, avant de s'installer à Salem (Oregon) où il résidera pendant vingt ans. En 1871, il est nommé Superintendant de l'Instruction de la réserve de Yakama (Washington actuel), puis en 1872 agent indien en charge de

¹⁹⁴ Voir le I. B.2.a de ce chapitre.

¹⁹⁵ N°3108, «Accession History», communication NMNH.

¹⁹⁶ Numéro d'inventaire du Musée d'Ethnographie du Trocadéro.

¹⁹⁷ N°5319, «Accession History», communication NMNH.

la réserve de Grande Ronde (Oregon), avant d'occuper son poste à la réserve Klamath quelques mois plus tard. Il est également l'un des représentants chargés de rétablir la paix avec les Modoc en rébellion ouverte en 1873¹⁹⁸. Il prendra finalement sa retraite en 1878 avant de retourner dans l'Est en 1884 (Riddle, 1914 :233-234). La collection envoyée par Dyar au début de l'année 1876 est peut-être motivée par la tenue de la première Exposition Universelle des Etats-Unis cette même année à Philadelphie.

A cette occasion, mais pas uniquement, l'institution américaine dépêche sur le terrain des correspondants qui ne résident pas de manière permanente dans l'Ouest. Trois de ces correspondants sont représentés par notre corpus.

2. Envoyer sur place des collecteurs

a. Stephen Powers (1840-1904)

Le 22 février 1876, plus de cent trente pièces amérindiennes rassemblées durant l'hiver 1875 en Californie et dans le Nevada par Stephen Powers sont entrées dans les inventaires de la Smithsonian Institution¹⁹⁹. Le 21 août 1875, Powers est en effet engagé par le secrétaire de l'Intérieur pour collecter des objets illustrant « la vie, le caractère et les coutumes indiens » des populations établies en Californie et sur la pente est de la Sierra Nevada pour l'Exposition Universelle de Philadelphie (ARSI, 1877 :449). En réalité, c'est Spencer Baird et John Wesley Powell qui obtiennent la nomination de Powers, à qui deux mille dollars vont être alloués pour lui permettre d'effectuer ses collectes (Park, 1975 :21 et 23-24). Parmi les objets alors collectés se trouve la spatule hupa 71.1885.78.446 aujourd'hui à Paris (*cf* annexe 4.22.).

La Smithsonian ne fait pas appel par hasard à cet ancien voyageur, chercheur d'or, journaliste et ethnologue pionnier qu'est Powers. Ce dernier réside en Californie de 1869 à 1874 après avoir délaissé la ferme familiale située dans l'Est. Propriétaire d'un ranch, il garde du bétail et écrit des articles pour plusieurs journaux régionaux pour subvenir à ses besoins. Ses articles vont concerner les Amérindiens qui résident autour de sa propriété ainsi que les nations qu'il rencontre en 1871-1872 alors qu'il parcourt la région à cheval (Park, 1975 : 12-13). Powers va ainsi faire publier une série d'articles entre 1872 et 1875 sur les coutumes, légendes et religions des nations rencontrées, qui sont nombreuses : nations de la vallée de la Klamath (Karak, Yurok,

¹⁹⁸ La mission de Dyar se passe plutôt mal puisque les Modoc attaquent la délégation militaire américaine venue négocier un traité de paix. Dyar en réchappe par chance (Riddle, 1914 :234).

¹⁹⁹ N° 4856, «Accession History», communication NMNH. Le fichier d'accession n'indique pas le nombre total d'objets collectés. Nous savons simplement que l'un des deux catalogues joints à la collection recense cent-trente-quatre objets. Au total ce sont « une balle, un coffre et quatre caisses » d'artefacts amérindiens qui sont reçus.

Hupa), Yuki, Pomo et Miwok sont successivement les sujets de ses articles (Powers, 1876 :3). Powers décide toutefois de repartir s'occuper de la ferme familiale dans l'Ohio en 1874, lassé de sa vie de « vagabondage ». C'est cette même année qu'il décide de contacter la Smithsonian Institution et plus particulièrement Powell auquel il demande son aide afin de publier l'ensemble de ses articles en un seul ouvrage, qui deviendra *Tribes of California*, publié en 1877²⁰⁰. C'est en raison de ce projet que Powell intercède en faveur de Powers en 1875. L'explorateur veut en effet que Powers complète sa publication par de nouvelles observations sur le terrain. Baird souhaite quant à lui que le journaliste ramène modèles et dessins d'habitations amérindiennes de la région pour l'exposition de Philadelphie : Powers repart donc en Californie pour ce qui sera son dernier voyage dans l'Ouest (Park, 1975 :18-23). En 1882, il exprime à Powell son désir de repartir en mission, mais se voit répondre que la Smithsonian ne possède pas le budget nécessaire pour l'envoyer dans l'Ouest. Cela signe la fin de toute étude anthropologique pour Powers, qui reste aujourd'hui considéré comme un pionnier de la discipline en Californie (Park, 1975 :35).

La spatule hupa est donc collectée sur le terrain lors de ce dernier voyage de Powers, certainement lors de son bref séjour dans la réserve de la vallée Hoopa entre le 24 et le 26 décembre 1875 (cf annexe 2.2.h.). Les Hupa y sont majoritaires et appréciés par Powers, qui les considère comme le « meilleur peuple » de Californie (ARSI, 1877 : 458). Quatre ans après cette mission, un autre objet de notre corpus, archéologique celui-là, est lui aussi collecté par un émissaire de la Smithsonian : David. S. Jordan.

b. David Starr Jordan (1851-1931)

Contrairement à Stephen Powers, Jordan n'est pas ethnologue autodidacte mais ichtyologue de formation. Lorsqu'il collecte le récipient n° 71.1896.69.431 (cf annexe 4.23.) dans des « tombes indiennes » de Santa Barbara (Californie)²⁰¹, Jordan occupe alors le poste de professeur de zoologie à l'université de l'Indiana. En 1880, il est assistant au sein de la *United States Fish Commission* et est dépêché sur la côte Pacifique par George Brown Goode²⁰² afin d'étudier et de collecter des spécimens et des données sur l'industrie de la pêche dans les régions traversées. Cette mission a lieu dans le cadre du grand recensement national de 1880, qui évalue la population et les activités économiques du territoire. Jordan, assisté par un autre professeur de

²⁰⁰ Il est à noter ici que Powers n'est pas le seul correspondant de la Smithsonian s'intéressant à l'ethnologie et dont l'activité principale est l'agriculture : au contraire, les agriculteurs et métiers liés forment en 1875 le groupe de correspondants le plus important du réseau de la Smithsonian Institution, derrière les hommes de médecine (Goldstein, 1994 :585).

²⁰¹ La collection archéologique de Jordan est entrée dans les inventaires de la Smithsonian Institution le 18 mai 1880. Vingt-neuf autres pièces ou ensembles sont entrés aux côtés du récipient dans les inventaires. N°8777, «Accession History», communication NMNH.

²⁰² Brown Goode, ichtyologue proche de Spencer Baird, est alors Directeur assistant du National Museum et se trouve à la tête des programmes de recherche de la Smithsonian et de l' *U.S. Fish Commission*.

l'université d'Indiana, commence son travail le 1^{er} janvier 1880 depuis San Diego et visite plusieurs villes de la côte, dont Santa Barbara et Astoria, avant de repartir le 15 juin 1880 (ARSI, 1881 :24 et 47-48). Le rapport annuel de la Smithsonian qui décrit les activités de Jordan en 1880 ne mentionne pas les trente spécimens archéologiques au sein des collections. Les motivations de Jordan restent donc incertaines, mais la provenance des pièces, des tombes indiennes, nous laisse penser à une entreprise opportuniste pratiquée peut-être par curiosité lors d'une période de temps libre durant ses études sur la pêche côtière.

Enfin, un dernier individu ayant rassemblé des collections pour la Smithsonian lors d'un déplacement en Californie est à considérer dans notre corpus : Patrick Henry Ray.

c. Patrick Henry Ray (1842-1911)

Ray est militaire de profession. Servant dans l'armée pendant la guerre de Sécession, il participe par la suite aux guerres sioux et apache jusqu'en 1876 avant de devenir le commandant de l'*International Polar Expedition to Point Barrow* (Alaska) de 1881 à 1883. Durant l'été 1885, il est affecté au fort Gaston (Californie) en tant qu'agent pour le compte du Bureau des Affaires Indiennes. Ce fort se situe sur la réserve de Hoopa Valley (*cf* annexe 2.2.h.) et a pour charge de surveiller mais aussi de protéger les populations autochtones de la vallée. Ray semble développer une familiarité avec les Amérindiens rencontrés à cette occasion et leur culture matérielle puisqu'il publie en 1886 un article intitulé « Manufacture of Bows and Arrows Among the Natano (Hupa) and Kenuck (Klamath) Indians » dans l'*American Naturalist* (rééd. Heizer, 1976 : 1-2). A la fin des années 1890, Ray sera nommé commandant en Alaska, où il fondera plusieurs forts, avant d'être affecté aux Philippines²⁰³. Deux moulages en plâtre de « pointes de lance » (n° 71.1896.69.427 et 71.1896.69.428) qui sont aujourd'hui au musée du quai Branly (*cf* annexe 4.24.) correspondent à des objets collectés par Ray alors qu'il est posté au fort Gaston durant l'été 1885. Ray envoie en effet au début de l'année 1886 une collection de cent-soixante-douze pièces ethnologiques provenant de la Hoopa Valley entrées dans les inventaires de la Smithsonian le 13 mars 1886. L'achat des pièces a coûté à Ray 113,40 dollars, somme dont il demande le remboursement à l'institution²⁰⁴.

Ce n'est pas la première fois que Ray collecte pour la Smithsonian : en 1884, il avait déjà envoyé à Washington des pièces réunies à Point Barrow, Alaska (ARSI, 1885 :57). Les objets obtenus en 1885 sont eux décrits par Otis T. Mason, conservateur du département d'ethnologie du National Museum, dans le rapport annuel de la Smithsonian pour l'année 1886 (Mason, 1889).

²⁰³ « Donor and Collector Bios », communication NMNH.

²⁰⁴ N°17239, « Accession History », communication NMNH. Les objets sont accompagnés d'un catalogue descriptif pièce à pièce envoyé en février 1886 depuis le fort Gaston.

Le lieutenant a rassemblé sa collection auprès des Hupa et des Klamath mais a aussi trouvé certains objets dans les tombes des « Hupa des temps anciens [...], les Romains de la Californie du nord par leur courage et les Français pour leur langage »²⁰⁵. C'est le cas des pointes de lances que Mason identifie comme des couteaux cérémoniels portés lors de danses plutôt que comme des outils usuels (Mason, 1889 :222-223).

Ray est le collecteur le plus tardif de notre corpus. Comme nous l'avons vu, celui-ci est le fruit du travail d'une multitude d'individus aux profils variés mais qui sont liés par le réseau scientifique tentaculaire créé par la Smithsonian Institution sur l'ensemble du territoire étasunien. L'institution a la chance d'obtenir la collaboration volontaire et le plus souvent bénévole des agents du gouvernement, de ses correspondants et des amis de son personnel (Cole, 1985 :13) : sans eux, les immenses collections conservées aujourd'hui n'existeraient pas. Les bénéfices de ce système vont à double sens : contre les services rendus par ses correspondants, la Smithsonian leur envoie les ouvrages et les spécimens nécessaires à leur recherche, les met en contact avec la communauté scientifique nationale et internationale et leur apporte des encouragements et une reconnaissance officielle de leurs efforts (Goldstein, 1994 : 588-589). Engrenages indispensables d'un immense réseau, les collecteurs de la Smithsonian avaient le sentiment de contribuer à l'avancée des sciences dans leur pays. La grande variété de leurs profils impliquait toutefois des pratiques très différentes au sein de ce même réseau, y compris dans la collecte ethnographique. Comment nos collecteurs appréhendaient-ils les peuples qu'ils rencontraient ? Comment obtenaient-ils leurs objets ? Au-delà des directives générales de la Smithsonian, leur travail doit aussi s'appréhender individuellement.

²⁰⁵ « They were the Romans of northern California in valor and the French in language », Mason, 1889 :207.

II. Individualités et affinités : des procédés de collecte multiples

Chaque collecteur possède sa propre appréciation des populations autochtones rencontrées et des objets qu'il réunit. Que ce soit dans le choix de l'objet à conserver, la manière de l'obtenir et de le considérer, chaque individu possède sa propre démarche. Nous allons donc essayer de comprendre comment et selon quelles motivations nos collecteurs actifs dans les années 1870-1880 réunissent leurs objets. Nos collecteurs étant nombreux, leurs collections parfois peu documentées, il s'agira ici de brosser un portrait large des traits les plus distinctifs de leurs modes d'acquisition et de sélection des objets. Une attention particulière sera portée aux activités collectrices de Swan et de Powell qui ont constitué les plus importants ensembles d'objets de notre corpus et qui seront donc étudiées indépendamment.

A. Modalités et enjeux individuels de la collecte, entre permanences et évolutions

A l'exception de James G. Swan et de John W. Powell, notre corpus compte dix collecteurs, cinq n'ayant pas collecté directement pour la Smithsonian, cinq autres ayant été des résidents permanents ou ponctuels dans l'Ouest et collecteurs pour l'institution. Les méthodes de collecte et leurs modes de sélection personnels, dans certains cas influencés par la Smithsonian, déterminent leurs collections.

1. Obtenir et s'appropriier l'objet : anciennes et nouvelles pratiques

Les voyageurs, explorateurs et militaires de la première moitié du siècle obtenaient leurs objets de manière ponctuelle, souvent opportuniste, principalement par le troc et les prises de guerre. Qu'en est-il de nos collecteurs postérieurs, pour la plupart civils ? Entre anciens et nouveaux moyens d'acquisition et d'appropriation de l'objet, les pratiques varient et se rejoignent selon les profils.

a. Des permanences...

Une première permanence que l'on peut observer quant aux modalités de collecte est celle d'un certain opportunisme : on collecte ce que l'on trouve, là où l'on se déplace, sur une période de temps donnée et circonscrite. On pense bien sûr ici aux *surveys* gouvernementales de Hayden et de Wheeler, qui n'ont pas pour objectif premier d'étudier la culture matérielle des peuples rencontrés. Le maillet à viande n°71.1885.78.297 peut-être collecté par Hayden dans le Wyoming et attribué aux Cheyenne est ainsi récupéré en faveur d'une exploration géologique à visée

économique de la région (Hayden, 1872). On peut également s'interroger sur la collecte du récipient n°71.1896.69.431 par Jordan et provenant de Californie. L'ichtyologue n'est en effet pas envoyé sur la côte Pacifique pour collecter des spécimens ethnographiques mais bel et bien pour étudier la faune piscicole et les industries de pêche de la zone : sa collecte de spécimens « préhistoriques » dans des sépultures à Santa Barbara a-t-elle été demandée par la Smithsonian Institution ou est-elle une initiative personnelle entreprise face à une opportunité accordée par ses déplacements dans la région ? Le rapport annuel de la Smithsonian ne mentionne en tout cas aucune mission archéologique qui aurait été donnée à Jordan (ARSI, 1881 :24 et 46).

Cette prise d'objets au sein de sépultures amérindiennes pose également la question du bien-fondé de certaines collectes qui ne respectent pas les populations étudiées. Ainsi les membres de la *survey* de Wheeler n'hésitent pas à fouiller plusieurs sépultures amérindiennes « anciennes » à Dos Pueblos et La Patera, sans s'interroger sur l'avis négatif que pourraient avoir les populations autochtones contemporaines sur ces individus qui excavent et emportent du matériel mortuaire comme des restes humains. Cette pratique est d'autant plus discutable que certains matériaux de traite européens, comme des perles de verre, sont trouvés dans ces tombes qui datent donc d'une période post-contacts pas si lointaine (Putman, 1879 :34-37). On retrouve ici une certaine indifférence quant aux interdits et croyances amérindiennes dont faisait déjà preuve Belden lors de son séjour dans les Plaines.

D'autres moyens d'acquisition, tels que l'échange, perdurent dans les années 1870. Les missions d'exploration qui rencontrent des populations jusqu'alors relativement isolées de tout contact avec les Euro-américains pratiquent l'échange de biens afin d'obtenir certains spécimens. Powell, dont nous examinerons plus loin les pratiques de collecte, liste en détail les biens qu'il offre aux communautés de l'Utah et de l'Arizona en 1870 : « D'abord, nous leur exposons notre stock de marchandises, composé de couteaux, d'aiguilles, de poinçons, de ciseaux, de peintures, de teintures, de cuir et de différents tissus de couleurs gaies »²⁰⁶. Il est probable qu'Hayden et Wheeler, lors de la collecte d'objets auprès de populations vivantes, usaient des mêmes procédés. Si d'anciennes pratiques telles que le troc perdurent jusque dans les années 1870, de nouveaux modes d'acquisition des objets naissent également.

b. ... mais aussi et surtout des évolutions

Pour la plupart de nos collecteurs, la collecte n'est plus réalisée par à-coups et par hasard, selon les déplacements dans l'Ouest et les contacts ponctuels avec les populations. Le système

²⁰⁶ « First, we display to them our stock of goods, composed of knives, needles, awls, scissors, paints, dyestuff, leather, and various fabrics in gay colors », Powell, 1961: 342.

des réserves et les employés sédentaires que celles-ci nécessitent favorisent un contact de longue durée entre le collecteur et le collecté, avec comme résultats des collections qui ne peuvent que témoigner de ces liens prolongés. Alexander Chase réside vingt-huit ans entre la Californie et l'Oregon et le père Ponziglione officie à la réserve Osage du Kansas pendant près de trente-huit ans. Des séjours sur une plus courte durée, comme celui de P. Beckwith (un an à la réserve de Devils Lake dans le Dakota du Nord) permettent eux aussi un nouveau confort de collecte. Nous avons déjà observé que la Smithsonian envoie des individus collecter ponctuellement à l'Ouest, tel Powers : là encore, nous ne sommes plus face à une collecte erratique mais bel et bien une collecte planifiée, évolution fondamentale qui annonce les missions ethnographiques régulières des années 1880 lancées pour nombre d'entre elles par le BAE (Galliard, 2014 :122) : l'ethnographie est en passe de devenir enfin une science indépendante clairement institutionnalisée.

Qu'ils soient des résidents permanents ou des envoyés temporaires de la Smithsonian, les collecteurs des années 1870 doivent s'accoutumer à de nouveaux modes d'acquisition des pièces. Certaines peuvent être offertes contre des services rendus par les employés des réserves aux Amérindiens (Lanford, 1995, 63)²⁰⁷, ce qui a peut-être été le cas pour les objets des collections de Swan, de Ponziglione ou encore de P. Beckwith. La plupart des collecteurs doivent cependant faire face à la naissance d'une nouvelle valeur financière pour les objets, qui ne s'obtiennent plus par le troc mais par l'achat en devises américaines. Dyar joint ainsi un reçu de cent soixante-quatorze dollars à l'envoi de sa collection le 13 mars 1876. Le reçu indique que la somme a été donnée à un Amérindien nommé « Blow », pour des objets réunis dans la collection²⁰⁸. Dyar est donc passé par un intermédiaire autochtone pour obtenir ses objets. Cet intermédiaire devient dès lors un véritable acteur de la collecte. Dix ans plus tard, Ray doit lui aussi acheter certains objets qu'il convoite auprès d'Amérindiens très au fait du prix de leurs pièces et des règles du marché :

« J'ai payé leurs arcs et flèches et leur vannerie qui possède une valeur fixe et ne peut être obtenue autrement qu'avec de l'argent. C'est la même chose avec leurs vêtements. Je ne facture pas ce que j'ai trouvé ou ce qui m'a été donné ou mes propres dépenses de voyage. Dans le catalogue où j'ai indiqué la valeur de la monnaie indienne il ne s'agit pas de ce qu'il m'en a coûté (puisque presque tout m'a été donné) mais de la valeur dont ils usent lors des échanges. »²⁰⁹

²⁰⁷ Cf I.B.1.a. de ce chapitre.

²⁰⁸ N°5319, «Accession History», communication NMNH.

²⁰⁹ «I have paid their bows and arrows and basket work is held at a fixed value and cannot be obtained except for money. The same is with their dresses. I make no charge for what I found or was given me or for my own expenses in travelling. In the catalogue where I have put down the value of the Indian money it is not what it cost me (as much of it was given to me)

Les collectes dépendent donc aussi des moyens financiers des collecteurs, qui sont dans certains cas financés par la Smithsonian Institution : Dyar, Powers et Ray se font rembourser leurs dépenses une fois les objets en leur possession. Powers se plaint d'ailleurs du retard du paiement, qui l'a empêché de réunir de plus importantes collections, faute d'argent²¹⁰. J.G. Swan demande lui à être salarié régulier de l'institution et à se faire avancer le montant de ses achats, ce qui s'avère plus difficile que prévu²¹¹. Un dernier aspect commun à l'ensemble de ces collectes des années 1870 et 1880 est la volonté générale des collecteurs de documenter leurs collections et leur travail.

c. Documenter la collecte

Ce désir de documenter les objets réunis trouve ses sources dans les contacts prolongés de la plupart de nos collecteurs avec la Smithsonian Institution et des circulaires qui sont diffusées et guident les non-professionnels dans leur activité d'ethnologues amateurs. La première circulaire de ce type, *Instructions for research relative to the Ethnology and Philology of America*, est publiée par la Smithsonian Institution en 1863 (Gibbs, 1863). Nous avons vu qu'elle indique aux correspondants les informations nombreuses qui doivent être retenues et notées lors de toute collecte d'objet. Suivant dans l'ensemble ces directives, les collecteurs de notre corpus qui correspondent directement avec la Smithsonian joignent listes et inventaires explicatifs à leurs envois. L.S. Dyar fait ainsi parvenir dans l'Est un « Descriptive Catalogue of Articles of Indian Manufacture forwarded to Prof. Spencer F. Baird, Smithsonian Institute [sic], Washington, D.C. on March 27, 1876 », qui décrit précisément les objets, leur provenance, leur nom autochtone, le nom de la nation productrice, la localisation de cette dernière et la date de collecte²¹². Powers fait de même, toujours en 1876²¹³, ainsi que Ray en 1886²¹⁴, sans oublier Swan et Powell²¹⁵. Certaines informations complémentaires sont parfois difficiles à obtenir, faute d'une connaissance suffisante de la langue, comme le souligne Ray « Je suis désolé de ne pouvoir fournir les noms Indiens dans tous les cas mais j'ai été si occupé que je n'ai pas eu le temps de me mettre à la

but it is the value at which they hold it in barter.», P.H. Ray, lettre du 06/12/1886, retranscrite in n°17239, «Accession History», communication NMNH.

²¹⁰ S. Powers, lettre à J.W. Powell, 19/01/1876, retranscrite in Park, 1975 : 62.

²¹¹ Voir le I.B.1.b de ce chapitre sur ce point.

²¹² N°5319, «Accession History», communication NMNH.

²¹³ N° 4856, *Ibid.* Le dossier d'entrée de la collection nous indique qu'une «List of articles collected from the Indians of California and Western Nevada in 1875 and 1876 » est envoyée par Powers, accompagnée de catalogues complémentaires.

²¹⁴ N° 17239, «Accession History», communication NMNH. Ray envoie à la Smithsonian un « Descriptive Catalogue of Collection made by Lt. P.H. Ray among the Hoopa (Natano) and Klamath (Kenuck) bands in North West California ».

²¹⁵ Sept des envois de Swan dont sont issus les objets aujourd'hui en France comprennent des inventaires (n° 3284, 4730, 5260, 12054, 12690, 15477, 15152, «Accession History», communication NMNH). De nombreux dossiers d'entrée de collections ayant été perdus pour les collections de Powell, seul un ensemble de trois inventaires concerne les collections comprises dans notre corpus (n°2357, *Ibid.*). Il est très probable que les envois originaux devaient être accompagnés d'inventaires descriptifs.

langue comme je l'aurais voulu »²¹⁶. En plus d'inventorier leurs collectes, les correspondants de la Smithsonian rendent compte par courrier de leur travail sur le terrain. Ray, cité précédemment, décrit comment il a obtenu les objets, tout comme Dyar et Swan²¹⁷. La photographie, nouvelle technique qui prend son essor dans les années 1870, participe elle aussi à cette documentation des collections. Dès 1870, Hayden engage William Henry Jackson qui photographie un village shoshone et ses habitants (Fleming, 1986 : 107). Sur la côte Pacifique, Alexander Chase photographie lui aussi les Amérindiens qu'il rencontre et certains objets de sa collection peuvent être reconnus sur des épreuves datées d'entre 1870 et 1874 (Blackburn, 2005 :40).

On le voit bien, les collectes ethnographiques liées à notre corpus changent considérablement dans les années 1870, les correspondants civils de la Smithsonian pratiquant différemment la collecte face à un nouveau contexte autochtone et économique. Tout comme les modes d'obtention de l'objet, la sélection des pièces à conserver et à envoyer dans l'Est varie selon le collecteur : bien que guidée dans les grandes lignes par la Smithsonian, elle dépend aussi de motivations individuelles.

2. Choisir l'objet : des motivations personnelles

Si la Smithsonian Institution correspond le plus souvent en la personne de Spencer F. Baird avec la plupart de nos collecteurs, ses directives de collecte restent très larges et laissent donc place à l'initiative personnelle : « Il n'est pas nécessaire de spécifier [des objets] ayant un intérêt particulier, puisque presque tout ajoute à la complétude d'une collection »²¹⁸ indique Gibbs en 1863. Joseph Henry n'est pas plus précis lorsqu'il envoie en 1867 sa *Circular relating to collections in archaeology and ethnology* aux correspondants: vêtements, pipes, instruments de pêche, de chasse et de guerre, outils agricoles et domestiques, modèles de bateaux et d'habitations, nattes ou encore paniers doivent être collectés. Henry est particulièrement intéressé par des séries complètes mais seuls les objets aptes à compléter les collections existantes sont les bienvenus (Henry, 1869 : 2). Si tous les objets semblent donc intéresser le National Museum, on remarque la prédominance d'objets utilitaires tandis que les pièces utilisées en contexte rituel et cérémoniel ne sont pas mentionnées : l'institution possède sa propre logique de construction des collections,

²¹⁶ « I am sorry I cannot give the Indian names in all cases but I have been so busy that I have not had time to take up the language as I wish to », P.H. Ray, lettre du 06/02/1886, partiellement retranscrite in n°17239, «Accession History», communication NMNH.

²¹⁷ Ces sources archivistiques sont citées dans les documents qui nous ont été communiqués par le NMNH. Conservées dans les archives de la Smithsonian Institution (Washington D.C.), nous n'y avons pas eu accès et n'avons donc pas pu les utiliser pleinement dans le cadre de ce travail.

²¹⁸ « It is hardly necessary to specify any as of particular interest, for almost everything has its value in giving completeness to a collection », Gibbs, 1863 :4.

que nous étudierons en tête de notre troisième chapitre. Comment nos collecteurs interprètent-ils donc ces directives générales et sélectionnent-ils leurs objets ?

a. Sélection ou non-sélection des objets ?

Une collecte implique un choix à effectuer, par aire géographique, nation autochtone ou typologie d'objets par exemple. Les officiers médicaux collectant pour l'Army Medical Museum privilégiaient ainsi les armes et projectiles amérindiens. Les conditions inhérentes au terrain contraignent toutefois cette sélection : la culture matérielle désirée n'est pas toujours disponible. Ainsi Powers, en mission en Californie pour la Smithsonian, ne peut collecter autant de pièces qu'il aurait voulu auprès des Washoe, selon lui très pauvres en pièces amérindiennes (ARSI, 1877 :451). Par ailleurs, nos collecteurs doivent parfois passer par des intermédiaires pour se procurer leurs objets, comme Dyar qui acquiert ses objets auprès d'un Amérindien nommé Blow, payé pour ses services²¹⁹. Dans ce cas, une autre sélection est effectuée par ces acteurs médians: le producteur amérindien ne voudra pas toujours vendre toutes les pièces demandées par le collecteur.

En dehors de ces contraintes touchant à l'acquisition des objets, les objectifs scientifiques des collecteurs peuvent les amener à ne pas circonscrire leur collecte. Nous pensons notamment ici aux collectes de Wheeler et de Hayden. La *survey* du premier mène en effet de front des recherches sur la minéralogie, l'exploitation minière, la géologie, la paléontologie, etc., parallèlement aux études archéologiques et ethnologiques. Les pièces amérindiennes collectées contribuent à une description générale des régions traversées : tout ce qui est trouvé est susceptible d'être conservé. En 1877, c'est ainsi une multitude de spécimens ethnographiques et archéologiques provenant de l'ensemble des territoires couverts par la *survey* de Wheeler (Californie et Sud-Ouest) qui arrivent à la Smithsonian (ARSI, 1878 :103). Quant à la *survey* de Hayden, nous mentionnions précédemment que celle-ci avait dû pratiquer une collecte ethnographique opportuniste et marginale en 1870, d'ailleurs non mentionnée dans les rapports de la *survey* ou celui de la Smithsonian. Là encore, la sélectivité des objets devait être limitée et plutôt aléatoire. En a-t-il été de même pour la collecte de Paul Beckwith dans la réserve dakota de Devils Lake, très peu documentée ? En sus de la pipe et des ornements de leggings actuellement conservés à Paris, vingt-trois autres objets eux aussi entrés dans les inventaires en juin 1876 sont toujours conservés aujourd'hui à la Smithsonian Institution²²⁰. Comme le recommandent Henry et Gibbs, sont présents des armes, des pipes, des vêtements et accessoires vestimentaires, etc.

²¹⁹ *Op.cit.* note n°208.

²²⁰ N° d'entrée 76A00070, Collections Search Center [en ligne], consulté le 10 avril 2014. URL : http://collections.si.edu/search/results.htm?view=&dsort=&date.slider=&q=76A00070&gfgq=CSILP_1.

Beckwith a-t-il sélectionné les objets qu'il choisissait d'envoyer dans l'Est et modifié sa sélection selon le destinataire visé, la Smithsonian et l'armée? Si tel est le cas, ce sont des orientations personnelles qui ont en partie guidé sa collecte.

b. Goûts et intérêts personnels

Nancy Parezo s'interroge très justement sur la représentativité des collections rassemblées par l'ensemble des naturalistes pionniers du XIX^{ème} siècle, pour beaucoup correspondants de la Smithsonian. Si les collections de l'institution semblent aujourd'hui former un tout cohérent, elles furent d'abord créées individuellement et guidées par les goûts esthétiques ou les intérêts scientifiques personnels des collecteurs (Parezo, 2006 :96). La Smithsonian a ainsi accueilli des collections privées qui ne lui étaient pas destinées initialement, comme celle de J. Gibson. Le petit panier en vannerie n° 15441 ainsi que neuf autres pièces amérindiennes toujours à Washington appartenaient à la collection privée de cet individu, réunie selon ses propres intérêts. Quant aux baies utilisées dans la création de chapelets (n° 15457) données par le père Ponziglione au général Ewing, elles ont clairement été collectées pour documenter le travail missionnaire du religieux et illustrer sa réussite sur les Osage.

Les collectes des correspondants directs de la Smithsonian n'échappent pas eux non plus à des procédés de sélection personnels. Alexander Chase commence à réunir de larges collections en 1868, frappé par les Amérindiens qu'il rencontre dans la réserve d'Alsea (Oregon). Dans un article qu'il écrit à ce sujet, il décrit une calotte en vannerie portée par les enfants, d'un type similaire à la pièce n°71.1885.78.328 (collectée en 1874). Les termes qu'il emploie laissent deviner son intérêt plastique pour l'objet:

« Ces calottes sont très bien faites, elles sont si étroitement tissées qu'elles pourraient contenir de l'eau ; les figures en différentes couleurs sont insérées dans le tissage au fur et à mesure de sa progression ; la paille est teinte avec de l'écorce de « raisins-d'ours » et des feuilles de sumac, pour obtenir un jaune et rouge brillant ; parfois un violet est utilisé, obtenu à l'aide d'un coquillage.»²²¹

En sus des affinités esthétiques pour tel ou tel objet que possède tout collecteur et collectionneur, des affinités scientifiques et culturelles s'expriment également via la collecte. Le cas de Stephen Powers est particulièrement évocateur. Comme George Gibbs dans les années 1850, il réunit des spécimens qui servent sa recherche scientifique sur les populations autochtones. En 1873 par exemple, alors qu'il prépare un article dédié à la botanique et à son

²²¹ « These caps are really well made, they are so closely woven that they will hold water ; the figures in different colors are woven in as the making progresses ; the grass is dyed with « bear-berry » bark and « sumac » leaves, for brilliant yellow and red ; sometimes a purple is used, which is obtained from shellfish. », A. Chase, cité in Blackburn, 2005:47.

usage médicinal par les Amérindiens de Californie, il propose de collecter des plantes et des ustensiles médicaux qui pourraient être reproduits dans l'article (Park, 1975 :17-18). Par la suite c'est parmi les collections réunies pour la Smithsonian en 1875-1876 qu'il sélectionne les objets destinés à illustrer son *Tribes of California* (Park, 1975 :65). Toutefois ses collectes ne sont pas motivées uniquement par ses études : Powers n'hésite pas à exprimer sa préférence pour certains groupes amérindiens et sa profonde aversion pour d'autres, ce qui se répercute sur son activité collectrice (Park, 1975 :1). A la suite de sa collecte sur la réserve hupa en décembre 1875, dont provient probablement la spatule n°71.1885.78.446, Powers rend compte des Hupa comme étant les plus beaux Amérindiens de la région ainsi que de meilleurs chasseurs et pêcheurs que les populations voisines (ARSI, 1877 :458).

Affinités esthétiques, scientifiques, culturelles ou religieuses influencent donc considérablement les collections individuelles des correspondants de la Smithsonian Institution. Mais un autre acteur oriente leur sélection d'objets : il s'agit évidemment de l'institution elle-même.

c. Adapter son regard à celui de la Smithsonian

Sans analyser ici la politique générale de la Smithsonian Institution quant à la constitution de ses collections ethnographiques²²², il est intéressant de voir comment les directives plus précises transmises aux correspondants influencent leur travail. Les collecteurs que le musée rembourse après l'envoi de leurs collections, comme Swan, Ray, Dyar et Powers, reçoivent des conseils et des demandes au préalable. L'institution oriente géographiquement, culturellement et typologiquement les collections. Powers est explicitement employé en août 1875 pour rassembler des collections en Californie et au Nevada (ARSI, 1877 :449). Une lettre qu'il envoie à Powell le 19 janvier 1876 suggère qu'il a également reçu des orientations typologiques quant aux pièces à rapporter : « J'ai collecté la plupart de leurs [aux populations autochtones] articles de médecine et de nourriture et un échantillon acceptable de leurs vêtements et outils²²³. En 1885, c'est probablement Otis T. Mason qui conseille Ray sur les collections à constituer. Celles-ci ont en effet pour objectif de compléter les collections « anciennes » de Wilkes et de Powers illustrant les nations établies sur la rivière Klamath en Californie (ARSI, 1889 :206). La collecte de Dyar, qui n'est pas envoyé en mission sur le terrain mais résident de longue durée dans l'Oregon, semble elle aussi orientée par la Smithsonian :

²²² Sur ce sujet, se reporter au I. de notre troisième chapitre.

²²³ « I collected most of their articles of food and medicine and a tolerably good showing of dress and implements», S. Powers, cité in Park, 1975:62.

« En constituant les collections susmentionnées un soin particulier a été accordé à l'obtention d'articles illustratifs de la vie sauvage de l'Indien avant l'arrivée de l'homme blanc, et nombre d'entre eux ne présentent donc pas ces embellissements de perles et de parure aujourd'hui si généralement adoptés par la race Indienne. »²²⁴

Ce « soin particulier » répond certainement à une demande préliminaire de la Smithsonian qui privilégie à l'époque les objets anciens ou fabriqués selon des techniques « authentiques ».

Mais les collecteurs employés par la Smithsonian ne sont pas les seuls à recevoir ses conseils. Dans les années 1870, l'institution continue d'orienter les expéditions d'exploration gouvernementales, comme elle le faisait déjà durant la Grande Reconnaissance. Le rapport officiel de la *survey* de Wheeler de 1875 précise ainsi que c'est Spencer Baird qui fournit aux membres de l'expédition l'idée d'aller fouiller les sites archéologiques situés à proximité de Santa Barbara (Putman, 1879 :XIII). Ces informations relatives à l'implication de la Smithsonian Institution dans nos multiples collections ethnographiques des années 1860-1870 montrent bien toute la complexité de ces collectes. Celles-ci sont à la fois le fruit d'appréciations personnelles des objets et des populations amérindiennes et d'une mise au pas des pratiques individuelles face aux demandes de l'institution américaine. Deux collecteurs, les plus importants de notre corpus quant au nombre d'objets réunis par leurs soins, illustrent bien cette idée d'une collecte aux intentions composites : James G. Swan et John W. Powell.

B. De nouvelles techniques de collecte ? Les cas de James G. Swan et John W.

Powell

Swan et Powell sont deux personnalités primordiales pour la Smithsonian Institution dans la seconde moitié du XIX^{ème} siècle. Des deux hommes, c'est Powell, père du BAE, promoteur d'une nouvelle scientificité et d'une professionnalisation de l'ethnologie, qui a marqué l'histoire. Comment Swan et Powell obtenaient-ils leurs collections ? Comment envisageaient-ils leurs pratiques respectives ? Leurs collectes étaient-elles organisées, documentées et exhaustives comme l'affirme Nancy Parezo (Parezo, 1987 :9) ?

²²⁴ « In making the above collection special care has been taken to secure articles illustrative of the wild life of the Indian prior to the advent of the white man, and many of them are therefore wanting in those embellishments in beads and finery, now so generally adopted by the Indian race. » L.S. Dyar, lettre à S.F. Baird, 27/03/1876, partiellement retranscrite in n° 5319, «Accession History», communication NMNH.

1. James Gilchrist Swan ou le goût du bel objet

C'est en 1863 que Swan tourne son attention vers les objets amérindiens :

« J'ai noté dans l'article de M. Gibbs publié dans le rapport de la Smithsonian relatif à la collecte de curiosités indiennes le fait que toutes ces collections présentent de l'intérêt. Il y a peu d'Indiens parmi ceux que j'ai pu observer qui possèdent autant de ce type d'articles que le peuple Makah. Tout ce qui concerne leurs pêches aux baleines et aux poissons, leurs canoës, lances, harpons, cordes et lignes, hameçons, couteaux, nattes, paniers, couvertures en laine de chien, couvertures en écorce, vaisselle en bois, outils, etc. sont tous des objets d'intérêt, et une collection de ceux-ci accompagnés d'une description de leur mode de fabrication et de leurs usages ne pourrait qu'être attrayante au sein de votre collection. »²²⁵

L'instituteur va ainsi commencer à réunir des collections autochtones dans un contexte global de colonisation du territoire : en collectant l'Autre, il dresse un portrait des terres nouvellement occupées et contrôlées (Erikson, 2002 :44).

a. Des procédés de collecte multiples

Swan développe des méthodes d'obtention d'objets amérindiens très diversifiées : échanges et achats de pièces auprès des Autochtones, appel à des agents intermédiaires, achats auprès de collectionneurs et commandes d'objets, toutes ces possibilités sont exploitées et évoluent au fil de son activité.

Ces années passées à la réserve de Neah Bay, de 1862 à 1866, permettent à Swan d'entretenir très vite d'étroites relations avec les Makah pour lesquels il éprouve un réel intérêt, auquel les Amérindiens répondent par une confiance peu habituelle pour l'époque (Cole, 1981 :15). Cela n'empêche par Swan de manquer parfois de jugement quant à cette population qu'il côtoie pourtant au quotidien : il n'hésite ainsi pas à aller fouiller les tombes makah afin d'obtenir des spécimens. En 1863, il tue et naturalise une chouette tout en sachant que pour les Makah, cet animal est la réincarnation d'une personne noyée : pour lui, ces croyances ne sont que des superstitions qu'il dédaigne afin qu'elles n'entravent pas sa collecte (Erikson, 2002 : 46 et 48). Accaparé par ses diverses fonctions (instituteur, recenseur et occasionnellement médecin), Swan s'appuie fortement sur les Makah qui lui procurent artefacts et spécimens naturels, notamment les enfants qu'il côtoie à l'école. Ces derniers lui amènent des nids d'oiseau et de petits paniers remplis

²²⁵«I noticed in Mr. Gibbs paper in the report of the Smithsonian Institution relative to the collection of Indian curiosities the fact that all such collections will be of interest. There are few Indians that have come under my observation who have more of such articles than the Makah people. Everything pertaining to their fisheries both of whale and smaller fish, their canoes, spears, harpoons, ropes and lines, fish hooks, knives, mats, baskets, dog hair blankets, wooden ware, tools, etc. are all objects of interest, and a collection of these with description of their manufacture and uses could not fail of being attractive objects in your collection. » J.G. Swan, lettre à S.F. Baird, citée in Erikson, 2002 :42.

de sable et de coquillages que Swan envoie tels quels à la Smithsonian²²⁶. Ces collectes ne se font pas sans difficultés : les anciens s'opposent à ces collectes de coquillages, pour des raisons inconnues, tandis que Swan déplore le peu de talent des makah à lui préparer des peaux d'oiseaux avant leur envoi dans l'Est (Erikson, 2002 :46-47). Après son départ de la réserve, il doit faire face à de nouveaux obstacles. Port Townsend est loin d'être aussi favorable à la collecte que Neah Bay. Les Clallam présentent pour lui peu d'objets d'intérêt, car ils ont adopté la culture matérielle euro-américaine (Cole, 1981 : 15). Swan doit dès lors passer par des canaux différents pour réunir ses collections makah, n'étant pas lui-même sur le terrain. Le 30 octobre 1884, alors qu'il est chargé de réunir des collections pour l'Exposition Universelle de la Nouvelle-Orléans, il écrit ainsi à Baird :

« Le Capitaine Hooper est rentré hier de Neah Bay sur l'US. Rev. Steamer Rush, et m'a apporté un bel assortiment de matériel de chasse à la baleine et au phoque et de matériel pêche [...]. Le Capitaine Hooper a aussi gentiment remorqué un grand canoë dans lequel se trouvait l'Indien qui a constitué la collection avec sa famille, et m'a aidé à faire l'inventaire de l'ensemble qui a coûté 185\$ [...].»²²⁷

Cette lettre nous apprend que Swan n'hésite alors plus à passer par des intermédiaires pour constituer ses collections. Ce courrier nous montre de plus que les Makah sont de véritables agents actifs de ce système: les objets ne s'échangent plus mais se vendent au prix fort. Cela rend la collecte plus difficile pour Swan : en 1883, alors qu'il rassemble une collection pour l'exposition de Londres, il doit faire face à des prix exorbitants et à des objets qui se raréfient face à l'afflux des collectionneurs étrangers et des touristes sur la côte l'été (Cole, 1981 :39). Par ailleurs, certains objets anciens ne peuvent être achetés, comme les ensembles de chasse aux cétacés ayant été utilisés avec succès (Erikson, 2002 :49). Pour faire face à cela, Swan préfère commander certaines pièces qu'il désire aux Makah, qui lui fabriquent puis lui vendent. Le 23 mars 1885, il explique ainsi comment il a obtenu pour vingt dollars des arcs et des flèches²²⁸ d'un Makah nommé Tahahowtl ou Byron :

« [...] Ces arcs et flèches m'ont été apportés depuis Cap Flattery par l'Indien qui les a fabriqués. Il m'a dit qu'il était dans les montagnes du cap deux jours avant qu'il ne puisse trouver le

²²⁶ On peut se demander si nos paniers 71.1885.78.322-326, 336 et 497, entrés en 1869 à la Smithsonian et dont les inventaires du Trocadéro notent qu'ils ont été faits par des enfants, n'auraient pas initialement servis à transporter sable et coquillages.

²²⁷ « Captain Hooper returned from Neah Bay yesterday with the U.S. Rev. Steamer Rush, and brought me a fine assortment of whaling, sealing and fishing gear... Capt. Hooper also kindly towed up a large canoe in which was the Indian who made the collection with his family and he has assisted me in making an inventory of the lot which cost \$185.00. [...]». J.G. Swan, lettre à S.F. Baird, partiellement retranscrite in N°15152, «Accession History», communication NMNH.

²²⁸ En font partie notre arc n°71.1885.78.435 et nos flèches n°71.1885.78.422, 423, 433 et 434. Cf annexe 4.19, objets reçus en 1885.

bois d'if. Les arcs sont d'une grande taille et ont été faits pour être envoyés expressément à la Smithsonian Institution. »²²⁹

Les Makah sont dans certains cas très prompts à répondre aux demandes de Swan, pour des raisons qu'il explique dans une lettre datée du 30 mai 1884:

« [...] Les Indiens Makah m'ont promis un meilleur assortiment de matériel de chasse à la baleine, au phoque et de pêche que je n'en ai jamais eu. Ils semblent enfin comprendre que je veux envoyer leurs confections à Washington, et non les garder pour moi-même.»²³⁰

Interagissant quotidiennement avec les agents indiens et autres Euro-américains présents dans les réserves, les Makah avaient tout à fait conscience de l'avantage d'être visibles et représentés par leurs objets dans la capitale. C'est d'ailleurs un portrait complet de cette communauté que veut constituer Swan au fil de ses collectes.

b. Des collections qui se veulent diversifiées et complètes

La longue énumération d'objets présente dans la lettre de Swan à Baird en 1863 nous indique que l'instituteur envisage de rassembler des collections matérielles illustratives de l'ensemble des traits culturels de la communauté Makah. Le matériel de pêche et de chasse à la baleine est dominant car il correspond à l'expression matérielle majeure de cette population maritime dont l'économie et la subsistance reposent sur ces activités. Au sein de notre propre corpus, pas moins de quinze pièces sont liées aux activités de pêche ou de chasse du phoque et des cétacés : hameçons, flotteurs, armature de harpon et son étui, lignes, massue à poisson ou encore tube en cuir destiné à extraire l'huile du corps des cétacés en font partie. Les autres expressions matérielles makah n'y sont pas moins elles aussi présentes, alors que notre corpus ne constitue qu'une infime partie des collections originelles : les objets domestiques (cuillère n° 71.1885.78.21, couverture n° 71.1885.78.306), les outils (coin n° 71.1885.78.72), le matériel de chasse (arc n° 71.1885.78.435) ou encore les objets ornementaux ou sacrés (coquilles de dentalium et masque n° 71.1885.78.48 et 310) ont fait partie de larges collections diversifiées envoyées à Washington par Swan. Les collections rassemblées de 1875 à 1876 pour l'exposition de Philadelphie sont ainsi culturellement et typologiquement exhaustives pour les populations Makah, Nootka, Bella Bella et Tlingit, malgré une sous-représentation des Kwakiutl et des Salish

²²⁹ « These bows and arrows were brought to me yesterday from Cape Flattery by the Indian who made them. He told me he was in the mountains at the cape two days before he found the yew. The bows are of extra length and were made to order expressly for the Smithsonian Institution », J.G. Swan, lettre du 09/06/1885, partiellement retranscrite in N° 16163, «Accession History», communication NMNH.

²³⁰ « The Makah Indians have promised me a better assortment of whaling, sealing and fishing gear than I have had. They seem to understand at last that I want their manufacture to be sent to Washington, and not to keep for myself », J.G. Swan, lettre du 30/05/1884, partiellement retranscrite in N°15477, «Accession History», communication NMNH.

(Cole, 1981 : 17). Même en 1882-1883, alors que Swan doit collecter en priorité du matériel de pêche et de chasse maritime, il rassemble également d'autres pièces. Il répond en cela aux désirs de Baird qui lui demande le 21 novembre 1882 d'obtenir « tout ce que vous pouvez des autres illustrations de l'ethnologie et de l'archéologie du nord-ouest » (Cole, 1981 : 39). La vision globale que Swan possède plus particulièrement pour la culture matérielle makah s'exprime au sein de *The Indians of Cape Flattery, at the entrance to the strait of Fuca, Washington Territory*, ouvrage publié en 1870, à la demande de Baird. Swan y décrit largement les objets makah, leur mode de fabrication et leur contexte d'usage. Le matériel de pêche et de chasse, les instruments de cuisine, la vannerie, les vêtements, les ornements et les masques y sont tous présentés (Swan, 1870).

Swan pense être le seul à pouvoir effectuer des collectes systématiques sur l'ensemble de la côte Nord-Ouest, et il critique abondamment les collectes d'objets et de vocabulaires effectués ponctuellement par des explorateurs qui n'ont jamais été en contact avec les Autochtones sur la longue durée (Erikson, 2002 : 50). Le mode de formation des collections de la Smithsonian, qui repose sur des dons effectués par des correspondants bénévoles à la suite de voyages plus ou moins réguliers dans l'Ouest le désole et ne peut selon lui qu'entraîner des erreurs de dénomination ou même d'identification des pièces collectées (Cole, 1981 :17). Toutefois Swan lui-même n'était pas toujours très connaisseur de toutes les populations rencontrées, à l'exception de celles de Neah Bay et de Port Townsend, et commettait ses propres erreurs (Cole, 1981 :31). Par ailleurs, les scientifiques contemporains ont critiqué certaines de ses pratiques, parmi lesquelles sont goût pour le « bel objet ».

c. Une collection biaisée par des goûts personnels ?

Swan n'est pas un ethnographe professionnel mais un collecteur autodidacte qui possède un regard personnel sur les pièces amérindiennes. Les spécimens qu'il collecte se doivent d'être matériellement parfaits :

« J'ajoute ci-joint la facture n°3 des confections indiennes [...] Il y a une très large caisse contenant un canoë de 15 pieds du meilleur modèle et de la plus belle facture que j'ai jamais vus.»²³¹

Cette lettre adressée à Baird témoigne du goût de Swan pour les objets esthétiques et plaisants à l'œil, objets qu'il va même jusqu'à ne pas acquérir s'ils ne lui conviennent pas. En 1862, il refuse un crâne d'ours que lui amènent les Makah car une dent, prélevée pour guérir rituellement le chasseur blessé par l'animal, est manquante. Le spécimen incomplet est rejeté par

²³¹ «I enclose herewith Invoice No. 3. of Indian manufacture...There is one very large case containing a 15 foot canoe of the best model and finest workmanship I have ever seen.» J.G. Swan, lettre à S.F. Baird, 30/10/1884, partiellement retranscrite in n° 15152, « Accession History », communication NMNH.

Swan: la matérialité de l'objet, sa complétude, son aspect général semblent donc importer plus aux yeux du collecteur que son contexte de production et d'utilisation, ici rituel (Erikson, 2002 :47). Cela n'étonne pas quand on sait que Swan doutait de l'intérêt de certaines recherches ethnologiques menées à Washington. Il considérait ainsi l'étude des systèmes de parenté autochtones comme inutile (Erikson, 2002 :47 et 50). Swan ne dénigre pas complètement les objets anciens qui témoignent de pratiques rituelles autochtones, comme les sculptures en argilite haïda qu'il obtient en 1875-1876. Il n'hésite toutefois pas à acheter auprès de la même nation de la bijouterie en or et en argent non traditionnelle mais nouvellement produite pour la vente, à la valeur scientifique moindre. Cela attire les critiques (Cole, 1981 :32). Baird se voit ainsi obligé de s'enquérir auprès de son correspondant de « l'authenticité » des pièces réunies pour l'exposition de la Nouvelle-Orléans. Un aspect trop neuf est reproché aux objets qui semblent avoir été spécialement créés pour la Smithsonian. Cela remet en cause leur caractère d'objets ethnographiques ayant été réellement utilisés par leurs producteurs. Swan se défend en arguant que les objets usagés, comme les harpons, sont bien trop chers :

« Comme les Indiens sont constamment en train de fabriquer tout type de matériel qu'ils utilisent ensuite, je préfère, quand je le peux, obtenir les plus beaux spécimens plutôt que d'acquérir un lot de vieilles choses à un prix accru »²³².

Les techniques de collecte de Swan sont certes critiquables aujourd'hui comme hier, puisqu'elles furent dessinées par ses préférences personnelles et non soutenues par une étude approfondie de l'ensemble des manifestations de la culture Makah, matérielles comme immatérielles. Swan n'était de plus pas exempt de préjugés sur ces dernières, comme tant d'autres à l'époque, et ses collectes nous paraissent donc aujourd'hui profondément biaisées. Mais la sélectivité est la base même de la collecte, rendant par la même toute stricte exhaustivité impossible. L'intérêt historique mais aussi ethnographique des collections de Swan demeure donc indéniable. Si Swan reçoit une reconnaissance contemporaine somme toute mineure pour son travail, un autre collecteur de notre corpus marque lui les esprits et fait entrer l'ethnographie dans une phase de véritable professionnalisation : John Wesley Powell.

²³² « As the Indians are constantly making all kinds of gear they use, I prefer, when I can, to get the best looking specimens rather than take a lot of old stuff at an enhanced price », J.G. Swan, lettre à S.F. Baird, 21/07/1884, citée in Cole, 1981 :46.

2. Le tournant John W. Powell

a. Une émancipation progressive des études et des collectes ethnographiques

Nous avons vu à travers notre courte présentation de Powell²³³ comment l'explorateur développe dès 1868 un profond intérêt pour les cultures amérindiennes qu'il rencontre. Durant ses années sur le terrain, Powell va effectivement rencontrer et sympathiser avec les Ute, les Paiute, les Shoshone, les Hopi et les Navajo. Malgré sa passion pour les Autochtones, Powell doit se contraindre à ne pas donner une trop grande importance à ses collectes d'objets face à ses autres devoirs d'explorateur pour le gouvernement. Ses années passées à explorer le Grand Bassin donnent ainsi lieu à des collectes d'abord sporadiques et opportunistes (Parezo, 1987 :10). La cartographie du territoire et les études géologiques des sols priment sur l'étude des populations amérindiennes. Le rapport de la Smithsonian Institution pour l'année 1871 qui liste les objectifs de la *survey* de Powell ne place ainsi l'étude des langues, de la religion, des coutumes et de la culture matérielle autochtone qu'en quatrième position derrière l'étude topographique et géologique de la région (ARSI, 1873 : 27). Malgré cela, Powell va poursuivre ses investigations ethnographiques dès qu'il le peut, au détriment d'autres sciences comme la botanique et la zoologie par exemple (Goetzmann, 1966 :562). Dès 1873, sa *survey* est considérée comme « unique » par l'étendue et la complétude de sa « représentation ethnologique » (ARSI, 1874 :41). Cette orientation ethnographique qui s'affirme d'année en année pour la *survey* de Powell n'est pas sans susciter les critiques (Fowler, 2010 :90), mais l'explorateur saura y mettre un terme avec la création du BAE. Durant cette décennie d'exploration, de 1868 à 1879, Powell va ainsi constituer la plus riche collection matérielle jamais rassemblée dans la région, selon des méthodes qui lui sont propres.

b. Nouveau regard, nouvelles méthodes

Powell se détache des collecteurs contemporains comme Swan ou Powers par un « détachement scientifique presque unique à son époque. Il ne dénigr[e] pas les us et coutumes des Indiens, ou des Mormons, qu'il rencontr[e] » (Fowler, 1971 :19). Dans un respect sincère pour les Amérindiens, Powell entre sans armes dans leurs campements et apprend leurs langues. Il utilise également de nombreux informateurs paiute, ute et shoshone pour réunir les données dont il a besoin sur les objets et les coutumes autochtones. Ses manières sont douces, non pressantes : « Je leur dis que je souhaite apprendre sur leurs canyons et leurs montagnes, et sur

²³³ Cette présentation se trouve en I.A.1.c de ce chapitre.

eux-mêmes, pour en parler à d'autres hommes chez moi ; et que je veux prendre des photographies de tout et les montrer à mes amis »²³⁴. Comme Hayden, Powell est d'abord un naturaliste, qui décrit les objets autochtones comme il décrirait la faune, la flore ou plus particulièrement dans son cas les formations géologiques. Toutefois il va plus loin et va chercher à contextualiser ces pièces: un objet est « l'activité objective » d'une culture, comme les langues et les coutumes. Le nom natif de l'objet, sa fonction, son mode de fabrication, son histoire, la signification de ses motifs doivent, si possible, être connus (Parezo, 1987 : 26-27). Si la documentation autour de l'objet collecté se développe surtout après la création du BAE, Powell accorde déjà une grande importance à cette contextualisation de l'objet dans les années 1870. La culture matérielle n'est d'ailleurs pas son seul sujet d'intérêt : il étudie d'abord les langues, dont il collecte de multiples vocabulaires, mais aussi les différents types d'organisation sociale, les systèmes de parenté, les cérémonies, les pratiques médicinales, les modes de subsistance, la mythologie, etc. Certaines de ses descriptions de cérémonies sont d'ailleurs d'une précision ethnographique répondant à nos exigences actuelles (Fowler, 1971 : 16 et 19).

Afin de documenter les objets collectés, Powell emploie diverses méthodes. Les rapports officiels sont évidemment le moyen le plus aisé de communiquer de larges informations sur ces objets observés en usage sur le terrain:

« Ils rassemblent les graines de nombreuses plantes, comme les tournesols, les gerbes d'or et les herbes. Pour cela ils possèdent de larges paniers coniques qui contiennent deux boisseaux ou plus. Les femmes les portent dans leur dos, suspendus à leurs fronts par de larges courroies, et avec un plus petit panier dans la main gauche et un éventail d'osier tressé dans la main droite, elles marchent dans les herbes et récupèrent les graines dans le petit panier, qu'elles vidant de temps en temps dans le plus large, jusqu'à ce que ce dernier soit rempli de graines et de leurs enveloppes ; puis elle vannent et font rôtir les graines. »²³⁵

On remarquera que le panier décrit ici correspond en tout point à la typologie de la pièce n°71.1885.78.354.1-2 (*cf* annexe 4.15, objets reçus en 1874). Aussi importantes que les rapports officiels, ce sont les photographies prises sur le terrain qui permettent à Powell de montrer l'objet en contexte. Comme Wheeler et Hayden à l'époque, Powell use de cette nouvelle technologie pour servir son travail personnel. Engageant pour la première fois un photographe en 1871, c'est

²³⁴ « I tell them I wish to learn about their canyons and mountains, and about themselves, to tell other men at home ; and that I want do take pictures of everything and show them to my friends » Powell, cité *in* Fowler, 1971 :19.

²³⁵ « They gather the seeds of many plants, as sunflowers, goldenrod, and grasses. For this purpose they have large conical baskets, which hold two or more bushels. The women carry them on their backs, suspended from their foreheads by broad straps, and with a smaller one in the left hand and a willow-woven fan in the right they walk among the grasses and sweep the seed into the smaller basket, which is emptied now and then into the larger, until it is full of seed and chaff ; then they winnow out the chaff and roast the seeds. » Powell sur les Kaibab (Paiute), 1870, cité *in* Fowler, 1979 :9.

finalement à John K. Hillers qu'il va confier l'ensemble du travail photographique de sa *survey* dès l'été 1872 : Hillers est aujourd'hui crédité de près de trois mille négatifs pris durant ses années dans la *survey*. Powell va utiliser et manipuler les photographies pour attirer l'attention du Congrès et du public sur l'ancien mode de vie traditionnel des Amérindiens. Ces derniers sont photographiés dans des poses artistiquement étudiées, portant des ensembles vestimentaires en peau traditionnels qui ne sont pas toujours de leur propre nation. En 1873, Powell fait par exemple photographier une Paiute portant un costume ute collecté cinq ans plus tôt et emprunté à la Smithsonian Institution pour l'occasion : ce n'est pas l'exactitude qui est recherchée mais une représentation imagée de l'Amérindien capable de marquer le public. La famine et la misère de ces populations chassées de leurs territoires d'origine est elle ignorée (Fleming, 1986 : 108-109). Pour Powell mais aussi pour la Smithsonian, ces photographies permettent de mieux montrer les coutumes et les caractéristiques des Autochtones, à l'instar des relevés qui autorisent eux une meilleure compréhension des ruines architecturales (ARSI, 1875 :42). On l'a compris, c'est une culture dans sa globalité que Powell collecte, et non pas de simples objets. A cette volonté de complétude de la recherche répond un désir d'exhaustivité des collections matérielles.

c. Des collections exhaustives... mais répondant à certains critères

Selon Don D. Fowler, la collection d'objets rapportée par Powell depuis l'Ouest est l'une des plus larges et variées de son temps (Fowler, 1971 : 19). Les collections aujourd'hui conservées au sein de la Smithsonian Institution n'en sont que le maigre reflet, puisque seule demeure la moitié de la collection originelle, dispersée au fil des décennies par les pertes, les destructions et les échanges d'objets (Fowler, 1979 :2). Les pièces du musée du quai Branly et provenant du Grand Bassin ne sont que l'une des parties du puzzle, mais leur grande diversité montre à leur niveau l'ampleur des collectes de Powell. Le musée abrite ainsi des instruments de chasse (arc n° 71.1885.78.286), des spécimens de vannerie (hotte conique n° 71.1885.78.354.1-2), des ustensiles de cuisine (cuillère n° 71.1885.78.168), des outils variés (racloir en os n° 71.1885.78.167), des vêtements et accessoires (tunique n° 71.1885.78.279, ornement de danse n° 71.1885.78.273), des jeux et des objets liés à l'enfance (jeu de hasard n° 71.1885.78.453, porte-bébé n°71.1885.78.507). On pense évidemment ici aux collectes de Swan, qui se voulaient (du moins théoriquement) complètes. Mais Powell va plus loin que l'instituteur de Neah Bay. Il met ainsi en place une collecte systématique destinée, en principe, à ne rien laisser de côté. Powell fonctionne par ensembles régionaux et ethniques. En 1872, sa collecte se concentre sur les Amérindiens de la vallée du Colorado auprès desquels il « est parvenu à obtenir une véritable série exhaustive de tout ce qui peut illustrer les habitudes et manières des intéressantes tribus qui occupent

actuellement cette région »²³⁶. En 1873, ce sont les Ute qui sont majoritairement représentés par les collections envoyées à la Smithsonian Institution. Ces collections forment « une représentation exhaustive des habitudes, manières et coutumes des Indiens Ute, incluant tous les types de vêtements et ornements personnels, d'armes de guerre et de chasse, d'ustensiles domestiques et agricoles, des spécimens de leur nourriture dans différents stades de préparation, et toute autre chose pouvant éclairer les habitudes et caractéristiques de l'un des peuples les plus primitifs du continent américain »²³⁷. Au sein même de ces grands ensembles, Powell essaie autant que possible de rassembler des sous-ensembles d'objets par typologies : « Des spécimens d'instruments de guerre et d'agriculture, produits de l'industrie et de l'ingéniosité [des Amérindiens] sont collectés en lots les plus complets possibles »²³⁸. Par cette logique de collecte, Powell s'intéresse à des objets utilitaires et communs qui n'auraient pas retenu l'attention de voyageurs comme Catlin ou de militaires quelques années plutôt. Dès les années 1870, Powell emploie donc des méthodes que préconisera le français Marcel Mauss en 1947 dans son *Manuel d'ethnographie* : « Le collecteur s'attachera à composer des séries logiques, en réunissant si possible tous les échantillons d'un même objet en dimensions, formes, etc., sans craindre les doubles et les triples. » (Mauss, 1947 :32).

Si Powell a pour objectif premier de collecter toute la culture matérielle des Paiute du sud et des Ute, il n'en discrimine pas moins certaines pièces afin de ne conserver que les témoins matériels traditionnels et anciens de ces nations. Powell veut en effet définir à travers ses collections une « tradition culturelle » épargnée par la culture euro-américaine et préservée dans son état primitif²³⁹. En dehors des objets exclus à cause de leur « obscénité » vis-à-vis du public de l'époque, Powell ne collecte pas les objets témoignant de l'utilisation du cheval et des armes à feu, sauf lorsqu'ils sont réalisés selon des techniques amérindiennes. Les objets faits à la main par le vendeur ou utilisés par les grands-parents sont privilégiés, tout comme les objets fabriqués et produits au sein d'un même groupe, et non pas issus d'échanges entre nations (Parezo, 1987 : 23). Pour obtenir des objets correspondant à ces critères, Powell n'hésite pas à les faire fabriquer. Entre 1870 et 1875, il est ainsi attesté par plusieurs sources que des pièces paiute en vannerie et

²³⁶ « [Powell] succeeded in procuring a very extensive series of everything illustrating the habits and manners of the interesting tribes that now occupy that region », ARSI, 1873 : 45.

²³⁷ « [Les collections forment une] extensive representation of the habits, manners and customs of the Ute Indians, including every form of dress and personal adornment, of weapons of war and of the chase, of household and agricultural utensils, specimens of their food in different stages of preparation, and whatever else may throw light upon the habits and characteristics of one of the most primitive people on the American continent », ARSI, 1874: 41.

²³⁸ « Specimens of the implements of war and husbandry, product of the industry and skill [of the Indians] are being collected in as complete sets as possible », Walter Powell (cousin de John Powell engagé sur la *survey*), cité in Fowler, 1979 : 3.

²³⁹ Selon le point de vue classique du XIX^{ème} siècle, Powell considère les Amérindiens comme des populations primitives, sauvages, soit le stade le plus bas de l'humanité, qui doivent être civilisées et donc assimilées par la société euro-américaine (Goetzmann, 1966 :570). Ce paradigme influence fortement l'ensemble des collectes destinées à la Smithsonian Institution, comme nous le verrons plus largement dans le I.A.1.a. de notre troisième chapitre.

des vêtements en peau furent réalisés sous la direction d'Ellen Powell Thompson (sœur de Powell et épouse de son topographe en chef), « l'objectif étant que le travail soit effectué selon les méthodes employées avant l'arrivée des Blancs par les plus anciens membres du clan »²⁴⁰. Powell et Swan commanditent donc tous deux des objets, mais pour des raisons bien différentes.

Comme dans toute collecte, la subjectivité du collecteur, ici Powell, détermine sa collection. Celle-ci n'est pas exhaustive au sens strict du terme, mais n'en reste pas moins extrêmement complète. Les motivations qui amènent Powell à sélectionner certains objets et à en éliminer d'autres ne sont pas particulières à l'explorateur mais sont au contraire partagées par les conservateurs de la Smithsonian Institution. Cette dernière, tout comme les hommes de terrain dont nous avons abondamment parlé, possède sa logique propre quant à la formation et à l'organisation de ses collections qui doivent demeurer cohérentes. Il convient de nous interroger maintenant sur la construction de notre corpus une fois intégré dans une vaste mécanique institutionnelle. A la suite de la collecte préliminaire sur le terrain, les objets s'inscrivent en effet dans de nouveaux processus sélectifs, de leur entrée à la Smithsonian Institution à leur envoi au Musée d'Ethnographie du Trocadéro: une nouvelle collection se façonne, qui aboutira au corpus aujourd'hui conservé au musée du quai Branly.

²⁴⁰ «[...] the endeavor being to have the work done by the methods employed before the coming of the whites by the older people of the clan », Mason (1904), cité in Fowler, 1979 : 3.

Troisième partie : De la Smithsonian Institution au musée du quai Branly, logiques de constitution d'une collection muséale

L'acteur centralisateur des pièces qui composent le corpus que nous étudions aujourd'hui est la Smithsonian Institution. Pivot incontournable de la constitution de la collection que nous étudions, elle reçoit et communique les objets selon des logiques qui lui sont propres. Point de départ de la vie muséale des pièces faisant l'objet de notre étude, elle n'en signe pas la fin : grâce aux échanges qui ont lieu entre elle et le Musée d'Ethnographie du Trocadéro, notre corpus s'est vu offrir une nouvelle phase de son histoire. N'ayant cessé d'évoluer depuis son arrivée en France, il doit aujourd'hui se comprendre comme le résultat de plus d'un siècle d'existence au sein d'institutions muséales.

I. A la Smithsonian Institution, une vision globale des collections

Les premières collections reçues par la Smithsonian le sont passivement, par transferts institutionnels (expéditions Wilkes et Gunnison-Beckwith, Army Medical Museum) ou envois spontanés de particuliers (Belden, Gibbs) : elle n'a donc pas la mainmise sur la formation de ses collections. Dès les années 1860-1870, un changement s'opère : il ne s'agit plus de recevoir passivement des objets mais de dessiner une collection cohérente répondant à des objectifs précis, à la fois scientifiques et pragmatiques. Comment la Smithsonian Institution construit-elle ses collections ethnographiques des années 1870 à 1880?

A. Documenter le « Vanishing Indian »

1. Une nouvelle science à la croisée des courants scientifiques et théoriques

En la personne de Joseph Henry, la Smithsonian Institution a très tôt défendu et promu l'ethnographie comme une science à part entière digne de l'intérêt national. Le contexte favorable de la présence d'une culture politiquement dominée qui fascine de longue date les Occidentaux joue également en faveur du développement inouï que connaît l'ethnographie américaine dans la seconde moitié du XIX^{ème} siècle. Pour mieux intégrer, de gré ou de force, les nations amérindiennes dans la société euro-américaine, il faut les comprendre et donc les étudier. Ce sont les faits, et non pas les objets, qui intéressent en premier lieu les ethnologues (Parezo, 2006 :97). Mais la culture matérielle va elle aussi avoir son importance pour illustrer les recherches et les modèles théoriques suivis au sein du National Museum. Les collections vont ainsi se constituer sous l'influence majeure du courant évolutionniste et de la quête du passé des populations autochtones en voie d'extinction.

a. Influences de l'évolutionnisme

En 1877 paraît *Ancient Society*, l'ouvrage majeur de Lewis Henry Morgan qui y expose sa théorie évolutionniste. Créateur de la première chaire universitaire américaine d'anthropologie en 1875, ce spécialiste des Iroquois est depuis considéré comme le père de l'évolutionnisme américain (Gorboff, 2003 :48). L'évolutionnisme est toutefois déjà à l'œuvre dès les années 1850 avec des auteurs anglais comme Herbert Spencer puis Edward Tylor. L'étude de l'Homme qui se développe à la même époque s'ancre donc dans ce courant théorique qui se détache du racialisme : aux Etats-Unis, les Amérindiens ne sont plus considérés comme un type racial mais comme une étape du développement humain, à la fois social, mental et moral. Les étapes principales de cette progression générale de l'humanité sont l'état sauvage, la barbarie et la civilisation. Les Amérindiens sont considérés comme des sauvages, ce qui correspond au niveau le moins évolué de l'humanité, tandis que la société euro-américaine est elle civilisée. La Smithsonian qui se veut à la pointe de la recherche scientifique suit évidemment ce courant de pensée et adopte le point de vue évolutionniste dans sa mise en œuvre de l'ethnographie. Powell en particulier est particulièrement marqué par les théories de Morgan qu'il adopte (Hinsley, 1981 : 28-29). Ces dernières sont généralement suivies par l'ensemble des anthropologues de la Smithsonian et adoptées par les ethnologues autodidactes sur le terrain, pour qui les Amérindiens

sont bel et bien des populations primitives et inférieures aux Blancs (Dubin, 2001 :16). Le BAE créé par Powell en 1879 doit ainsi centraliser la recherche ethnographique sous l'égide de l'évolutionnisme (Hinsley, 1981 :150).

Dans ce cadre, les spécimens rassemblés à la Smithsonian sont destinés à être comparés afin de distinguer et de hiérarchiser des faits culturels universels. Les objets, produits de la culture, sont considérés comme des preuves d'un développement humain universel. En ce sens ils témoignent des évolutions techniques et formelles qui dépendent des différentes étapes de développement délimitées par Morgan (Parezo, 1987 :19). Leur collecte est donc d'un intérêt primordial. La méthode d'analyse des objets s'en trouve également influencée : les « sauvages » ne sont pas capables de beauté et de création libre mais sont en tous points contraints par leur technologie et le matériau employé qui sont les deux sources des formes décoratives. Les arts matériels amérindiens se résumeraient donc à des créations techniques d'où tout sens esthétique serait exclu (Hinsley, 1981 : 104-105). Ce concept d'un art évolutif va longtemps rester en vigueur et va profondément marquer l'histoire de l'art telle qu'elle se pratique à l'époque et au-delà, jusqu'à Franz Boas. Nous en verrons d'ailleurs des expressions à travers les publications contemporaines qui diffusent les collections de la Smithsonian²⁴¹.

b. Une fascination pour les origines de l'homme amérindien

Les collections de la Smithsonian ne servent pas uniquement à illustrer la théorie évolutionniste mais constituent également des indices destinés à reconstituer l'antiquité des populations amérindiennes. Dans une approche historique de leur discipline, les anthropologues cherchent à retrouver et à identifier les restes des cultures préhistoriques aux origines des populations autochtones vivantes (Parezo, 1987 :19). Il s'agit ici d'une fascination universelle pour le passé de l'homme américain qui se place au cœur de la recherche ethnographique américaine au XIX^{ème} siècle. La recherche des témoignages du passé, en l'occurrence matériels, conduit naturellement au développement de l'archéologie. Celle-ci doit se comprendre comme une part intrinsèque de l'anthropologie américaine, au même titre que l'ethnographie (au sens de collecte de faits et de matériel sur le terrain), la philologie et l'anthropologie physique (Hinsley, 1981 :23). Pour Joseph Henry, la fouille des monticules dans les vallées de l'Ohio et du Mississippi doit permettre de retrouver les racines des populations vivantes et de classer ces mêmes populations et les précédentes au sein d'un développement humain universel.

²⁴¹ Sur ce sujet, se reporter au I.B.2.c. de ce chapitre.

L'archéologie n'est toutefois pas toujours aisée, le matériel archéologique étant difficile à dater (Hinsley, 1981 : 42 et 46).

En sus de soutenir la théorie évolutionniste, les objets doivent donc pourvoir à d'autres recherches historiques : à travers les vestiges matériels, c'est toute l'histoire d'un continent que les ethnologues veulent retracer. Cette volonté d'étude historique classificatoire d'un type humain n'est pas sans rappeler les méthodes propres aux sciences naturelles, dont est issue l'ethnologie américaine. L'attraction pour l'histoire des origines et la classification des nations amérindiennes en tant que populations primitives destinées, à terme, à évoluer vers la civilisation sont autant de courants de pensée qui contribuent à créer le paradigme du *vanishing indian*. La constitution des collections de la Smithsonian dans les années 1870-1880 ne peut se comprendre en dehors de ce dernier.

c. Le paradigme du *vanishing indian*

La seconde moitié du XIX^{ème} siècle est marquée par les guerres indiennes, la disparition de la Frontière, la colonisation de l'Ouest et la mise en réserve progressive de l'ensemble des nations amérindiennes. Face à cette nouvelle page qui se tourne pour l'histoire des Etats-Unis, l'ensemble des Euro-américains est persuadé que la disparition définitive des Amérindiens est en marche. Avec l'expulsion des Autochtones des régions entourant le Mississippi et la fin des guerres indiennes, au milieu des années 1870, l'Indien n'est plus une menace : un sentiment nostalgique remplace la peur ou la haine inspirées par ces nations étrangères sur le sol national. Les Amérindiens deviennent même un symbole de l'histoire américaine (Dubin, 2001 :13). La mise en réserve va de fait, selon l'opinion du temps, faire disparaître l'indianité, le mode de vie traditionnel de ces populations (Gordon, 1988 :6). Si cette disparition programmée provoque une certaine nostalgie chez les Euro-américains, elle est aussi tout à fait acceptée : les Amérindiens, primitifs, sont condamnés à évoluer vers le stade supérieur de l'évolution humaine, la civilisation. Powell²⁴², Powers²⁴³, et tous les autres sont intimement persuadés que la science, incarnée par la Smithsonian Institution puis par le BAE, doit accompagner et aider cette assimilation à la culture euro-américaine, seule issue positive pour les Amérindiens (Parezo, 1987 : 20-21). La lourde responsabilité de la politique gouvernementale dans la disparition du mode de vie autochtone et

²⁴² On se souvient que Powell étudie les conditions de vie des populations du Grand Bassin pour le département de l'Intérieur en 1873. Sa recommandation est sans détour : les Amérindiens doivent être placés dans des réserves et recevoir une « éducation civilisée », des leçons de couture pour les femmes et d'agriculture pour les hommes, afin de subvenir à leurs besoins (Hinsley, 1981 : 148-149).

²⁴³ A la suite de sa collecte de 1875-1876, Powers recommande la création de réserves le long de la Klamath qui pourraient fournir les ressources nécessaires à l'autosuffisance des nations autochtones de la zone (Powers, 1877 :458-459).

la mise au rebut de toute une civilisation est elle passée sous silence par ces ethnologues évolutionnistes foncièrement optimistes (Washburn, 1988 : 549).

D'après Douglas Cole (1985 :49), cette prise de conscience qu'une culture toute entière est en train de disparaître face à la civilisation ainsi que la fascination contemporaine pour les populations primitives sont les deux principaux facteurs qui conduisent à une nouvelle vague de collecte ethnographique. Dès 1863, Gibbs évoque une « urgence » de la collecte auprès des populations indiennes vivantes, qui sont déjà en train de disparaître ou d'abandonner leur culture matérielle traditionnelle contre des objets européens (Gibbs, 1863 : 4). Il est vrai que les changements sont rapides : en Californie, le mode de vie autochtone change du tout au tout en dix à vingt ans tout au plus après les premiers contacts. Si les traditions persistent plus longtemps, la technologie amérindienne disparaît elle très vite (D'Azedev, 1986 :3). La Smithsonian réunit donc en son sein des collections amérindiennes dans un esprit humaniste de sauvetage : on conserve pour transmettre aux futures générations amérindiennes²⁴⁴.

L'évolutionnisme, l'intérêt pour l'antiquité amérindienne et le concept du *vanishing indian* guident donc intellectuellement la formation des collections de la Smithsonian.

2. Des collections influencées par les modèles intellectuels en vigueur

L'influence des courants de pensée précédemment évoqués va se ressentir sur les zones géographiques et culturelles de collecte et la typologie des objets réunis au sein du National Museum. Les objets vont devoir soutenir les recherches en cours et illustrer une culture amérindienne antique, primitive et traditionnelle.

a. Exhumer le passé américain : les collectes archéologiques

En réponse à l'intérêt général croissant pour l'histoire des origines des populations américaines, les fouilles archéologiques se développent. En dehors des objets relevant des populations vivant dans les réserves et de celles autrefois à l'est du Mississippi, l'ethnographie recherche des objets et des restes humains « antiques » témoins de « races qui avaient déjà disparu avant la découverte du continent par les Européens, ou dont l'extinction peut être considérée comme contemporaine de cet événement »²⁴⁵. Les spécimens récupérés par la *survey* de Wheeler en 1875 et par l'ichtyologiste Jordan en 1881 sont ainsi attribués à des populations préhistoriques.

²⁴⁴ Les ethnologues qui s'arrogent cette tâche sont en effet persuadés que les Amérindiens eux-mêmes en sont incapables, tout objet inutile ou usé étant abandonné et détruit (Dubin, 2001 : 17).

²⁴⁵ La première période à représenter par la collecte est celle des « races which had already passed away before the discovery of the continent by Europeans, or whose extinction may be considered as coeval with that event », Gibbs, 1863 :4.

En 1885, c'est très certainement Otis T. Mason, conservateur du département d'ethnologie du National Museum, qui engage Ray à fouiller des tombes californiennes et à en exhumer des lames de couteau dont des moulages sont parvenus au musée du quai Branly (ARSI, 1889 :222). Si les objets issus de fouilles des années 1870-1880 de notre corpus proviennent tous de la Californie, la Smithsonian concentre ses premières campagnes archéologiques (dès la fin des années 1840) sur les monticules mississippiens, les champs labourés et les amas coquilliers situés à l'est du Mississippi. La collecte d'objets auprès des nations amérindiennes vivantes se concentre elle dans l'Ouest. Selon Curtis Hinsley, cette séparation favorise une discontinuité totale entre les études historiques et préhistoriques de l'époque, ce qui permet aux scientifiques de la Smithsonian de nier l'historicité des nations de l'Ouest (Hinsley, 1981 : 68). Il est vrai qu'en 1875, le rapport de l'expédition de Wheeler ne lie pas le matériel retrouvé dans les sépultures de Santa Barbara aux Amérindiens toujours présents dans les missions voisines (Putman, 1879 : 34-42). Cette situation évolue toutefois dans les années 1880 : les missions archéologiques se déplacent vers l'Ouest, la Californie donc, mais aussi vers le Sud-Ouest, sous l'influence de Powell. Les objets contemporains, le matériel ancien et les faits sociaux et religieux doivent être collectés et étudiés ensembles, comme le fait Ray en 1885:

« Si nous ajoutions à nos outils en pierre anciens tous les accompagnements en bois, textile, cuir, os et corne de tels articles, comme on peut aujourd'hui en trouver dans un camp sauvage, nous ne devrions plus être éloignés d'un tableau correct des industries que pratiquait cet ancien peuple, et nous pourrions aisément deviner quelle sorte de vie était la leur [...]. Il n'est pas suffisant, donc, de comparer une pointe de flèche du passé avec une pointe de flèche du présent. L'étudiant devrait minutieusement épuiser l'archéologie d'un monticule, d'une tombe, d'un camp, [...], examiner les industries, la sociologie, les croyances, et les cérémonies de chaque tribu moderne, afin de parvenir à une large généralisation du passé de l'histoire humaine. »²⁴⁶

Otis T. Mason part ici d'un postulat évolutionniste : puisque les Amérindiens contemporains appartiennent au premier stade du développement humain, la sauvagerie, leur culture matérielle comme immatérielle n'a pas évolué depuis les temps anciens. Les collections archéologiques de la Smithsonian dans les années 1880 sont donc intimement liées à l'évolutionnisme ambiant, qui oriente aussi la formation des collections ethnographiques.

²⁴⁶ « If we add to our ancient stone implements all the wooden, textile, leather, bone, and horn accompaniments of such things, as they are now found in a savage camp, we shall not be far from a correct picture of the industries which that ancient people practiced, and we could easily guess the sort of life they led. [...] it is not enough, then, to compare an arrow-head of the past with an arrow-head of the present. The student should thoroughly exhaust the archaeology of a mound, tomb, camp-site, [...]scrutinize the industries, sociology, beliefs, and ceremonies of each modern tribe, in order to arrive at a broad generalization of past human history. », Mason, *in* ARSI, 1889 : 205.

b. A la recherche des populations menacées et des populations « vierges »

La théorie évolutionniste dont est en partie issue l'idée d'un *vanishing indian* se doit d'être illustrée au sein de l'USNM. C'est d'abord culturellement et géographiquement qu'elle impacte les collections. La Smithsonian veut en effet représenter la primitivité de l'Amérindien au sein de ces collections et va cibler pour ce faire deux types de populations : d'une part les communautés établies au sein des réserves qui seront les plus rapides à disparaître, et d'autre part les communautés « vierges », encore non influencées par la civilisation occidentale.

La présence de collecteurs résidents au sein des réserves facilite de manière évidente la collecte auprès des premières populations. Gibbs, Swan, Chase et Dyar sont en ce sens d'importants interlocuteurs de la Smithsonian, tout comme Powers et Ray qui se rendent eux aussi dans des réserves au moment de leur collecte. On remarque, au sein de notre corpus, que les collectes n'ont plus lieu majoritairement dans les Plaines, comme c'était le cas dans les années 1830-1860, mais sur la côte Pacifique, de l'état de Washington à la Californie. L'explication est évidemment historique. Avec la découverte de l'or en Californie dans les années 1850 et la création d'une ligne de chemin de fer transcontinentale en 1869, la Côte Ouest s'occidentalise très rapidement et l'ensemble des Amérindiens y résidant sont placés dans des réserves. Les Plaines restent elles peu colonisées, les réserves éparées et les Amérindiens belliqueux, jusqu'à la fin des années 1870. Il est donc logique que la collecte, qui plus est majoritairement pratiquée par des civils et non plus par des militaires, se déplace plus à l'Ouest. Cependant ce n'est pas là que la Smithsonian va pouvoir trouver des populations dans leur état primitif mais dans des régions encore peu étudiées : le Sud-Ouest et le Grand Bassin. Powell ne consacre pas toutes ces études de terrain sur les Ute, les Paiute puis les Pueblo par hasard. La région, relativement isolée jusqu'aux années 1870, intéresse fortement l'ethnologue car les populations y résidant ont été relativement épargnées par les guerres et les privations de territoire, contrairement aux nations des Plaines et de la côte Nord-Ouest (Parezo, 1987 :21). Cette aire est donc une aubaine pour Powell qui la considère comme un véritable « laboratoire » où des communautés diverses peuvent être observées dans un environnement commun (Fowler, 2010 :87). Les Paiute sont probablement les Amérindiens à avoir le moins fréquenté les Euro-américains jusqu'alors. F.S Dellenbaugh, compagnon de Powell en 1872, observe que les Kaibab (Paiute) sont en pleine période de transition, entre attachement aux pratiques traditionnelles et adoption de certains traits culturels occidentaux :

« A certains moments ils se rendaient tous sur le [plateau] Kaibab chasser le cerf. Leurs fusils, quand ils en avaient, étaient de l'ancien type de chargement par la bouche, avec des chiens externes pour enflammer l'amorce. Beaucoup utilisaient l'arc et la flèche et certains savaient comment faire des

têtes en pierre [...]. Leurs vêtements étaient, dans une certaine mesure, en peau de cerf, mais la plupart étaient de vieux vêtements obtenus auprès des Blancs [...]. Ils faisaient du feu en utilisant des allumettes quand ils pouvaient s'en procurer, mais utilisaient autrement un simple bâton ou un foret "en palmier".»²⁴⁷

Les collectes de la Smithsonian sont donc géographiquement et culturellement ciblées, avant même la création des grandes aires culturelles que nous connaissons actuellement. Une fois sur le terrain, c'est une seconde sélection typologique qui s'opère, avec toujours l'intention de documenter des populations primitives.

c. L'authenticité à tout prix

La volonté de sauvegarder les derniers témoignages des cultures amérindiennes ou du moins l'idée que l'on s'en fait amène la Smithsonian Institution à privilégier d'abord la collecte d'objets anciens, de style pré-contact, en un mot, les plus « authentiques » et primitifs. Ces objets soutiennent la théorie évolutionniste en illustrant par contraste le progrès atteint par les populations après leur assimilation (Parezo, 1987 :9). Les objets contemporains qui témoignent de l'influence occidentale doivent par conséquent être bannis des collections. Cette idée demeure encore en vigueur au début du XX^{ème} siècle avec Franz Boas, qui jugeait ces objets « contaminés [...] par l'effet pernicieux de notre civilisation et de ses marchandises industrielles »²⁴⁸. La culture matérielle domestique non cérémonielle qui disparaît très rapidement face aux outils européens est la priorité des collecteurs, avec les objets qui ne sont plus en usage (Parezo, 1987 :22). Powell est l'un des premiers à privilégier ainsi les objets domestiques « authentiques », comme nous l'avions précédemment remarqué en examinant brièvement ses pratiques de collecte. Il n'est évidemment pas le seul au sein de notre corpus. Swan fait fabriquer des arcs et flèches traditionnels qui ne seront jamais utilisés²⁴⁹, tandis qu'il fait peindre un canoë qu'il acquiert en octobre 1884 dans le « style Indien », afin de le rendre plus conforme à la vision qu'il possède de la production matérielle amérindienne²⁵⁰. Dyar envoie lui des articles qui ne sont plus utilisés par les Klamath, probablement sur demande de la Smithsonian :

²⁴⁷ « At certain times they all went to the Kaibab [plateau] deer hunting. Their guns, when they had any, were of the old muzzle-loading type, with outside hammers to fire the caps. Many still used the bow and arrow and some knew how to make stone arrowheads [...]. Their clothing was, to some extent, deerskin, but mainly old clothes obtained from the whites [...]. They obtained fire by the use of matches when they could get them, but otherwise they used the single stick or "palm" drill.» F.S. Dellenbaugh, cité in Fowler, 1979 : 10.

²⁴⁸ « [...] contaminated [...] by the pernicious effects of our civilization and its machine-made wares », Boas cité in Dubin, 2001 :17.

²⁴⁹ J.G. Swan, lettre du 23/03/1885 partiellement retranscrite in n° 16163, «Accession History», communication NMNH.

²⁵⁰ «[...] One portion of this collection is a small and perfect set for the 15 foot canoe which I will send as soon as I can get an Indian to paint her Indian style. [...]», J.G. Swan, lettre à S.F. Baird, 16/10/1884, partiellement retranscrite in n° 15152, « Accession History », communication NMNH.

« La plupart de ces articles [de la collection envoyée] sont tout à fait obsolètes, ayant depuis longtemps laissé la place à ceux utilisés par des nations civilisées, particulièrement ceux faits de peau de daim, les armes et les habillements guerriers, les instruments de pêche et de chasse, etc. En adoptant les vêtements et coutumes de l'homme blanc, les Indiens Klamath ont progressivement abandonné leurs propensions guerrières, sont devenus travailleurs et énergiques et semblent aujourd'hui ne vouloir cultiver que les arts de la paix.»²⁵¹

De tels procédés de sélection posent évidemment problème : les collections rassemblées dans les années 1870 et 1880 reflètent-elles réellement la culture matérielle autochtone contemporaine ou représentent-elles plutôt celle produite plusieurs décennies plus tôt ? On sait que certaines techniques, comme la broderie de piquants de porc-épic, étaient admirées par les Euro-américains, tandis que d'autres (la peinture, le dessin) étaient dédaignées et donc bien moins collectées (Feest, 1993 :8). Une telle démarche est aussi idéologiquement contestable. Eloïse Galliard met bien en avant qu'en niant l'influence occidentale sur la culture amérindienne, les anthropologues de la fin du siècle figent ces populations dans un « passé pourtant révolu depuis des nombreuses années » participant en cela « à la négation de [leur] historicité » alors même qu'il ne s'agit pas de dévaloriser les Autochtones mais de les protéger (Galliard, 2014 :124). Au-delà des conséquences sur la formation des collections, cette obsession pour l'authentique déstabilise progressivement l'artisanat local et les objets les moins prisés par les collecteurs disparaissent (Berlo, 1992 :3). La création amérindienne s'adapte et crée des objets considérés comme traditionnels par les collecteurs alors même que des innovations sont à l'œuvre : les vanneries californiennes, très demandées à la fin du XIX^{ème} siècle, reproduisent d'anciens modèles transformés subtilement par leurs créateurs dans un processus de recréation et de réinterprétation novatrice des formes totalement ignoré par la Smithsonian et ses collecteurs (Berlo, 1992 :6). En parallèle de la collecte ethnographique, le public s'intéresse lui aussi aux derniers vestiges amérindiens et des points de vente marchands s'implantent dans l'Ouest, fournissant directement ou par correspondance des objets aux touristes (Lanford, 1995 :67).

Dans ce contexte de forte demande vis-à-vis des arts amérindiens, la Smithsonian Institution cherche à s'imposer comme le plus grand centre de conservation et d'exposition à l'échelle nationale. Si les collectes servent les courants scientifiques en cours en son sein, elles répondent aussi à une politique d'enrichissement et de diffusion des collections plus pragmatique.

²⁵¹ «In making the above collection special care has been taken to secure articles illustrative of the wild life of the Indian prior to the advent of the white man, and many of them are therefore wanting in those embellishments in beads and finery, now so generally adopted by the Indian race. Many of these articles are wholly obsolete, having long since given place to those used by civilized nations, especially such as are made of buckskin, weapons and habiliments of warfare, hunting and fishing utensils, etc. While adopting the dress and customs of the white man, Klamath Indians have gradually relinquished their former warlike propensities, have become industrious and energetic and now seem desirous to cultivate only the arts of peace.», in «Descriptive Catalogue», 27/03/1876, partiellement retranscrit in N° 5319, «Accession History», communication NMNH.

B. *Faire rayonner les collections*

Dans les années 1870-1880, la Smithsonian souhaite imposer sa prédominance sur la science ethnologique américaine et les collectes qui en dépendent, dans un contexte institutionnel concurrentiel, avec deux objectifs principaux : développer ses collections et les faire rayonner. Le développement impressionnant des collections ethnographiques dans les années 1870-1880 témoigne de cette politique d'enrichissement forte de la part de l'institution.

1. Enrichir les collections...

a. Des collections ethnographiques en pleine expansion

Ce phénomène d'augmentation des collections devient très visible à partir de la fin des années 1860. Il nous faut d'ailleurs rappeler que dans notre propre corpus, pas moins de cent quatorze objets ont été entrés dans les inventaires de la Smithsonian entre 1868 et 1886, bien que certains aient été collectés auparavant²⁵². L'enrichissement des collections ethnographiques est alors exponentiel (*cf* annexe 3.3.) : de 1867 à 1884, environ soixante-quinze mille spécimens d'ethnologie amérindienne sont reçus par la Smithsonian Institution et représentent en 1874 près d'un tiers du matériel reçu par l'institution (Hinsley, 1981 : 71-72). En 1861, seuls cinq cent cinquante entrées du catalogue étaient désignées comme ethnologiques (ARSI, 1862 :64). Ces entrées montent à dix mille en 1870 (ARSI, 1871 :47) puis à plus de cinquante-et-un mille en 1881 (ARSI, 1883 :35). Cinq sources différentes permettent à la Smithsonian d'acquérir ces objets : les expéditions gouvernementales, les donations privées à l'initiative du donateur ou à la demande de la Smithsonian, les échanges nationaux et internationaux, les explorations financées et dirigées par la Smithsonian elle-même et enfin les achats, très peu nombreux (ARSI, 1878 :36-37).

La forte croissance des collections est liée à l'émancipation progressive de l'ethnologie elle-même au sein du National Museum. Dès 1867, Henry cherche par la publication d'une circulaire à encourager la collecte, indispensable au développement de la nouvelle science de l'Homme (Cole, 1985 : 12). En 1860 une catégorie « spécimens ethnologiques » est pour la première fois distinguée dans le catalogue (Cole, 1985 :11). Jusqu'en 1884, cette dénomination rassemble sans les séparer les pièces amérindiennes et les témoignages techniques de la société euro-américaine (textile, transport, industries, etc.). C'est à cette date qu'est créé un « département d'ethnologie » autochtone indépendant, sous la direction du conservateur Otis T. Mason (ARSI,

²⁵² On pense notamment ici aux collections de Catlin, de l'Army Medical Museum et de l'*US Ordnance Office* du Département de la Guerre.

1885 : 56). Ce dernier est un fervent défenseur de l'ethnologie, qui doit selon lui « occuper le premier rang parmi les sciences » car elle est « prééminente dans la grandeur et la complexité de son sujet »²⁵³. Cette création tardive²⁵⁴ d'un département indépendant consacré à l'étude des populations amérindiennes est à mettre sur le compte d'un manque de budget et de personnel de la part de la Smithsonian, ce que déplore Goode en 1883 (ARSI, 1885 : 183). Le nombre d'objets conservés au sein de ce nouveau département est estimé par Mason à deux cent mille exemplaires (ARSI, 1885, II : 20), avant d'évoluer à cinq cent mille exemplaires deux ans plus tard (ARSI, 1887, II :13)²⁵⁵.

Ce développement quantitatif impressionnant du département d'ethnologie au fil des ans fait écho à un enrichissement qualitatif parallèle des collections.

b. Nouveaux territoires, nouveaux objets : une diversification des collections

Nous l'avons vu, la Smithsonian Institution cible géographiquement et culturellement les collections qu'elle souhaite acquérir afin que celles-ci correspondent au courant de pensée évolutionniste prédominant en son sein. On assiste alors à un déplacement des zones de collecte, des Plaines vers la côte Pacifique, le Grand Bassin et le Sud-Ouest (*cf* annexe 2.1.b.). Les collections acquises remplissent également un second objectif plus pragmatique, celui de la diversification qualitative des pièces présentes au National Museum : pour son directeur, Spencer Baird, le musée doit devenir le dépositaire incontesté de la culture matérielle nationale. Pour cela les collections doivent embrasser des horizons les plus larges possibles et représenter des régions et des cultures jusqu'alors absentes.

Lorsque Powell envoie en 1875 les objets qu'il a rassemblé auprès des Shoshone du Grand Bassin, Baird se félicite de l'entrée de ces collections au musée où la nation n'était jusqu'alors pas représentée (ARSI, 1876 : 55). Quant à la collecte d'objets hupa provenant de la région de la Klamath par Ray en 1885, elle a clairement pour but l'élargissement des collections de cette région qui sont présentes au musée à travers deux autres ensembles uniquement, réunis par Wilkes et Powers (ARSI, 1889 :206). Face à cette convergence des intérêts scientifiques et pratiques de l'institution, les collections ethnologiques évoluent d'année en année vers toujours plus de nouveaux territoires. En 1868, les collections les plus notables à entrer à la Smithsonian

²⁵³ « In claiming for anthropology the first rank among the sciences, it is only designed to say that it stands pre-eminent in the grandeur and complexity of its theme », Mason *in* ARSI, 1881:391.

²⁵⁴ Rappelons que les premières collections ethnologiques entrent officiellement à la Smithsonian Institution en 1858 et que le National Museum, existant depuis la même année, est réorganisé et placé dans un nouveau bâtiment modernisé en 1881 (Hinsley, 1981 : 74).

²⁵⁵ Ce nombre semble excessif au regard des entrées enregistrées dans les catalogues entre 1881 et 1884. L'explication est à trouver dans le mode de comptage de Mason qui a probablement dénombré une à une les pièces conservées dans les ensembles porteurs d'un seul et même numéro d'inventaire.

sont pièces amérindiennes des Plaines collectées par Belden, Matthews, Gray et Palmer (ARSI, 1869 :30). Quatre ans plus tard, les principales additions aux collections viennent elles d'Oregon, de Californie, du Grand Bassin et des Rocheuses (ARSI, 1873 :43-44). La côte Nord-Ouest (Alaska, île de Vancouver et état de Washington) et l'Oregon demeurent eux au centre de l'attention dès 1874 et jusqu'en 1884 (ARSI, 1875 :30 et ARSI, 1885 :57), avant que les pièces venues de Californie et du Grand Bassin puis du Sud-Ouest n'arrivent en grand nombre dans les années 1870 et 1880 grâce aux collectes de Powell et du BAE. Si les collecteurs explorent de nouveaux territoires, la Smithsonian elle exige de nouveaux objets. Deux critères prédominent : le premier, que nous avons déjà abordé, est la caractéristique d'authenticité que doivent posséder les pièces collectées. Le second critère est celui de l'exhaustivité. Dès son arrivée à la tête du département d'ethnologie, Mason exhorte ainsi les collecteurs à ne négliger aucune expression de la culture matérielle amérindienne. Sans des collections complètes et documentées, il sera impossible d'illustrer « la société de l'homme primitif » au sein du National Museum (ARSI, 1885 :109). Ces directives ont pour conséquence l'afflux massif d'objets utilitaires et domestiques (outils, ustensiles de cuisine, vannerie, etc.) au musée (Parezo, 2006 :98). Ces objets sont les témoins de la vision ethnocentrée voire dépréciative généralisée de l'Amérindien à l'époque (Galliard, 2014 :201).

L'enrichissement des collections ethnographiques du National Museum dans les années 1870-1880 est donc à la fois quantitatif et qualitatif. Dépendant des courants théoriques en cours à la Smithsonian, il répond également à une volonté de développement et de rayonnement de la part de l'institution dans un contexte institutionnel et commercial concurrentiel.

2. ... pour s'imposer dans un contexte international concurrentiel

Les années 1870 constituent les prémices de ce qui est aujourd'hui appelé le *Museum Movement* ou l'âge des musées qui se manifeste pleinement dans les années 1880. Aux Etats-Unis et en Europe se créent de nouveaux musées, véritables égéries des fiertés nationales (Cole, 1985 :48). Les premiers grands musées d'ethnographie qui naissent alors se retrouvent inévitablement en compétition sur le terrain. La Smithsonian Institution qui cherche à s'imposer comme la plus grande institution culturelle étasunienne va réagir à cette compétition en se constituant des collections uniques qu'il s'agit ensuite de diffuser auprès du plus grand nombre.

a. Faire face à la concurrence

La Smithsonian doit faire face dans les années 1870-1880 à une concurrence à la fois institutionnelle et commerciale, nationale et internationale. Les collecteurs de l'institution ne sont plus les seuls sur le terrain, bien au contraire, et Baird va orienter ceux-ci vers les aires de collecte les plus prisées par les musées concurrents et les marchands qui participent eux aussi au développement exponentiel de la collecte dans les années 1870-1880. La région prioritaire pour le directeur du National Museum est la côte Nord-Ouest. En 1873, il déplore l'expédition (pourtant mineure) qu'Alphonse Pinart mène en Alaska, suivie de près par la venue de Franz Steindachner, directeur du Musée impérial d'histoire naturelle de Vienne qui achète à Swan sa collection à Port Townsend (Cole, 1985 : 18-19). C'est ensuite la Californie qui est « menacée » par les collecteurs français, en la personne de Léon de Cessac qui explore le Sud-Ouest et la Californie de 1875 à 1879, en compagnie de Pinart. Cessac entretient d'ailleurs de mauvaises relations avec les collaborateurs de la Smithsonian (Galliard, 2014 :101) et Baird condamne directement les collectes archéologiques emportées à l'étranger (dont la France, l'Allemagne et la Grande-Bretagne) dans le rapport annuel de l'institution pour l'année 1879. Il y critique les prétentions des scientifiques français qui souhaitent selon lui élargir leurs collectes au Nouveau-Mexique, à l'Arizona, à l'Oregon et à l'Alaska et en appelle à la maison des représentants pour soutenir l'action du BAE, au bénéfice du National Museum (ARSI, 1880 :38). Le Sud-Ouest est lui aussi à protéger, bien qu'il ne soit pas la priorité de Baird : son patrimoine extrêmement varié et encore épargné par la société occidentale demeure primordial pour l'institution (Parezo, 1987 :23).

Les musées étrangers ne sont pas les seuls à amasser des collections : les touristes et les marchands sont eux aussi présents, tout comme les autres musées nationaux. Le Peabody Museum de l'université d'Harvard (fondé en 1866), le Museum of Geology and Archaeology de Princeton, l'American Museum of Natural History de New York (fondé en 1869) ainsi que le Field Museum de Chicago sont les principaux rivaux du National Museum (Suttles, 1990 :91 et Cole, 1985 :80). Le musée new-yorkais contrarie fortement Baird dans les années 1880, car il acquiert d'importantes collections provenant de la côte Nord-Ouest qui concurrencent directement celles de la Smithsonian Institution.

Face à cette concurrence multiple, la contre-attaque de la Smithsonian ne tarde pas à venir malgré les difficultés que lui impose son faible budget. Au Nord-Ouest, Swan est officiellement engagé en 1875 en tant que collecteur salarié et a pour mission de sécuriser d'importantes collections pour l'exposition de Philadelphie en 1876 (Cole, 1985 :19). En 1883, Baird souligne encore une fois l'importance du travail de Swan dans une région où les objets sont en train de devenir rares et chers (ARSI, 1885 :19). La Californie n'est pas non plus délaissée par les

collecteurs dans les années 1870, avec notamment l'activité de Dyar, Powers et Chase. Le séjour de Ray dans la réserve de la Hoopa valley en 1885 permet à l'institution de se constituer des collections archéologiques inédites, six ans après la mission Cessac. Le Sud-Ouest est quant à lui accaparé par Powell, sous les auspices attentifs de la Smithsonian. Les aires de collecte favorisées par l'institution dépendent donc de trois objectifs majeurs : soutenir le paradigme évolutionniste, diversifier les collections et sauvegarder un patrimoine national dont le meilleur dépositaire serait l'USNM. Plus généralement, les collectes de la Smithsonian fournissent à l'institution les expôts dont elle a besoin pour se démarquer au sein des expositions internationales.

b. Exposer, s'exposer

La seconde moitié du XIX^{ème} siècle constitue l'apogée des grandes expositions industrielles internationales, dont les expositions universelles. Dès 1853, New York accueille la deuxième exposition universelle au monde, avant que Philadelphie n'abrite l'évènement en 1876. Cette exposition fameuse est une formidable opportunité de s'afficher au monde pour la Smithsonian Institution. Le Congrès finance l'institution et la charge de collecter en masse de nouveaux spécimens naturels et ethnographiques destinés à être exposés aux visiteurs internationaux de l'exposition (ARSI, 1877 :32). Pour ce faire, Mason, déjà présent au musée, prépare une circulaire spécifique destinée aux collecteurs dans l'Ouest, correspondants civils et agents du Bureau des Affaires Indiennes (ARSI, 1876 :67). Baird, membre de la commission de l'exposition, envoie de multiples collecteurs dans l'Ouest et l'Alaska afin de constituer de larges collections (Fowler, 2010 :88-89). Il emploie pour ce faire des collecteurs expérimentés, dont les trois principaux sont présents au sein de notre corpus : Powell pour l'Utah et le Wyoming, Swan pour la côte Nord-Ouest et Powers pour la Californie et le Nevada (ARSI, 1876 :67). Certains des objets que nous avons étudiés sont ainsi issus des collectes de ces trois individus qui ont lieu entre l'été 1875 et le printemps 1876. Leroy S. Dyar, représenté par deux flèches (*cf* annexe 4.21.) dans notre corpus, collecte auprès des Klamath en 1875 : il est possible qu'il ait lui aussi été chargé de rassembler des expôts pour Philadelphie. L'exposition conjointe de la Smithsonian et du Bureau des Affaires Indiennes est un franc succès public, malgré quelques critiques sur le manque d'ordre dans la présentation des objets. Elle permet à Baird et à Henry d'obtenir de nouveaux fonds qui serviront à construire le nouveau bâtiment du National Museum, tandis que Powell acquiert une réputation internationale (Fowler, 2010 :89). En conséquence, la Smithsonian va poursuivre sa politique d'acquisition d'objets destinés aux expositions internationales et va lancer de grandes campagnes pour l'exposition de la Nouvelle-Orléans en 1884, celle de Chicago en 1893 ou encore l'exposition de Saint-Louis en 1904 (Parezo, 1987 :30). Notre propre corpus

n'est concerné que par l'une de ces expositions, la *World's Industrial and Cotton Centennial Exposition* (Nouvelle-Orléans) pour laquelle le département d'ethnologie nouvellement constitué présente une exposition sur les « conditions sociales » des Amérindiens (ARSI, 1886, II : 36). En 1883, Swan rassemble pour cet événement des pièces de Colombie Britannique, d'Alaska et du territoire de Washington. Six objets de notre corpus en proviennent. Un an plus tôt, il avait déjà collecté du matériel de pêche autochtone pour l'*International Fisheries Exhibition* à Londres en 1883, dont cinq objets makah aujourd'hui à Paris (cf annexe 4.19., objets collectés pour l'exposition de Londres). Que ce soit sur le territoire étatsunien ou à l'étranger, la Smithsonian est donc présente au sein de ces grandes expositions afin d'exposer ses achèvements mais aussi et surtout s'exposer elle-même, en tant qu'institution de recherche incontournable sur le territoire national et international. Parallèlement à ces expositions destinées à un public de masse, la Smithsonian diffuse ses collections par le biais de publications multiples. Ce dernier phénomène est lui aussi un facteur de collecte.

c. Diffuser par les publications

Le développement et la diffusion de la recherche scientifique américaine est l'objectif primordial de la Smithsonian lors de sa création en 1846. Joseph Henry est particulièrement fier du premier ouvrage de la collection *Smithsonian Contributions to Knowledge* publié en 1848²⁵⁶, le premier d'une longue série. L'institution lancera par la suite un nombre impressionnant de publications. Outre les *Contributions to Knowledge*, les plus notables sont les *Smithsonian Miscellaneous Collections* (1862-1968) et les *Annual Reports of the board of regents of the Smithsonian Institution* (depuis 1848), qui contiennent les *Reports of the U.S. National Museum* à partir de 1881. Le National Museum poursuit lui aussi une politique de publication propre, avec les *Bulletins of the United States National Museum* (1877-1971) et les *Proceedings of the United States National Museum* (1878-1968). Les collections ethnographiques trouvent progressivement leur place au sein de ces ouvrages. Otis T. Mason développe en effet une politique de diffusion des collections à sa charge, et ce dès 1884. Ses publications²⁵⁷ suivent l'actualité de la collecte comme dans le cas de Ray²⁵⁸ ainsi que le travail d'organisation en cours dans le département. Mason cherche en effet à organiser rapidement les collections déjà présentes au musée de manière à pouvoir présenter des expositions monographiques évolutives par typologie d'objets comme la vannerie ou l'armement (ARSI,

²⁵⁶ Cet ouvrage, *Ancient monuments of the Mississippi Valley*, doit pour le secrétaire faire connaître le sérieux scientifique de la nouvelle institution et forger sa réputation auprès des érudits du pays (Hinsley, 1981 :36).

²⁵⁷ Celles-ci sont généralement incluses dans les rapports annuels de la Smithsonian Institution et du National Museum.

²⁵⁸ Mason rédige l'article intitulé « The Ray collection from Hupa Reservation », inclus au sein du rapport annuel de 1885 (ARSI, 1886 : 205-239). Y sont illustrés des couteaux correspondant aux moulages aujourd'hui au musée du quai Branly, les n° 71.1896.69.427 et 428.

1886, I : 32 et ARSI, 1886, II :40). Le conservateur suit la même logique pour ses publications qui sont des études monographiques, dans une approche scientifique héritée de l'histoire naturelle : ce ne sont pas les groupes culturels qui sont étudiés, mais un type matériel subdivisé en « espèces » diverses (Cole, 1985 :114). Ces études s'appuient d'une part sur les collections anciennes du musée et d'autre part sur les collectes reçues au moment de l'écriture des articles (ARSI, 1886, II : 63). Mason encourage certaines collectes qui correspondent à ses recherches en cours, ce qui a peut-être été le cas des objets collectés par Ray en 1875. Les études de Mason interviennent toutefois tardivement vis-à-vis de la collecte et de l'entrée au National Museum de la plupart des objets de notre corpus, ce qui explique leur absence des publications historiques, à quelques exceptions près²⁵⁹. Le racloir à peaux ute n° 71.1885.78.260 collecté en 1875 par Powell est par exemple représenté quatorze ans plus tard par une gravure dans une étude intitulée « Aboriginal skin dressing. A study based on material in the U.S. National Museum » (ARSI, 1891, pl. 90, fig. 2:589)²⁶⁰. Quant au masque de cérémonie makah 71.1885.78.310 collecté en 1875 ou 1876 par Swan, il est lui représenté en 1884 dans une publication indépendante du National Museum, l'ARBAE (Dale, 1884 :pl. 18, fig. 38 et 39, 181).

A travers ses expositions et ses publications, la Smithsonian Institution fait donc rayonner auprès du public et des spécialistes les collections amérindiennes qu'elle rassemble en ses murs. Les collectes sont bien sûr impactées par cette politique de diffusion des collections tout comme elles le sont par les paradigmes scientifiques soutenus par l'institution. Les objets que nous avons étudiés, collectés durant les années 1870-1880, témoignent bien de ce contexte muséal plus large, au-delà des objectifs propres à chacun de nos collecteurs. La Smithsonian Institution possède une vision qui lui est propre de l'ensemble de ces objets qui lui parviennent et qui doivent à terme appartenir à une collection complète et cohérente. Dans un contexte concurrentiel, elle cherche à s'imposer comme la gardienne du patrimoine amérindien des Etats-Unis sur une scène nationale et internationale. Outre les moyens de diffusion que nous avons déjà abordés, le moyen pour elle de s'exposer au regard du monde est celui de l'échange de collections avec des musées américains et étrangers. C'est dans cette optique que s'intègre l'échange avec le Musée d'Ethnographie du Trocadéro qui nous a légué les pièces que nous étudions.

²⁵⁹ Toute publication d'objet de notre corpus a été signalée en annexe 4 et accompagnée, le cas échéant, d'une reproduction de la gravure originale qui l'accompagnait.

²⁶⁰ Ce racloir est entré dans les inventaires du Musée d'Ethnographie du Trocadéro le 11 février 1886 et n'est donc plus dans les collections du musée lorsque l'article de Mason est publié.

II. Intentions et modalités de l'échange entre la Smithsonian Institution et le Musée d'Ethnographie du Trocadéro

Si l'on parle généralement de « l'échange²⁶¹ » entre la Smithsonian Institution et le Musée d'Ethnographie du Trocadéro, il faudrait en réalité plutôt parler d'« échanges » au pluriel, puisque chacun des deux musées effectue de multiples envois à son partenaire de juin 1883 à février 1899. Cette période d'échanges prolifiques a déjà été étudiée par Eloïse Galliard dans ses différents travaux universitaires dédiés aux collections amérindiennes du Sud-Ouest américain actuellement conservées en France, dont certaines pièces sont issues d'envois de la Smithsonian²⁶². Il ne s'agit évidemment pas ici de répéter son travail mais de s'en servir comme fondement de notre réflexion et de l'enrichir grâce aux archives de la Smithsonian Institution qui nous ont été transmises par Catherine Nichols, tout en abordant des questions propres à notre corpus d'objets collectés dans l'Ouest.

A. Le contexte institutionnel franco-américain

Afin de bien saisir l'ensemble des tenants et aboutissants de ces échanges transatlantiques fructueux entre les deux musées, il nous faut d'abord nous interroger sur les motivations et les relations institutionnelles préalables entre ces deux institutions qui ont rendu ces échanges possibles.

1. La politique d'échanges de la Smithsonian Institution

a. Une politique primordiale

La pratique d'échanges que va activement mener la Smithsonian Institution trouve ses fondements dans l'énonciation même de la vocation de l'institution, créée pour « l'accroissement et la diffusion du savoir parmi les hommes ». Cette volonté de diffusion des connaissances scientifiques amène en premier lieu l'institution à publier les recherches menées sous sa direction, puis logiquement à distribuer les spécimens qu'elle reçoit dans le cadre de ces mêmes recherches. Avec l'arrivée des premières collections ethnographiques d'importance en 1858, Henry entreprend donc de distribuer le plus largement possible les objets qui s'accumulent à Washington. Henry soutient d'autant plus cette politique qu'il refuse catégoriquement la charge financière et humaine représentée par un véritable lieu de conservation des collections.

²⁶¹ Un échange muséal « permet à deux personnes ou institutions d'accroître leurs biens par l'arrivée de nouvelles pièces, tout en se délestant d'une partie des leurs », Galliard, 2009 :31.

²⁶² Voir Galliard, 2009 et 2014.

Le principe d'échange qu'Henry énonce est strict : après leur étude, les « duplicatas », les doublons de pièces appartenant aux collections, devront être redistribués en « lots complets » aux autres institutions de conservation nationales et étrangères. En retour, des collections utiles à la recherche et à la comparaison avec les collections étasuniennes devront être fournies à la Smithsonian. Cette dernière aura également pour charge de distribuer les spécimens reçus auprès des autres institutions du pays (ARSI, 1862 :41). Les rapports annuels de la Smithsonian fournissent d'importants renseignements chiffrés sur le volume des échanges réguliers pratiqués par l'institution. En 1858, date à laquelle arrivent les collections Wilkes, neuf cent treize paquets (soit cinquante-six caisses) sont envoyés à l'étranger à destination de cinq cent vingt-cinq destinataires différents (ARSI, 1859 :46). En échange, la Smithsonian Institution reçoit elle-même quatre mille quatre cent vingt-cinq paquets: pour Henry, cette politique d'envois à l'étranger d'objets et de publications est un véritable succès, d'autant plus que la Smithsonian est la seule institution des Etats-Unis à posséder les moyens d'une telle action à l'international (ARSI, 1859 :36). Les échanges ne vont effectivement cesser de s'accroître au fil des ans. En 1883, alors que la Smithsonian débute sa longue correspondance avec le Trocadéro, quatre cent quatre-vingt-treize caisses sont envoyées à l'étranger, sur les quatre continents, contre deux cent trente-deux caisses reçues. Ce nombre impressionnant n'a cessé d'augmenter depuis 1876 (ARSI, 1885 : 94 et 96) et continuera de le faire jusqu'en 1899 (ARSI, 1901 : 48-53). Parmi l'ensemble des nations étrangères correspondantes de la Smithsonian, la France est un acteur majeur.

b. La France, correspondante de longue date

Par sa politique d'échanges scientifiques, la Smithsonian Institution est évidemment très présente en Europe, où elle envoie notamment des objets au National Museum de Copenhague, au Horniman Museum, au Rijksmuseum de Leyde ou encore au British Museum à Londres, sur une large période s'étendant des années 1880 à 1950 (Galliard, 2014 : 243-244). La France n'est pas en reste en terme d'échanges intellectuels et matériels (objets et publications). Joseph Henry correspond en effet avec le ministre de l'Instruction publique dès 1869, alors qu'il propose à celui-ci l'échange de moulages de squelettes humains contre des copies « des plus rares spécimens » issus des collections de la Smithsonian Institution²⁶³. Ces contacts se poursuivent au fil des années, Henry s'investissant dans la vie scientifique française. En avril 1873, le ministre envoie un vase de porcelaine de Sèvres à l'américain en remerciement pour sa participation à la

²⁶³ J. Henry, lettre au ministre de l'Instruction publique, 08/05/1869, RU 33, Box 6, Reel 21, vol. 14, p.312, Archives SI, Washington D.C.

Commission internationale du Mètre²⁶⁴. Ses contacts avec le ministère permettent à la Smithsonian d'obtenir certaines publications introuvables aux Etats-Unis mais nécessaires aux recherches menées par ses scientifiques. En 1874, Baird demande ainsi au ministère si une copie du « codex parisien »²⁶⁵ ne pourrait être envoyée à Washington D.C., où des chercheurs souhaitent étudier l'écriture pictographique maya²⁶⁶. Afin de s'assurer de la réussite d'une demande de publication qu'il effectue en 1882 auprès du ministère, Spencer Baird n'hésite pas à promouvoir son institution en mettant en exergue la place prépondérante qu'elle et son National Museum occupent sur la scène scientifique américaine, voire internationale :

« La prétention de la Smithsonian est bien plus forte que celle d'aucun autre établissement des E-U, puisque sa bibliothèque fait partie de la Bibliothèque Nationale du Congrès.[...] Ce musée [le National Museum] de renom emploie plus de cent personnes en tant que conservateurs, assistants, etc., et représente la plus grande part de l'ensemble de la recherche scientifique que l'on peut trouver dans les autres musées publics des Etats-Unis.[...] je peux vous affirmer qu'aucun autre musée en Amérique ne possède une aussi belle collection d'animaux et de plantes du Mexique que la nôtre, et ceux-ci requièrent donc le plus complet matériel littéraire nécessaire à leur étude. »²⁶⁷

Le ministère joue également un rôle de relais pour Henry puis Baird lorsqu'il s'agit de diffuser plus largement les publications de la Smithsonian sur le territoire français. A la suite d'un premier envoi d'ouvrages scientifiques de la part des Français, Baird précise ainsi à son interlocuteur :

« En addition aux volumes composant les séries destinées au gouvernement français, il y aura [dans le chargement envoyé] un grand nombre d'ouvrages pour les diverses sociétés savantes et hommes scientifiques de France »²⁶⁸.

Une liste non datée conservée au sein du même dossier d'archives²⁶⁹ recense le nombre impressionnant de cent quarante-neuf destinataires français différents concernés par l'envoi de

²⁶⁴ Ministre de l'Instruction publique, lettre à J. Henry, 21/04/1873, RU 33, Box 12, Reel 52, vol. 33, p.199, Archives SI.

²⁶⁵ Baird parle probablement ici du codex de Paris (actuellement conservé à la Bibliothèque Nationale), seul codex maya préhispanique conservé dans la capitale.

²⁶⁶ S.F. Baird, Lettre au ministre de l'Instruction publique, des cultes et des Beaux-arts, 04/03/1874, RU 33, Box 14, Reel 59, vol. 38, p.293, Archives SI.

²⁶⁷ « The claim of the Smithsonian is much more potent than that of any other establishment in the United States, since its library is part of the National library at the Capitol. [...] This museum is very exclusive, having more than one hundred persons as curators, assistants, etc, and representing a larger amount of scientific investigation than is to be found in all the other public museums of the United States.[...] I can affirm you that no museum in America has so good a collection of the animals and plants of Mexico as has it, and ally which require the fullest literary material for their examination. » Spencer Baird, Lettre au ministre de l'Instruction publique, des cultes et des Beaux-arts, [p.3-4], 04/01/1882, RU 33, Box 37, Reel 145, vol. 116, p. 291, Archives SI.

²⁶⁸ « In addition to the volumes composing the series for the french government, there will be large numbers of books for the various learned societies and for scientific men of France ». S. F. Baird, lettre au Baron de Watteville, chargé des échanges internationaux au Ministère de l'Instruction Publique, 21/11/1878, RU 33, Box 23, Reel 99, vol. 73, p. 294, Archives SI.

²⁶⁹ Liste, « Contents of 9 cases 1669-1677 of scientific exchanges sent by the Smithsonian Institution », RU 33, Box 32, Reel 128, vol. 102, p.234 (MP1), Archives SI. Cette section des archives conserve des documents datés d'entre le 01/10/1880 et le 17/11/1880.

neuf caisses « d'échanges scientifiques ». Parmi ces destinataires, on trouve des sociétés savantes de province (Société des Sciences et Lettres de Blois, Sociétés des sciences physiques et naturelles de Bordeaux), des individus (Jacques de Morgan, Viollet-le-Duc), des institutions (Muséum de Lyon, Institut de France) et des revues scientifiques (Revue Internationale des Sciences, Revue des Cours littéraires). L'étendue des correspondances scientifiques entre la Smithsonian et la France est donc extrêmement importante, et ce dès les années 1870 : le Musée d'Ethnographie du Trocadéro est un correspondant parmi d'autres.

Dans son étude des collections du Sud-Ouest conservées en France, Eloïse Galliard a également retrouvé différents envois de la Smithsonian Institution à des musées de province, des années 1880 à 1900. La Smithsonian envoie par exemple des pièces de Californie au Musée d'Histoire Naturelle de Nice en 1883 et une collection d'objets des *four corners* au musée d'Annecy en 1887 alors qu'elle entretient depuis les années 1870 une étroite correspondance avec la Société Florimontane de la ville (Galliard, 2014 :338-339). Le Musée d'Ethnographie du Trocadéro va lui devenir un partenaire majeur de l'institution américaine de part la spécificité de ses collections et de son domaine de recherche.

2. Le Musée d'Ethnographie du Trocadéro, un jeune musée en développement

a. Le Trocadéro en 1882

Le premier courrier attestant des échanges entre la Smithsonian Institution et le Musée d'Ethnographie du Trocadéro dans le dernier tiers du XIX^{ème} siècle, conservé en France, est une lettre de Charles Rau à Ernest-Théodore Hamy datée du 9 janvier 1882 (*cf* annexe 5.1).

Cette lettre nous indique que c'est Hamy lui-même qui initie les premiers contacts dès la fin de l'année 1881 entre le jeune musée qu'il dirige et l'institution américaine. Le Musée d'Ethnographie du Trocadéro officiellement institué à l'occasion de l'Exposition Universelle de 1878 est alors très récent et a ouvert pour la première fois ses portes au public le 12 avril 1882 (Dias, 1991 : 175). Ses collections ne peuvent à ce moment rivaliser avec les autres grandes collections ethnographiques européennes. Cela concerne notamment les collections américaines. Les collections du Musée américain moribond du Louvre n'ont effectivement pas encore été transférées au Trocadéro et ne le seront qu'en 1887 (Dias, 1991 : 178), soit cinq ans après l'engagement des échanges avec la Smithsonian. Cette démarche de la part d'Hamy témoigne donc de la politique d'acquisition très active qu'il met en place dès sa prise de fonctions au Trocadéro afin de développer quantitativement et qualitativement ses collections. A l'image de la Smithsonian, ce sont les dons et les échanges qui sont les principaux modes d'enrichissement des

collections puisque le musée du Trocadéro ne dispose pour ses achats que d'un budget dérisoire de cent à deux cents francs par an (Dias, 1991 :198). Cette politique d'échange est permise par les nombreux congrès et rencontres internationales qui se multiplient à partir de la seconde moitié du XIX^{ème} siècle autour des différentes disciplines des sciences humaines (archéologie, anthropologie, géographie, etc.). C'est à ces occasions qu'Ernest-Théodore Hamy rencontre des collectionneurs et des érudits des pays occidentaux qui vont contribuer au développement du musée²⁷⁰. Les collections américaines, qui comptent environ dix mille objets en 1882, vont ainsi s'accroître de mille cinq cent quatre-vingt-quinze objets un an plus tard. Ces collections sont données par des particuliers (Abel Grouillon, Gabriel de Günzbourg ou encore Victor Schoelcher) mais aussi par la Smithsonian Institution (Hamy, 1885 :461). De 1883, date du premier envoi d'objets au Trocadéro, à 1899, date du dernier envoi au XIX^{ème} siècle, plus de mille objets archéologiques et ethnographiques américains vont être reçus par le Trocadéro²⁷¹.

S'il ne s'agit pas là du premier échange entre le musée français et un musée étranger, celui-ci ayant eu lieu en 1881 avec le National Museum de Copenhague, son ampleur est, elle, inégale. Elle reflète bien l'importance primordiale que revêt la Smithsonian aux yeux d'Ernest-Théodore Hamy et son rôle de modèle institutionnel qu'elle occupe au sein milieu scientifique français.

b. Une vision française des collections américaines

La Smithsonian Institution bénéficie évidemment d'une assise scientifique de longue date lorsqu'Hamy la contacte. Fondée en 1846, augmentée en 1879 du BAE, elle rayonne jusqu'en Europe :

« Les deux centres [le Peabody Museum et la Smithsonian Institution] groupent autour d'eux une multitude de travailleurs et rivalisent dans l'envoi, tous les ans, de missions richement rétribuées qui sont chargées d'explorer successivement toutes les régions du pays, d'y pratiquer des fouilles, d'y recueillir tous les objets intéressants les Indiens et d'en noter les coutumes, les croyances, les danses, les langues. »²⁷²

Dans son article publié au sein de *L'Anthropologie*, revue codirigée par Hamy, Paul Topinard continue de manière admirative sur la Smithsonian Institution: « Cette puissante institution est de celles dont il importe de bien connaître le mécanisme et qu'il nous faudrait prendre pour modèle en France. Elle fait le plus grand honneur au génie américain » (Topinard,

²⁷⁰ Communication personnelle de Gwénaële Guigon, 20/08/2014.

²⁷¹ Nos recherches dans les archives de la Smithsonian Institution nous ont permis de comptabiliser l'envoi de mille vingt-six spécimens de la Smithsonian au Trocadéro entre 1883 et 1899, tels qu'ils sont recensés dans les listes et fiches de distributions conservées (RU 120, Box 16, Archives SI).

²⁷² Topinard, 1893 : 304.

1893 :305). Hamy, lui-même américaniste de cœur, n'ignore pas les richesses contenues dans les collections de l'institution. Attachant une grande d'importance aux collections américaines de son musée, plus riches que toutes les autres, il a pour devoir de se lier avec la Smithsonian dont les collections sont pour lui à la tête de l'archéologie nord-américaine de l'époque (Hamy, 1883 : 469). La date qu'il choisit pour débiter sa correspondance avec elle, la fin de l'année 1881, n'est peut-être pas due au hasard puisque c'est cette même année qu'est construit le nouveau bâtiment devant abriter le National Museum modernisé. Cet évènement a très certainement connu un grand retentissement dans le milieu muséal à l'époque, engageant Hamy à effectuer ses premières démarches auprès de l'institution qui lui sert de modèle pour l'organisation de son propre musée. Au-delà de la structure institutionnelle même, c'est la pratique de collecte professionnalisante incarnée par la Smithsonian qui frappe Hamy et qui rend les échanges avec l'institution incontournables²⁷³. La position du Trocadéro va ensuite s'affermir au fil de la période où ont lieu ces échanges transatlantiques grâce au fort accroissement des collections et de la réputation publique et scientifique de l'établissement. Lorsque qu'Hamy demande au conservateur Holmes une série de moulages en 1898, il décrit ainsi la nouvelle envergure internationale atteinte par le musée du Trocadéro :

« Le Musée d'Ethnographie du Trocadéro avec ses énormes collections américaines est un des centres d'instruction de notre capitale les plus familiers à nos visiteurs et amis d'au-delà de l'Atlantique. » (cf annexe 5.5.)

La période d'échanges qui nous concerne marque donc l'affermissement du Musée d'Ethnographie du Trocadéro sur la scène scientifique internationale et la confirmation de l'envergure impressionnante atteinte par la Smithsonian Institution.

B. Les modalités de l'échange

Nous conservons aujourd'hui vingt-deux courriers au sein des archives du musée du quai Branly qui attestent des échanges ayant eu lieu entre le Trocadéro et la Smithsonian de 1881 à 1899²⁷⁴, ainsi que de très nombreux documents extrêmement diversifiés (courriers, listes, fiches d'entrée et de d'envoi de collections, etc.) conservés dans les archives de la Smithsonian

²⁷³ Comme précédemment mentionné, ces échanges ne sont néanmoins pas uniques dans leur genre, puisque de multiples échanges sont effectués avec d'autres musées américains et européens. Source : conférence donnée par Gwénaële Guigon, « Rediscovering Alaskan collections in the musée du quai Branly : Arctic collections exchange between the Smithsonian Institution and the Musée Ethnographique du Trocadéro in Paris », Smithsonian Institution, Washington DC, 25/10/2012. Communication personnelle de Gwénaële Guigon, 20/08/2014.

²⁷⁴ Ces courriers sont conservés dans le dossier n°D002754 relatif à la collection n° 71.1885.78, Archives MQB.

Institution à Washington D.C.²⁷⁵. Cette abondante documentation archivistique nous permet aujourd'hui de comprendre comment et selon quelles motivations ce sont déroulés les échanges concernant directement notre corpus d'étude entre les deux institutions. Nous reviendrons plus loin sur les objets échangés pour nous intéresser d'abord aux modalités des échanges entre les deux institutions.

1. D'une rive de l'Atlantique à l'autre : le transit des idées et des objets

a. De multiples acteurs : la constitution d'un réseau scientifique transatlantique

C'est Charles Rau, alors conservateur du Département des Antiquités de l'USNM, qui répond positivement à la requête de Hamy en janvier 1882 (*cf* annexe 5.1.) et inaugure ainsi une longue correspondance entre la Smithsonian Institution et le Musée d'Ethnographie du Trocadéro. Ce conservateur ne va toutefois pas être le seul interlocuteur d'Hamy, loin de là. Les multiples correspondants américains qui apparaissent au fil des lettres attestent en effet d'une division des tâches complexes au sein de la Smithsonian qui évolue au fil des années. En tant que directeur du Musée d'Ethnographie du Trocadéro, Hamy est régulièrement contacté par Baird qui occupe une fonction hiérarchique similaire à Washington et incarne donc la voix officielle de la Smithsonian. Baird informe ainsi Hamy des envois et réceptions enregistrés au National Museum²⁷⁶. Suite à sa retraite en février 1887 c'est le directeur assistant du musée, George Brown Goode, qui prend le relais²⁷⁷. Après le décès de ce dernier en 1896, Richard Rathbun, assistant secrétaire en charge du Bureau et des Echanges depuis 1897, devient le nouvel interlocuteur d'Hamy²⁷⁸. Ces personnalités haut placées au sein de la Smithsonian Institution acceptent ou rejettent les propositions d'envois effectuées par l'équipe scientifique du National Museum.

Ainsi, Charles Rau ne répond positivement au conservateur français qu'après l'approbation de Spencer Baird et de John W. Powell²⁷⁹, en charge des collections du BAE. Le cas de l'envoi des moulages de couteaux hupa en 1899 est révélateur de l'ampleur de ce jeu de propositions et d'accords qui se met en marche à chaque nouvel échange : Otis T. Mason, conservateur du département d'ethnologie²⁸⁰, demande alors la permission de réunir les moulages destinés à l'envoi à Brown Goode ainsi qu'au conservateur exécutif de la Smithsonian, F.W. True,

²⁷⁵ Les documents concernant les échanges Smithsonian-Trocadéro sont répartis au sein de différents *Registrar Units*, dont le numéro d'identification est indiqué lors de toute citation de ces archives.

²⁷⁶ Voir par exemple S. Baird, lettre à E.-T. Hamy, 31/03/1886, RU 112, Box 7, L24 p.440 et S. Baird, lettre à E.-T. Hamy, 13/06/1886, RU 112, Box 7, L24 p.431, Archives SI.

²⁷⁷ G.B. Goode, lettre à E.-T. Hamy, 16/05/1887, RU 109, Box 6, A6 p. 152, Archives SI.

²⁷⁸ R. Rathbun, lettre à E.-T. Hamy, 06/09/1898, RU 112, Box 46, L143 p.166, *ibid*.

²⁷⁹ Charles Rau, lettre à E.-T. Hamy, 09/01/1882, et J.W. Powell, Lettre à E.-T. Hamy, 18/01/1882, D002754, document n°40792, Archives MQB.

²⁸⁰ On remarque que ce n'est plus Charles Rau mais Mason qui a la charge des collections amérindiennes à l'époque. Le département d'ethnologie est en effet institué en 1884, ce qui modifie la prise en charge scientifique des collections.

lui-même demandant ensuite l'approbation à Langley, nouveau secrétaire de l'institution à partir de 1894²⁸¹. Les conservateurs de la Smithsonian ne sont toutefois pas que de simples exécutants et possèdent bien une initiative propre quant aux collections proposées à l'échange. En 1894, c'est le conservateur d'anthropologie préhistorique Thomas Wilson qui propose et obtient l'envoi de spécimens sélectionnés à la suite d'une entrevue antérieure avec Hamy²⁸². En tant que connaisseurs spécialistes de leurs collections, les conservateurs sont les mieux placés pour juger de la pertinence des envois projetés et sont donc les principaux acteurs à préparer les collections destinées à l'envoi²⁸³. Ils sont également d'indispensables sources d'informations sur les objets. Mason correspond par exemple directement avec Hamy afin de le renseigner sur certains objets dont la documentation n'a pas été transmise au Trocadéro²⁸⁴.

Par comparaison avec ces nombreux individus, les interlocuteurs français concernés par les échanges entre les deux institutions semblent bien plus restreints et se limitent au ministère de l'Instruction publique (ministre et secrétaire du Bureau des échanges internationaux), tuteur du musée, et à Ernest-Théodore Hamy. Ce faible nombre correspond assez logiquement aux moyens limités du Trocadéro qui ne compte en 1880 que six salariés²⁸⁵. La démarche de sélection des objets s'en trouve très certainement facilitée, et l'on peut supposer que c'est Hamy lui-même qui décide seul des pièces à envoyer outre-Atlantique, pièces dont le voyage est relativement complexe.

b. Des objets en transit

La nature très officielle de l'échange conditionne les conditions de voyage des objets qui transitent obligatoirement par les bureaux des échanges internationaux respectifs des ministères de l'Instruction publique français et américain. Les envois s'en trouvent facilités mais n'en demeurent pas moins lents à atteindre leur but, en raison des conditions de voyage. Le 15 mars 1887, George Brown Goode accuse ainsi réception de caisses contenant des objets d'Afrique, d'Océanie et des Amériques qui avaient été envoyées par Hamy les 15 décembre 1886 et le 9 janvier 1887 (*cf* annexe 5.2.). Face à ces importants délais de transit, les administrateurs de la Smithsonian sont réactifs quant à la préparation des envois destinés à la France : le 25 mai 1883, Spencer Baird atteste de la réception d'une caisse de céramique de Sèvres envoyée par la France

²⁸¹ O.T. Mason, lettre à G. Brown Goode, 12/01/1899 ; F.W. True, lettre à S.P. Langley, 28/01/1899, RU 186, Box 21, D12446, Archives SI.

²⁸² F.W. True, lettre à E.-T. Hamy, 01/03/1894, RU 112, Box 28, L88 p.410, Archives SI.

²⁸³ En novembre 1883, c'est Mason qui prépare les objets qui seront envoyés au Trocadéro en février 1884. John Durand, lettre à Armand Landrin, 06/11/1883, D002754, document n°40792, Archives MQB.

²⁸⁴ O.T. Mason, lettre à E.-T. Hamy, 20/10/1885, D002754, document n°40792, Archives MQB.

²⁸⁵ Le personnel du musée compte alors Hamy et Armand Landrin (conservateurs), trois gardiens et un sculpteur-mouleur chargé des reproductions et restaurations d'objets, Jules Hébert (Dias, 1991 :172).

(cf annexe 5.3.), promettant en retour l'envoi de céramiques zuni, ce qui est fait dès le 28 juin 1883²⁸⁶. Certains de ces colis n'atteignent toutefois pas en état leur destination. Des moulages en plâtre d'habitations du Sud-Ouest reçus en mars 1884 par le ministère de l'Instruction publique français sont ainsi brisés au cours du voyage, à la suite d'un mauvais emballage²⁸⁷.

Afin d'assurer le suivi quotidien des envois et des réceptions d'objets rendu complexe par les délais de livraison, les pertes et les casses inévitables, la Smithsonian Institution s'appuie sur l'aide substantielle de John Durand, émissaire envoyé par l'institution en France à la fin de l'année 1882 :

« Durand [...] est sur le point de visiter l'Europe au service des intérêts de la Smithsonian Institution afin d'établir auprès des divers musées d'art de France, de Belgique et d'ailleurs l'ampleur des échanges de spécimens qu'ils souhaiteraient mener avec le National Museum et de débiter dans ce but des négociations préliminaires.»²⁸⁸

Grâce à sa fonction de négociateur et d'intermédiaire entre la Smithsonian et ses institutions partenaires, Durand est en fréquent contact avec Hamy qui l'informe des réceptions et envois effectués dans le cadre de l'échange, information ensuite directement transmise par Durand à Goode²⁸⁹. Le rôle de Durand ne s'arrête pas là puisqu'il se porte également acquéreur de publications, photographies, moulages et collections privées²⁹⁰ pour le compte de la Smithsonian Institution qui lui rembourse ensuite ses frais²⁹¹. Ce rôle de correspondant non-salarié suivant les directives de l'institution n'est évidemment pas sans rappeler le cas de James G. Swan.

C'est donc un système de coopération et d'échanges administratifs et intellectuels entre de multiples acteurs, individus et institutions, qui permet aux collections américaines et françaises de traverser régulièrement l'Atlantique. Ces collections sont le résultat de souhaits précis ou d'orientations générales exprimées par les différents acteurs qui se concrétisent ensuite, répondant ou non aux désirs préalables de chacun.

²⁸⁶ S. Baird, lettre à A. Charmes, 28/06/1883, RU 33, Box 60, Reel 234, p. 238, Archives SI.

²⁸⁷ Directeur du Secrétariat du Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, lettre à S. Baird, 24/03/1884, RU 186, Box 8, D3378, Archives SI.

²⁸⁸ « Durand [...] is about visiting Europe in the interest of the Smithsonian Institution for the purpose of ascertaining from the various art museums in France, Belgium and elsewhere the extent to which they desire to make exchanges of specimens with the National Museum and to make preliminary negotiations in regard to the same », Secrétaire du département d'Etat, lettre aux divers diplomates européens (sur demande de S. Baird), 24/11/1882, [p.1], RU 30, B15, F22, Archives SI.

²⁸⁹ J. Durand, lettre à G. Brown Goode, 18/01/1887, RU 305, A18693, Archives SI.

²⁹⁰ Voir J. Durand, lettre à G. Brown Goode, 08/06/1888, RU 30, Box 4, Archives SI.

²⁹¹ G. Brown Goode, lettre à R. Lee, 21/01/1887, RU 30, Box 5, F6, Archives SI.

2. Promesses et contreparties : un échange aux motivations complémentaires

a. Des objectifs généraux

Par l'échange, les deux musées ont chacun pour objectif d'élargir le plus possible leurs collections respectives, dans une vision encyclopédique de leur mission scientifique, commune à l'ensemble des musées d'ethnographie à l'époque (Galliard, 2009 :32). Pour ce faire, chacun demande des objets qui manquent dans sa collection : la Smithsonian s'intéresse à la culture matérielle de régions occupées par l'empire colonial français ou étudiées par les missions scientifiques françaises (Galliard, 2014 :349). Baird indique ainsi en 1883 à Hamy être intéressé par des spécimens d'Amazonie, de Guyane, du Mexique (terres cuites), du Pérou (textiles des Huacas), d'Afrique, de Perse (instruments de musique) et d'Algérie (minéraux) (cf annexe 5.3.). Hamy sollicite lui en premier lieu des pièces archéologiques des civilisations mississippiennes ainsi que des céramiques et des maquettes d'habitations du Nouveau-Mexique et d'Arizona (cf annexe 5.1.), régions alors monopolisées par les ethnographes du BAE (Galliard, 2014 :350). Les envois du Trocadéro satisfont la Smithsonian :

« Les objets ethnologiques d'Afrique, d'Océanie, d'Asie et d'Amérique, sont vraiment intéressants et comblent de nombreux manques dans les collections. Les têtes africaines, etc., sont acceptables, et présentent un nouveau sujet pour la recherche. »²⁹²

C'est définitivement la politique d'enrichissement des collections et de recherche scientifique sur celles-ci qui oriente les choix de la Smithsonian jusqu'en 1899 :

« Puisque nous tournons maintenant les yeux vers l'Amérique du Sud, et puisque les Français ont constitué de larges collections en Guyane française, je pense qu'il serait bien que le Docteur Hamy nous envoie, en échange, des spécimens de cette région. Je ne sais pas s'ils conservent à Paris l'un des anciens *estolicas* ou bâtons de jet ; si c'est le cas, cela serait d'une grande utilité pour nous en comparaison avec les trouvailles de Cushing à San Marco. »²⁹³

Les spécimens reçus doivent être originaux au sein des collections et contribuer aux recherches comparatistes en cours lors de l'échange. En 1898, Hamy cherche ainsi à obtenir des moulages d'outils préhistoriques nord-américains afin de documenter au mieux un ouvrage dédié à « l'âge de pierre » en cours de réalisation, pour lequel il a déjà rassemblé moulages et originaux « provenant d'Océanie, d'Extrême-Orient et d'Amérique du Sud » (cf annexe 5.5).

²⁹² «The ethnological objects from Africa, Oceania, Asia, and America, are very interesting, and fill many important gaps in the collections. The African heads etc. are acceptable, and present a new subject for study.» Cf annexe 5.2.

²⁹³ « As we are now turning our eyes towards South America, and as the French have made large collections from French Guiana, I thin kit would be a nice thing for Doctor Hamy to send us, in exchange, specimens from that region. I do not know whether they have in Paris one of the old *estolicas* or throwing sticks; if so, it would be of great use to us in comparison with the Cushing finds at San Marco. ». Cf annexe 5.4.

Tout en complétant leurs collections et soutenant leurs recherches, les deux musées utilisent l'échange pour se séparer de leurs « doublons ». L'idée de double, déjà exprimée par Henry en 1862, est aujourd'hui questionnée par la thèse de Catherine Nichols dédiée aux échanges internationaux de la Smithsonian Institution²⁹⁴. Si pour les conservateurs de la fin du XIX^{ème} siècle un double est un surplus non indispensable qui peut donc sortir aisément des collections, les auteurs récents mettent en exergue la dispersion non contrôlée des collections originelles induites par la sortie de ces « doublons » de l'institution-mère²⁹⁵. Hamy exprime lui très clairement sa volonté d'envoyer en premier lieu des doublons aux Etats-Unis :

« Je vous adresse [...] deux caisses et un paquet contenant les derniers doubles disponibles de nos collections. [...] J'ai fait placer dans une autre caisse nombre de bonnes pièces d'Afrique, qui vous manquent certainement et vous seront agréables, j'espère. A mesure que le classement avance, je continuerai à mettre de côté mes duplicata que je vous ferai successivement [parvenir ?].»²⁹⁶

Malgré cette certaine « disponibilité » des collections considérées comme des doublons, toutes les demandes des deux partenaires ne sont pas exaucées. Les objets originaux mississippiens que demande Hamy ne lui seront ainsi pas envoyés, Charles Rau indiquant que leur exhumation a coûté très cher au gouvernement qui ne souhaite donc pas s'en séparer (*cf* annexe 5.1). Cette décision est à rattacher plus probablement à la politique de sauvegarde du patrimoine national engagée par la Smithsonian à l'époque en réaction à la « spoliation » de ce patrimoine par les étrangers, dénoncée par Baird. Il nous faut donc distinguer les collections décrites au fil des correspondances de celles réellement obtenues. Grâce aux courriers conservés à la Smithsonian Institution et au musée du quai Branly, il nous est possible aujourd'hui de retracer le type et le nombre d'objets échangés entre Washington et Paris de 1883 à 1899.

b. Les objets obtenus

Sur cette période qui concerne directement notre corpus, les envois respectifs entre les deux musées retrouvés dans les archives sont au nombre de onze²⁹⁷. Nous incluons ici

²⁹⁴ Cette thèse était encore en cours de rédaction lors de la réalisation de notre travail.

²⁹⁵ Don D. Fowler indique dans son étude des collections matérielles rassemblées par John W. Powell que la moitié de la collection originelle a aujourd'hui disparue de la Smithsonian, suite à la disparition ou à l'envoi des objets à l'étranger. Pour l'auteur, les ensembles cohérents autrefois constitués par l'ethnologue s'en trouvent ainsi irrémédiablement brisés (Fowler, 1979 : 2).

²⁹⁶ E.-T. Hamy, lettre à S. Baird [?], 15/12/1886, RU 305, A18694, Archives SI.

²⁹⁷ Les chiffres généraux relatifs aux échanges ont été obtenus grâce à la consultation des fiches de distribution (RU 120, Box 16 et RU 186) et d'entrée (RU 305) de collections conservées dans les archives de la Smithsonian Institution. Il est à noter que de nombreux autres items aujourd'hui au musée du quai Branly (collections n°71.1886.98, 127, 128, 129, 130, 132, 133, 1887.34), arrivés dans les années 1880 et majoritairement arctiques (ils n'ont donc jamais été considérés comme faisant partie du département Amérique au sein du musée du Trocadéro) n'apparaissent pas dans les archives américaines. Selon Catherine Nichols (communication du 27/06/2014), il est possible que les documents soient mal classés dans les archives aujourd'hui ou que leur

uniquement les échanges d'objets archéologiques et ethnographiques entre les deux musées et occultons volontairement les échanges de publications²⁹⁸ et les relations entre la Smithsonian et le Musée d'Histoire Naturelle avec qui des échanges existent également²⁹⁹, points qui sortent quelque peu de notre sujet. Il semble que le Musée d'Ethnographie du Trocadéro ait reçu bien plus de pièces qu'il n'en a été envoyé la Smithsonian Institution : mille vingt-six objets sont en effet envoyés à l'institution parisienne en sept expéditions différentes, contre approximativement trois cents pièces (objets, mannequins, bustes, moulages) en cinq envois à l'institution américaine sur la même période. Ce déséquilibre a certainement été compensé par les autres collections envoyées à la Smithsonian par le biais du Ministère de l'Instruction publique français³⁰⁰, tuteur du Musée d'Ethnographie du Trocadéro.

L'échange débute par l'expédition de quarante-cinq céramiques pueblo (notamment zuni) à Paris le 25 juin 1883³⁰¹, suivi d'un nouvel envoi américain de quatre-vingt-huit objets ethnographiques majoritairement zuni et hopi, originaux, moulages et maquettes d'habitation. Sont également compris dans ce colis du 12 février 1884 divers objets amérindiens des Plaines et du Nord-Ouest³⁰². Le 28 avril 1884, c'est un unique moulage de hache en jadéite qui est envoyé à Hamy³⁰³. En retour, le Trocadéro va enchaîner les envois de 1884 à 1887. Le 28 février 1885, Hamy expédie ainsi quatre-vingt huit pièces ethnographiques d'Afrique, du Mexique, du Pérou, d'Amérique centrale, des Philippines et d'Haïti³⁰⁴. Il répond ainsi aux demandes formulées par Baird en mai 1883. En novembre 1885, deux « mannequins d'Africains » préparés par Hébert partent en Amérique³⁰⁵, suivis plus tardivement en février 1887 d'un envoi important comportant vingt-six mannequins et quinze têtes d'Africains réalisés d'après nature et de cent quarante-huit objets ethnographiques³⁰⁶. L'Afrique (Congo, Algérie, Maroc) y est encore une fois très présente, ainsi que l'Océanie (Nouvelle-Guinée, Nouvelle-Calédonie, etc.), l'Asie (Philippines, Sumatra, Malaisie) et l'Amérique (Pérou, Mexique). Les objets sont eux très diversifiés et incluent des armes (arcs et javelots), des ustensiles (cuillères, assiettes, balais), des ornements (bracelets en

envoi en France n'ait jamais été officiellement répertorié. De nombreux documents relatifs aux envois à l'étranger manquent ainsi pour les pièces collectées par le BAE qui n'ont pas à l'époque transité officiellement par l'USNM.

²⁹⁸ S. Baird, lettre à E.-T. Hamy, 13/07/1886, RU 112, Box 7, L24 p. 431, Archives SI. Le conservateur américain y informe son homologue français de la bonne réception du n°3 vol. 4 de la *Revue d'Ethnographie*.

²⁹⁹ En février 1886, le naturaliste du muséum envoie à Durand une liste conséquente de spécimens d'histoire naturelle (squelettes de mammifères) proposés en échange d'autres pièces. Dr. Beauregard, lettre à J. Durand, 16/02/1886, RU 305, A18693, Archives SI.

³⁰⁰ Outre les spécimens envoyés par le Muséum, nous savons que la Smithsonian reçoit également dès 1883 de la céramique de Sèvres pour laquelle Baird adresse ses remerciements à Hamy. Cf annexe 5.3.

³⁰¹ Fiche de distribution n° 3136, RU 120, Box 16, Archives SI.

³⁰² RU 186, Box 8, D3378, Archives SI.

³⁰³ *Ibid* D3544, Archives SI.

³⁰⁴ RU 305, A15758, Archives SI.

³⁰⁵ *Ibid* A16748, Archives SI.

³⁰⁶ *Ibid* A18694 et A18693, Archives SI.

étain ou en plumes), des textiles ou encore des instruments de musique³⁰⁷. C'est la première fois qu'Hamy communique d'aussi larges collections à la Smithsonian ; il s'agit peut-être d'un remerciement direct à l'envoi américain du 26 août 1885 qui compte cinq cent huit pièces amérindiennes provenant de l'ensemble des Etats-Unis et en moindre quantité du Canada³⁰⁸.

L'envoi de 1887 est toutefois le dernier effectué par le Trocadéro au XIX^{ème} siècle et les échanges d'objets entre les deux institutions ne reprennent qu'en 1894. Cet arrêt des échanges serait-il dû à la retraite forcée puis au décès de Baird, interlocuteur privilégié d'Hamy ? En mars 1894, deux cent quarante-six outils en pierre préhistoriques sont envoyés à Paris³⁰⁹. En août de la même année, cent vingt-cinq spécimens de végétaux utilisés par les Amérindiens sont également transmis au musée français³¹⁰. Les échanges Smithsonian-Trocadéro au XIX^{ème} siècle se concluent finalement en février 1899 par l'envoi de treize moulages d'objets archéologiques provenant principalement d'Alaska, demandés par Hamy l'été précédent³¹¹.

Les collections entrées durant cette période au Trocadéro lui apportent plus de mille objets provenant de l'ensemble des Etats-Unis, toutes périodes et aires géoculturelles confondues. Parmi ces collections se trouvent les objets collectés dans l'Ouest américain qui forment aujourd'hui notre corpus d'étude.

³⁰⁷ « Catalogue sommaire des collections envoyées à l'Institution Smithsonian », E.-T. Hamy, 15/12/1888, RU 305, A18694, Archives SI.

³⁰⁸ Distribution n° 4400. Le dossier d'archives comprend un catalogue présentant les pièces (numéro d'inventaire, nom, provenance, groupe producteur et collecteur). RU 305, A15758, Archives SI.

³⁰⁹ Fiche de distribution n° 8206, RU 120, Box 16, Archives SI. Ces outils font aujourd'hui partie de la collection n° 71.1896.69 du musée du quai Branly.

³¹⁰ Fiche de distribution n° 8514, *ibid.* La carte de distribution est le seul document qui atteste de l'existence de ces spécimens qui n'apparaissent ni dans aucun courrier complémentaire, ni dans les inventaires du Trocadéro de l'époque. Aurait-ils en réalité été envoyés au Muséum comme d'autres spécimens du même type auparavant? Cela expliquerait leur absence totale au sein des courriers d'Ernest-Théodore Hamy et des collections actuelles du musée du quai Branly.

³¹¹ RU 186, Box 21, D12446, Archives SI.

III. Les résultats de l'échange : le cas des pièces de l'Ouest

Nous souhaitons nous concentrer dans cette dernière partie sur les pièces provenant de l'Ouest américain qui ont été compris dans les envois bien plus larges de la Smithsonian Institution. Parmi les échanges franco-américains, quelle est la place occupée par les objets amérindiens collectés dans l'Ouest ? Comment ce corpus est-il constitué par la Smithsonian et comment est-il reçu par Hamy ? Quel est l'état actuel de cette collection conservée aujourd'hui au musée du quai Branly ? Telles sont les principales questions auxquelles nous répondrons ici.

A. Au sein des échanges, les objets de l'Ouest

Les objets qui composent notre corpus sont issus de trois envois différents de la part de la Smithsonian : dix objets sont envoyés en février 1884, cent trois en août 1885 et deux en février 1899 (*cf* annexe 3.8.). Trente-quatre objets sont quant à eux absents des diverses listes conservées dans les archives mais l'appartenance de la plupart aux collections envoyées par la Smithsonian a pu être confirmée par nos recherches. Comment et pourquoi sont sélectionnés ces objets destinés à la France ?

1. Création et réception du corpus, des logiques propres aux deux institutions

a. Une initiative de la Smithsonian Institution

Il apparaît que l'expédition de collections amérindiennes de l'Ouest est d'abord une initiative de l'institution étasunienne plutôt qu'une demande spécifique de la part d'Hamy. Nous avons vu que ce dernier est en premier lieu intéressé par les pièces archéologiques de la vallée de Mississipi ainsi que par certains témoignages (pictogrammes, habitations) des cultures du Nouveau-Mexique et d'Arizona. C'est en réalité Baird qui attire l'attention de son confrère dès 1883 sur les immenses collections « d'articles d'usage courant des Indiens d'Amérique du Nord » que l'USNM est en train de réorganiser. Le secrétaire propose ainsi à Hamy de lui expédier dès que possible des vêtements, des outils, des ustensiles et des pièces cérémonielles témoignant des populations amérindiennes vivant aux Etats-Unis (*cf* annexe 5.3.). Hamy accepte vraisemblablement puisque treize objets des Plaines, du Nord-Ouest et du Grand Bassin sont joints au colis de février 1884, sous l'intitulé « Divers » dans la liste d'inventaire qui accompagne l'envoi³¹². Le colis se compose majoritairement de pièces zuni et hopi et les pièces « diverses » restantes ne semblent constituer qu'un ajout mineur, sans qu'un mode de sélection géographique

³¹² « Invoice of Ethnological Collection sent to the Musée Trocadéro, Paris, France », RU 186, Box 8, D3378, Archives SI.

ou typologique soit discernable. On peut tout de même remarquer que les pièces choisies ont toutes été collectées dans la première moitié des années 1870. Il s'agit peut-être du premier ensemble de collections alors réorganisé par Otis T. Mason, le nouveau conservateur du département d'ethnologie.

L'envoi de cinq cent huit spécimens dont cent deux aujourd'hui dans notre corpus en août 1885 témoigne lui d'une logique de création très claire, déjà soulevée par les recherches menées dès 2007 par les équipes du musée du quai Branly en vue du réaménagement du plateau des collections³¹³ et étudiée par Eloïse Galliard (Galliard, 2014 : 351) : les pièces ont été sélectionnées typologiquement en tant que spécimens ethnographiques à même de documenter le mode de vie amérindien. C'est l'inventaire qui accompagne l'envoi³¹⁴ qui permet de certifier de cette logique. Les objets y sont en effet classés par usage et typologie, tandis que les lieux de collecte et les groupes producteurs sont eux dispersés sans cohérence. Les vêtements et accessoires vestimentaires sont ainsi regroupés, tout comme la vannerie, les ustensiles de pêche et de chasse à la baleine (*cf* annexe 5.6.) ou encore les armes de jet (arcs, flèches, lances)³¹⁵. Ce mode de sélection est tout à fait logique au regard de l'action scientifique menée alors par Mason au sein du département d'ethnologie du National Museum. Les pièces amérindiennes, spécimens témoins d'une histoire naturelle générale de l'homme, sont systématiquement regroupées et étudiées en ensembles typologiques dans les expositions comme dans les publications de la Smithsonian Institution. Les envois de l'institution américaine reflètent ainsi cette vision particulière des pièces ethnographiques qui n'est d'ailleurs pas propre à la Smithsonian puisqu'elle est à l'époque largement adoptée par les musées ethnographiques occidentaux. Ce processus sélectif « monographique » explique l'extrême diversité historique des pièces du corpus qui ont été collectées par de multiples individus ou institutions, des années 1820 aux années 1880. Mason n'a en aucun cas cherché à conserver des ensembles historiques cohérents ou à se restreindre à certaines époques de collectes, d'où l'éclatement temporel mais aussi l'extrême richesse de notre corpus actuel.

La Smithsonian Institution possède donc l'initiative dans la sélection des pièces ethnographiques envoyées au Trocadéro. Non prévus à l'origine, les objets du Grand Bassin, de la côte Pacifique (Nord-Ouest et Californie) et des Plaines deviennent donc un ajout conséquent aux pièces du Sud-Ouest demandées par Hamy. Ce dernier s'implique toutefois ponctuellement dans la constitution de cet ensemble.

³¹³ Conférences d'André Delpuech et de Gwénaële Guigon, Journées d'études internationales, « Giinaquq: comme un visage », Boulogne-sur-Mer, le 02/12/2009. Communication personnelle de Gwénaële Guigon, 20/08/2014.

³¹⁴ « Distribution of specimens », 28 p., Distribution n° 4400, RU 305, A15758, Archives SI.

³¹⁵ Ces groupes se trouvent, respectivement, p. 1-3, p. 11, p. 16-17 et p. 18-19 bis du document « Distribution of specimens ».

b. Le Trocadéro : des demandes ponctuelles

Hamy s'intéresse en effet à la culture matérielle des Plaines, comme l'atteste cette demande à Spencer Baird, datée du 17 mars 1884 :

« Je vous adresse ce billet, afin de vous prier de me rendre un petit service. J'ai ici un assez curieux costume de Dacotah [sic] paraissant remonter à une soixantaine d'années. Ce costume est malheureusement incomplet et le mannequin sur lequel je viens de [l'installer] n'a ni coiffure ni accessoire de ce genre, collier, sac, ceinture, etc. Vous serait-il possible de faire examiner par un de ces messieurs dans votre immense collection de doubles, s'il ne se rencontrerait point une coiffure, un collier de dents, une paire de boucles d'oreille, un tomahawk et les autres accessoires d'un guerrier, de condition moyenne, de la famille Dakota.» (*cf* annexe 5.7.)

Ces sont les besoins du musée d'Ethnographie du Trocadéro en expôts qui poussent Hamy à présenter cette requête au secrétaire de la Smithsonian. Coïncidence heureuse, l'envoi n° 3378 daté du 12 février 1884 comprend justement un collier et une coiffe « sioux » qu'Hamy n'a vraisemblablement pas encore reçu lorsqu'il adresse sa requête à Baird³¹⁶. Cette coiffe est celle de Red Cloud, toujours conservée au musée du quai Branly aujourd'hui (n° 71.1885.78.498). Un an plus tard, en août 1885, sont envoyés la gaine de couteau perlée et de fusil sioux collectés par le lieutenant Crawford (*cf* annexe 4.9.)³¹⁷, seuls exemplaires de ce type compris dans le colis. Il s'agit peut-être ici de la réponse positive de la Smithsonian à la requête d'Hamy adressée un an plus tôt. En 1899, Hamy effectue une nouvelle requête à rattacher directement à notre corpus : parmi les moulages d'objets archéologiques demandés dans le cadre d'une future publication du conservateur (*cf* annexe 5.5.) sont incluses les deux reproductions de couteaux hupa (*cf* annexe 4.24.) dont les originaux sont collectés en Californie en 1885 par Philip H. Ray.

Hamy semble très satisfait des objets amérindiens de l'Ouest qu'il reçoit ainsi au fil des ans. Dans un courrier daté de janvier 1887, il indique : « Je m'empresse de vous remercier de l'envoi que vous avez bien voulu me faire du buste du chef Osceola et d'une magnifique coiffe de chef sioux. » (*cf* annexe 5.8.). Nous pouvons nous demander à quelle coiffe Hamy fait ici référence, la coiffe de Red Cloud ayant été envoyée trois ans auparavant, en janvier 1884 : s'agit-il d'une autre coiffe qui aurait aujourd'hui disparu de la collection du musée du quai Branly ? Aucune coiffe sioux n'est en tous les cas mentionnée dans les inventaires du Trocadéro³¹⁸. Plus largement, les collections ethnographiques variées reçues en sus des céramiques et maquettes du

³¹⁶ « Invoice of Ethnological Collection sent to the Musée Trocadéro, Paris, France », RU 186, Box 8, D3378, Archives SI.

³¹⁷ « Distribution of specimens », p. 19 bis, Distribution n° 4400, RU 305, A15758, Archives SI.

³¹⁸ La coiffe n° 71.1885.78.498 est elle-même absente des inventaires.

Sud-Ouest ravissent Hamy, qui s'empresse de remercier la Smithsonian Institution après avoir été informé par John Durand de l'expédition portant le numéro 3378 en février 1884³¹⁹.

2. Un corpus très diversifié

Par son mode de constitution qui repose à la fois sur une vision typologique des collections de la part de la Smithsonian Institution et sur des demandes ponctuelles du Trocadéro, notre corpus se révèle très diversifié en termes historiques, géoculturels et typologiques. Si l'on pourrait parler de dispersion des objets par la sélection qui en a été effectuée, il n'en demeure par moins que la Smithsonian a réussi à transmettre au Trocadéro un aperçu de l'ampleur de ses collections, certes incomplet mais néanmoins miroir de l'histoire de l'institution et de celle de la collecte des objets amérindiens en territoire américain tout au long du XIX^{ème} siècle. Il convient d'analyser transversalement et quantitativement notre corpus selon différents facteurs, le premier étant évidemment la typologie des objets.

a. Diversité typologique

Mason séparait les objets envoyés en petites unités typologiques (armes, vannerie, instruments de pêche, etc.). Nous avons nous-mêmes choisi de réintégrer ces groupes d'objets dans un schéma plus large, sur le modèle de la classification mise en place par Leroi-Gourhan dans *Evolutions et techniques* (Leroi-Gourhan, 1971), employé avec pertinence par Gwénaële Guigon afin d'inventorier les collections arctiques arrivées au XIX^{ème} siècle dans les musées français, sujet de sa thèse (Guigon, 2006 : 124). Nous avons ainsi réparti les pièces de notre corpus en quatre grandes catégories : les objets témoins des « techniques de fabrication » (outils) (Leroi-Gourhan, 1971, t.1 :161), ceux qui répondent aux « techniques d'acquisition » (transport, pêche, chasse, cueillette) (Leroi-Gourhan, 1971, t.1 :116), puis aux « techniques de consommation » (vêtements, habitation et nourriture) et enfin les objets possédant une part « sociale, religieuse ou esthétique » non étudiés par l'ouvrage de Leroi-Gourhan (Leroi-Gourhan, 1971, t.2 :140). Cette classification est évidemment arbitraire, puisque certaines pièces pourraient aisément appartenir à différentes catégories de part leurs usages multiples³²⁰. Elle permet toutefois de saisir de manière globale la composition du corpus. Le tableau abrégé ci-dessous présente notre corpus organisé selon cette classification (*cf* annexe 3.4).

³¹⁹ E.-T. Hamy, lettre à « Cher Monsieur » [S. Baird ?], 28/02/1884, RU 305, A14193, Archives SI.

³²⁰ L'ornement de danse n° 71.1885.78.273, ici classé dans la catégorie « Techniques de consommation – Vêtements et accessoires », pourrait éventuellement être considéré comme un témoin de la vie sociale et religieuse amérindienne. Nous avons toutefois choisi de retenir son usage premier d'ornement vestimentaire.

Groupe typologique	Sous-groupe	Nombre d'objets
Techniques de fabrication	Outils	8
	Matières premières	5
Techniques d'acquisition	Armes	46
	Ustensiles de pêche	10
	Transport	9
Techniques de consommation	Vêtements et accessoires	30
	Ustensiles domestiques (nourriture, etc.)	21
	Habitation	1
Vie sociale et religieuse	Usage cérémoniel (pipe, masque, etc.)	10
	Usage funéraire	4
	Jeux	3

Tableau n°1 : répartition numérique du corpus par typologie d'objet

Nous remarquons aisément que les armes (arcs, flèches, carquois, etc.), les vêtements et accessoires corporels ainsi que les ustensiles domestiques (paniers, cuillères, etc.) dominent en toute logique le corpus : Mason a d'abord envoyé en France des objets utilitaires, témoins directs du mode de vie « primitif » des Amérindiens des Etats-Unis. Les objets qui témoignent de phénomènes plus complexes liés à la religion ou à l'organisation sociale autochtone (coiffe de Red Cloud, pipes, masque de danse, etc.) sont eux relativement peu nombreux.

b. Diversité géographique et culturelle

Une seconde analyse transversale de notre corpus peut être effectuée selon des critères géographiques et culturels : quels groupes ont produit les objets aujourd'hui conservés en France et d'où proviennent ceux-ci (cf annexes 3.5. et 3.6.) ?

Etat de provenance	Nombre d'objets	Groupe producteur	Nombre d'objets
Washington	45	Makah	31
		Chinook [?]	5
		Clallam	8
		Spokane (Flathead)	1
Utah	46	Paiute	33
		Ute	12
		Goshute	1
Californie	14	Hupa	3
		Diegeno	1
		Klamath	1
		<i>Inconnu</i>	9
Wyoming	7	Cheyenne	1
		Shoshone	3
		Lakota	3
Dakota (du nord et du sud)	3	Dakota	2
		Hidatsa	1
Colorado	2	Paiute	1
		Ute	1
Kansas	3	Osage	1
		Kiowa	1
		Wichita	1
Oregon	3	Klamath	3
<i>Inconnu</i> (Vallée du Missouri)	5	<i>Inconnu</i>	5
<i>Inconnu</i> (Plaines)	12	Sioux	4
		Lakota	1

		Apsaalooke	1
		<i>Inconnu</i>	7
<i>Inconnu</i>	7	Chippewa	1
		<i>Inconnu</i>	5

Tableau n°2 : Répartition numérique du corpus selon l'origine géographique et culturelle

Vingt-et-unes nations autochtones sont représentées dans notre corpus, ainsi que dix états clairement identifiés. Trente objets (dont quatre sioux) ne peuvent eux être rattachés à une nation précise, faute de renseignements complémentaires sur leur collecte. C'est notamment le cas des collections les plus anciennes comme celles de McKenney et de Wilkes ou des collections peu documentées de l'Ordnance Office (Département de la Guerre) ou de J. Gibson par exemple. Les objets dont nous n'avons pu retrouver le numéro d'inventaire américain, que ce soit par la consultation directe de la pièce concernée ou la consultation de la documentation archivistique et muséale à notre disposition, demeurent malheureusement eux aussi muets³²¹.

Les informations que nous possédons sur les origines géoculturelles des pièces documentées de notre corpus nous permettent de voir qu'une grande diversité est de mise (*cf* annexe 3.2.). L'ensemble des aires culturelles de l'Ouest (Grand Bassin, Californie, côte Nord-Ouest, Plaines) sont représentées, avec une nette prédominance du Nord-Ouest (Washington et Oregon) et du Grand Bassin (Utah et Colorado) qui s'explique par la présence de deux grandes collections respectivement réunies par J.G. Swan et J.W. Powell. Il paraît logique que Mason ait puisé des spécimens destinés à l'échange avec le Trocadéro dans ces deux collections exhaustives contenant de nombreux doubles. Certaines collectes de Swan venaient de plus d'entrer très récemment à la Smithsonian Institution au moment de l'échange³²², amenant le conservateur à les organiser et donc à y repérer des spécimens aptes à être échangés. Mason va néanmoins puiser dans des collections bien plus diverses et anciennes afin de constituer un corpus représentatif du mode de vie des sociétés amérindiennes étasuniennes.

³²¹ Les pièces concernées sont le 71.1885.78.304 1-2, 318 et 344. *Cf* annexe 4.25.

³²² Nous pensons ici aux pièces entrées dans les inventaires le 12 décembre 1884 et destinées à être présentées à l'*International Fisheries Exhibition* de Londres en 1883 puis à la *World's Industrial and Cotton Centennial Exposition* à la Nouvelle-Orléans en 1884, ainsi qu'à la collection d'arcs et de flèches inscrite à l'inventaire le 19 juin 1885. N° 15477 et 16163, «Accession History», communication NMNH.

c. Diversité historique

Les deux premiers chapitres de ce travail ont clairement démontré l'ampleur historique de notre corpus, dont les objets ont été collectés sur une période de plus de soixante ans, des années 1820-1830 aux années 1880. Les collecteurs identifiés qui ont contribué à réunir ces pièces se comptent au nombre de vingt-six, nombre très important comparativement à la taille de notre corpus (*cf* annexe 3.7.) :

Collecteur (individu ou institution)	Nombre d'objets	Période de collecte
John W. Powell	45	Années 1870
James G. Swan	39	Années 1860-1880
Expédition Wilkes	12	1841
Département de la Guerre	7 (dont 2 Lt E. Crawford)	Années 1870
Expédition Gunnison-Beckwith	6	1853
« Musée Indien » de Thomas McKenney	4	Années 1820-1840
Army Medical Museum	5 (dont 1 S. Horton, 1 J. Ghiselin, 1 Woodruff)	Années 1860-1870
Georges P. Belden	3	Années 1860
Edward Palmer	3	Années 1860-1870
Georges Gibbs	2	Années 1850
Philip H. Ray	2	Années 1880
John Varden	2	Années 1830
Paul E. Beckwith	2	Années 1870
Leroy S. Dyar	2	Années 1870
George M. Wheeler	2	1875
Georges Catlin	1	Années 1830
Washington Matthews	1	Années 1860
Paul M. Ponziglione	1	Années 1875
Alexander W. Chase	1	Années 1870
Stephen Powers	1	Années 1875
J. Gibson	1	<i>Inconnu</i>

Ferdinand V. Hayden	1	1870
David S. Jordan	1	1880
<i>Inconnu</i>	3	

Tableau n°3 : Répartition numérique du corpus par collecteurs

Comme nous pouvons le voir dans ce tableau récapitulatif, Mason a sélectionné les objets à envoyer outre-Atlantique au sein de collections individuelles comme institutionnelles. Seuls trois ensembles de plus de dix objets issus du travail d'un même collecteur apparaissent : il s'agit des collections de Powell, de Swan et l'U.S. Ex. Ex. de Wilkes qui comprennent à elles seules 65% de notre corpus. Cette prédominance explique sans mal pourquoi le Grand Bassin et la côte Nord-Ouest sont aussi majoritaires. Les autres ensembles sont bien plus minimes, allant de sept à un unique objet tiré d'une même collection. On peut se demander si ces objets épars, en grande majorité compris dans l'envoi d'août 1885 (*cf* annexe 3.), n'auraient pas été sélectionnés *a posteriori* par Mason, afin de compléter des groupes typologiques déjà constitués à partir des collections Swan et Powell.

Analysé transversalement, notre corpus frappe par un certain éclatement géographique, culturel et historique, rendu toutefois cohérent par la sélection typologique opérée par la Smithsonian Institution lors de l'envoi en France. L'échange entre les deux musées marque une nouvelle étape de la vie des objets choisis. Ceux-ci sont à nouveau « collectés », sélectionnés au sein des collections américaines après l'avoir été sur le terrain afin d'entrer dans une nouvelle collection, celle du Musée d'Ethnographie du Trocadéro.

B. La vie muséale française des objets : point sur les aléas de l'histoire

La vie des objets ne s'arrête pas une fois arrivés dans les collections françaises. Inscrites à l'inventaire, mises en réserve ou exposées, les collections américaines continuent à évoluer. Nous ne pouvons étudier ici l'histoire de la diffusion française (expositions, publications) des pièces de notre corpus, ce qui sortirait du cadre de ce travail. C'est donc toujours focalisée sur le concept même de collecte et de sélection que nous souhaitons poursuivre notre réflexion : si la collection semble définitivement constituée à la suite de son arrivée en France, elle a en effet continué à évoluer par la suite, entre disparitions d'objets, pertes partielles d'informations et réattributions géographiques et culturelles erronées des pièces. Ces « sélections » involontaires au sein de la collection appartiennent elles aussi à son histoire.

1. D'un musée à l'autre, des objets litigieux

L'histoire des collections ethnographiques anciennes du Trocadéro dont font partie les objets que nous étudions est évidemment liée à celle du musée qui a connu d'importantes mutations successives au cours du XX^{ème} siècle.

a. Trois musées, trois inventaires

Le premier musée ethnographique français possède une histoire unique au regard de ses semblables européens, puisque pas moins de trois institutions différentes, en trois lieux différents, se sont succédés de 1878 à nos jours. L'ouverture du Musée d'Ethnographie du Trocadéro au public en 1882 est un véritable succès populaire qui va pourtant s'effacer au fil des décennies : le musée périclité dans les années 1900 faute de budget et son état « lamentable » ne tarde pas à attirer les critiques (De l'Estoile, 2007 : 243-244). Paul Rivet en devient le nouveau directeur en 1928 et va en réorganiser les salles existantes dès 1931 avec l'aide de son assistant Georges-Henri Rivière. Les jours de l'ancien palais du Trocadéro sont néanmoins comptés : le bâtiment est remplacé dès 1937 par le Palais de Chaillot qui abrite une institution muséale totalement refondue, le Musée de l'Homme. La mission de ce dernier est elle-même redéfinie à la fin des années 1990 et l'ensemble de ses collections d'ethnologie extra-européenne est finalement transféré à l'actuel musée du quai Branly qui ouvre ses portes en 2006.

Ces bouleversements institutionnels ne sont évidemment pas sans conséquences sur les collections originellement conservées au musée du Trocadéro : à chaque création d'un nouveau musée, un récolement exhaustif de l'ensemble des collections s'impose. Ce sont les inventaires issus de ces récolements qui nous ont permis de retracer l'évolution de la collection d'une institution à l'autre. Au cours de notre recherche archivistique menée au centre des archives et de la documentation du musée du quai Branly, nous nous sommes ainsi rendue compte d'incohérences de correspondance entre les trois inventaires consultés : les inventaires manuscrits originaux du Trocadéro, les listes d'enregistrement des collections du Musée de l'Homme et l'inventaire du musée du quai Branly. Le récolement des collections du Musée de l'Homme dans les années 1940-1950 a par ailleurs donné lieu à la création des « fiches à dix points », fiches chacune consacrée à un unique objet et comportant une description contextuelle détaillée. Les collections de la Smithsonian Institution ont elles été très peu documentées et aucune fiche à dix points correspondant aux objets de notre propre corpus n'a ainsi été retrouvée, ni par nos recherches, ni par celles effectuées précédemment par les équipes des archives du musée du quai

Branly³²³. Ces fiches, exécutées par des vacataires anthropologues ou des ethnologues spécialisés sur la région concernée, étaient pourtant utilisées systématiquement au sein de chaque département : leur absence dans notre cas pourrait induire qu'aucun spécialiste français n'a étudié le corpus à l'époque³²⁴.

Trente-trois des objets de notre corpus sont concernés par ces incohérences et sont donc considérés comme litigieux. Ces anomalies sont de deux types. Elles concernent d'une part des objets présents dans les inventaires du Musée d'Ethnographie du Trocadéro mais absents des fiches du Musée de l'Homme et de la collection actuelle au musée du quai Branly ; d'autre part des objets présents dans les fiches du Musée de l'Homme mais absents dans les inventaires du Musée d'Ethnographie du Trocadéro³²⁵.

b. Les objets perdus du Trocadéro

Quinze objets inscrits à l'inventaire du Trocadéro sont aujourd'hui matériellement absents de la collection 71.1885.78 conservée au musée du quai Branly. Les dates d'inscription à l'inventaire des objets concernés, comprises entre le 25 août 1885 et le 11 février 1886, correspondent à la période d'échange la plus prolifique entre le Musée d'Ethnographie du Trocadéro et la Smithsonian Institution. Le tableau ci-dessous présente ces quinze pièces telles qu'elles sont décrites dans les inventaires français³²⁶:

Numéro d'inventaire Trocadéro	Description	Groupe producteur	Collecteur	Date d'inscription à l'inventaire
14935	Flèche à pointe d'os	Klamath	L.S. Dyar	25 août 1885
14946	Hameçon à pointe d'os	Makah, Neah Bay	J.G.Swan	25 août 1885
14948	Hameçon à double pointe	Makah, Neah Bay	J.G.Swan	25 août 1885
14967	Fiole de fabrication [?] couverte de paille tressée polychrome	Makah, Neah Bay	J.G.Swan	25 août 1885
14979	Tube en cuir, à tirer l'huile des cétacés	Makah	J.G.Swan	25 août 1885

³²³ Communication personnelle d'Angèle Martin, 12/02/2014.

³²⁴ Communication Gwénaële Guigon, 20/08/2014.

³²⁵ Des incohérences du même type ont été détectées dans les inventaires accompagnant les courriers échangés entre les deux institutions de 1882 à 1899 : trente-quatre objets de notre corpus n'y sont pas présents, tandis que sept pièces y étant mentionnées ne font pas partie de la collection aujourd'hui. Compte tenu du manque de fiabilité de ces listes qui comportent nombre d'erreurs (numéros d'inventaire erronés, etc.) nous avons choisi de ne pas les utiliser lors de notre étude des disparitions ou des ajouts d'objets à la collection et de nous reposer uniquement sur les inventaires officiels.

³²⁶ Catalogue n°10 (D000530), Registres d'inventaires du Musée d'Ethnographie du Trocadéro, sous-série N1, archives MQB.

15017	Flèche ornée d'une pointe d'obsidienne	Hupa, Pit River	Army Medical Museum	25 août 1885
15441	Petit panier en vannerie polychrome	Chippewa, Michigan	Dr J. Gibson	10 fév. 1886
15457	Fruits de <i>sapinous marginates</i> servant à faire des chapelets	Osage, Kansas	P.M. Ponziglione	10 fév. 1886
15472	Hamac fait avec des branches	Ute, Uintah Valley	J.W. Powell	11 fév. 1886
15473	Fourneau de pipe en argilite	Goshute	J.W Powell	11 fév. 1886
15478	Épiloir à barbe en fer blanc, Colorado	Kiowa, Colorado	E. Palmer	11 fév. 1886
15481	Pièce de bois découpée, pour la fabrication des nattes	Clallam	J.G. Swan	11 fév. 1886
15482	Jeu en os (<i>bone gambling implement</i>)	Paiute	J.W Powell	11 fév. 1886
15483	Petite pipe en pierre, avec son tuyau en roseau	Paiute	J.W Powell	11 fév. 1886
15485	Flèche à pointe de pierre fine taillée	Paiute	J.W Powell	11 fév. 1886

Tableau 4 : Les objets disparus du Musée d’Ethnographie du Trocadéro

Certains des objets disparus sont de petite taille, comme l'épiloir n°15478 ou les hameçons n°14946 et 14948, ce qui peut avoir facilité leur séparation de la collection initiale et donc leur perte d'un musée à l'autre. D'autres, comme les baies n°15457, sont des spécimens organiques très fragiles qui peuvent avoir été détruits du fait de conditions de conservation inadéquates. L'explication la plus probable quant à la disparition de ces objets de la collection demeure néanmoins la perte du numéro d'inventaire originel, ce qui aurait rendu leur identification impossible lors du récolement effectué par les équipes du Musée de l'Homme. Les objets non identifiés par le musée lors du récolement des collections sont aujourd'hui communément appelés les « X du Musée de l'Homme », de par leur numéro d'inventaire se terminant par un X, enregistré dans la base TMS du musée du quai Branly sous la forme 71.[année de récolement].0.*X. C'est dans ces objets anciennement au département des Amériques du Musée de l'Homme que nous avons mené nos recherches afin de retrouver les objets disparus de notre corpus. Nous avons pour cela interrogé la base TMS par mots-clés, recherchant d'abord par appellation (flèche, pipe, etc.) puis par matériau (os, plume, bois, fer, etc.) afin d'élargir les résultats. Afin de pouvoir identifier visuellement les objets, nous avons réuni un dossier iconographique d'objets comparatifs actuellement conservés au sein du

département d'anthropologie du National Museum of Natural History et rattachés aux mêmes collecteurs, quand cela était possible.

Ces recherches ne se sont pas avérées aussi fructueuses qu'attendues : seuls deux objets ont été repérés parmi les X qui pourraient appartenir à la collection. Cela confirme les observations de deux chercheurs, Gwénaële Guigon et Guy Désiré, mandatés de 2009 à 2012 par l'équipe de l'unité patrimoniale des Amériques sur la mission des X, mise en place par la société Grahal et réalisée en vue de la constitution du premier inventaire du musée du quai Branly³²⁷. Ces deux chercheurs ont constaté que les collections de l'ancien département des Amériques étaient singulièrement bien classées et identifiées dans la mesure du possible, grâce à divers récolement ponctuels effectués par les responsables successifs du département des Amériques du Musée de l'Homme. Ces récolements ont permis de limiter la perte d'informations sur les objets présents dans les collections, tandis que les équipes du musée du quai Branly ont pu par la suite rattacher certains objets classés en X à des collections existantes. En conséquence de ces importants travaux, la possibilité de trouver des objets disparus du Trocadéro dans les X actuels s'en trouve réduite.

Deux flèches, les n°71.1950.0.297.1 X et 71.1950.0.297.2 X (*cf* annexe 4.26.), identifiées comme chinook dans la base TMS et par une annotation sur la hampe de la flèche n°71.1950.0.297.1 X, pourraient donc correspondre à la flèche n°15017, provenant de Californie (*cf* annexe 4.10.). En nous appuyant sur l'ouvrage d'Otis T. Mason (1894), nous pouvons en effet avancer que la typologie³²⁸ de ces flèches n'est pas chinook mais bien nord-californienne (Mason, 1894 : pl. 48, fig.2). Malgré l'absence de marquage, ces deux objets nous semblent appartenir de manière très probable à la collection de la Smithsonian par leur origine géoculturelle et leur typologie : sur quatorze flèches provenant de Californie et d'Oregon actuellement conservées au musée du quai Branly, seules deux n'appartiennent pas à la collection 71.1885.78. Elles se démarquent d'ailleurs des flèches de la Smithsonian par une pointe d'os barbelée sans point commun avec la morphologie des pointes des flèches de notre corpus³²⁹. L'existence dans les X de deux flèches qui proviendraient de l'institution américaine au lieu d'une seule suggère que l'une d'entre elle n'aurait pas été répertoriée dans les inventaires du Trocadéro. Il est aussi possible que nous soyons en présence d'un lot n'ayant jamais été enregistré dans les inventaires de l'ancien

³²⁷ Cette mission faisait suite à un exceptionnel chantier des collections du Musée de l'Homme, effectué sur une dizaine d'années et ayant nécessité la collaboration d'une centaine de personnes. L'ensemble des informations présentes dans ce paragraphe nous ont été fournies par Gwénaële Guigon (communication personnelle, 20/08/2014).

³²⁸ Constituées chacune d'une longue hampe en bois fine terminée par une pointe d'obsidienne et des restes d'empennage, ces flèches sont ornées côté pointe d'une bande rouge d'une longueur d'environ sept centimètres. La seconde extrémité de chaque hampe est elle décorée de bandes colorées en alternance (tons noir, rouge et jaune). Ces observations sont le résultat d'une consultation directe des objets, menée le 02/07/2014 au musée du quai Branly.

³²⁹ Ces flèches appartiennent à la collection Scouler n° 71.1879.5 (1 et 6). Recherche effectuée sur la base TMS, [en ligne].

musée d'ethnographie, rendant par là même toute attribution à une collecte plus précise impossible³³⁰.

Suite aux faibles résultats de notre recherche, nous avons étendu selon la même méthode nos recherches à l'ensemble des objets en Z³³¹ et aux X du musée du quai Branly³³², sans succès. Nous avons finalement effectué une recherche par numéros de substitution sur l'ensemble des collections du musée. Nous avons ainsi recherché sur TMS d'éventuelles mentions des numéros Smithsonian et Trocadéro des objets de notre étude, dans l'hypothèse d'un rattachement erroné de ces derniers à une autre collection, sans résultat.

De nombreuses pièces autrefois envoyées par la Smithsonian Institution en France et aujourd'hui disparues n'ont pour l'instant pas été retrouvées. Faut-il en conclure que ces pièces sont définitivement perdues ? L'échange de certaines d'entre elles avec d'autres musées français, comme cela a été le cas pour certains objets du Sud-Ouest (Galliard, 2009 :35), n'est pas à exclure, bien que nous n'en ayons trouvé nulle mention dans les archives. Par ailleurs, certains objets non récolés par le Musée de l'Homme semblent avoir été bien présents à l'époque au sein des collections. C'est le cas particulier du tube à tirer l'huile de cétacés n°14979. Un courrier daté de juillet 1966 apporte en effet des informations contextuelles à son sujet, en réponse à une demande d'Henri Lehmann, conservateur du Musée de l'Homme³³³. Ce cas particulier nous indique que ces fiches ne sont pas exemptes d'erreurs ou d'oublis³³⁴. D'autres incohérences vis-à-vis de la collection originelle ont d'ailleurs été relevées, ce qu'il nous fallait résoudre.

c. Les ajouts du Musée de l'Homme

Parmi notre corpus, dix-huit objets apparaissant aujourd'hui sur les fiches d'enregistrement du Musée de l'Homme et sur l'inventaire du musée du quai Branly n'existent en effet pas dans l'inventaire du Trocadéro. Ces objets sont présentés ci-après, accompagnés des informations comprises dans les fiches d'enregistrement du Musée de l'Homme.

³³⁰ Les conditions de réalisation des inventaires du Trocadéro (certains ont été faits rétrospectivement, entraînant des incohérences), peuvent aujourd'hui être interrogées. Communication personnelle de Gwénaële Guigon, 20/08/2014.

³³¹ Les Z regroupent des objets sans contexte ou fragmentaires qui ne sont pas inscrits à l'inventaire du musée.

³³² Ces objets sont inscrits à l'inventaire rétrospectif du musée du quai Branly sous le numéro 71.2012.0*.

³³³ George E. Phebus, lettre à Henri Lehmann, 19/07/1966, [p.3], D002754, document n°40795, Archives MQB.

³³⁴ Ces omissions d'objets s'expliquent par le contexte de réalisation de ces fiches : vraisemblablement débutées pendant la guerre alors que certaines collections avaient été évacuées de la capitale, elles ont par ailleurs été rédigées par un nombre restreint d'employés ce qui n'a pas permis une étude optimale des collections. Communication personnelle de Gwénaële Guigon, 20/08/2014.

Numéro d'inventaire Quai Branly	Numéro d'inventaire Trocadéro	Numéro d'inventaire Smithsonian	Description	Groupe producteur
71.1885.78.236	<i>Inconnu</i>	2767	Arc, Haute-Californie	<i>Inconnu</i>
71.1885.78.286	<i>Inconnu</i>	14524	Arc en bois avec lanière de peau et étoffe rouge	Paiute
71.1885.78.310	<i>Inconnu</i>	23440	Masque zoomorphe	<i>Inconnu</i>
71.1885.78.344	<i>Inconnu</i>	« ...35 ? »	Etui à cordon ombilical, Prairies	<i>Inconnu</i>
71.1885.78. 436	1485	<i>Inconnu</i>	Flèche, Wyoming	Sioux
71.1885.78. 437	1485	<i>Inconnu</i>	Flèche, Wyoming	Sioux
71.1885.78. 438	1485	<i>Inconnu</i>	Flèche, Wyoming	Sioux
71.1885.78. 439	1485	<i>Inconnu</i>	Flèche, Wyoming	Sioux
71.1885.78. 440	1485	<i>Inconnu</i>	Flèche, Wyoming	Sioux
71.1885.78. 441	<i>Inconnu</i>	14611	Flèche	Paiute
71.1885.78. 442	<i>Inconnu</i>	12035	Flèche	Paiute
71.1885.78. 443	<i>Inconnu</i>	12036	Flèche	Paiute
71.1885.78. 444	<i>Inconnu</i>	14539	Flèche	Sioux
71.1885.78.468	<i>Inconnu</i>	22010	Ceinture en cuir, Wind River	Shoshone
71.1885.78.498	<i>Inconnu</i>	14844	Coiffe	Dakota
71.1896.69.429.1-2	<i>Inconnu</i>	<i>Inconnu</i>	Fragment de mortier	<i>Inconnu</i>
71.1896.69.430	<i>Inconnu</i>	31257	Bol	<i>Inconnu</i>
71.1896.69.431	<i>Inconnu</i>	43064	Mortier	<i>Inconnu</i>

Tableau n°5 : les ajouts du Musée de l'Homme

Afin de confirmer ou d'infirmer l'appartenance de ces pièces à la collection de la Smithsonian Institution, nous nous sommes d'abord intéressée aux numéros d'inventaire américains indiqués sur les fiches du Musée de l'Homme. La consultation des publications historiques et de la documentation muséale de la Smithsonian Institution comportant ces numéros nous a ainsi permis de rattacher avec certitude onze objets à l'institution américaine³³⁵.

³³⁵ Ont notamment été consultés les rapports annuels de la Smithsonian Institution et du BAE. Le masque n° 71.1885.78.310 a ainsi été trouvé dans ARBAE, 1884 : pl. XVIII, p.181, fig. 38 et 39. La communication des informations contextuelles liées aux objets de notre corpus et intégrées à la base interne du département d'anthropologie du NMNH s'est également révélée primordiale dans l'obtention des informations désirées.

Sept pièces sans numéros d'inventaire américains demeuraient toutefois muettes et une consultation des collections a donc été nécessaire³³⁶. Elle s'est avérée fructueuse puisque cinq objets ont pu être fermement attribués à la Smithsonian. Une étiquette papier collée sur le fragment de mortier n°71.1896.69.429.1 indique en effet « USNM. Californie » : le fragment provient bien du National Museum. L'aspect interne et externe de ce fragment est par ailleurs tout à fait similaire à celui du n°71.1896.69.429.2 qui proviendrait donc d'un même objet ou du moins d'un même ensemble³³⁷. Par ailleurs, les flèches n°71.1885.78.436 à 440 s'étaient vues attribuer un numéro d'inventaire Trocadéro erroné puisqu'il ne correspondait pas à un lot de flèches au sein des inventaires de l'ancien musée. Suite à la consultation des objets, nous avons pu établir que le numéro de marquage 1485, présent uniquement sur les flèches n° 71.1885.78. 437 à 440, était en réalité un numéro Smithsonian Institution correspondant à un lot de douze flèches, un arc et un carquois collectés en 1853 par l'expédition Gunnison-Beckwith. Malgré l'absence de marquage, la flèche n°71.1885.78.436 nous semble elle aussi appartenir à ce lot par ses matériaux (bois et fer) et sa typologie très semblable à celle des autres flèches concernées.

Un objet dont le numéro d'inventaire ancien est aujourd'hui illisible n'a pas pu être formellement rattaché à la collection de la Smithsonian, puisqu'il est également absent des inventaires du Trocadéro et des documents d'archives: il s'agit de l'étui à cordon ombilical n°71.1885.78.344 (*cf* annexe 4.25.). Comme nous venons de la voir, nombre d'objets ayant bien appartenu à la Smithsonian n'apparaissent pas eux non plus sur ces documents. Nous avons donc choisi de conserver cet étui au sein de notre corpus et de respecter ainsi l'attribution ancienne de cette pièce à la collection par les équipes du Musée de l'Homme.

A l'exception de cet objet, des mocassins n°71.1885.78.304.1-2 et de l'ornement de tête n° 71.1885.78.318³³⁸, nous sommes parvenue à documenter l'ensemble des pièces étudiées, ce qui a permis de nombreuses corrections diverses ainsi que certaines redécouvertes historiques d'importance.

2. Découvertes et redécouvertes : les apports de notre étude sur les objets

Il ne s'agit pas ici de dresser une liste exhaustive de l'ensemble des corrections et informations complémentaires apportées aux données qui accompagnaient les objets

³³⁶ La consultation a pu être effectuée le 13 mai 2014 au musée du quai Branly.

³³⁷ Sans numéro d'inventaire Smithsonian, il est difficile d'attribuer ces fragments à l'un de nos collecteurs. Deux sont possibles au regard de la provenance des deux pièces (Californie, Santa Barbara): Georges M. Wheeler et David S. Jordan (*cf* n° 71.1896.69.430 et n°71.1896.69.431). C'est cependant le bol en serpentine collecté par Wheeler qui présente une typologie très similaire à celle des deux fragments (*cf* annexe 4.14.).

³³⁸ Ces deux derniers objets ont perdu leur numéro d'inventaire Smithsonian et ne sont pas présents dans les documents archivistiques. Ils sont néanmoins bien liés à l'institution américaine par les inventaires du Musée d'Ethnographie du Trocadéro (N° 15420 et 15450, Catalogue n°10, n° 15419 à 15457 (D000530/3089), Registres d'inventaire du Musée d'Ethnographie du Trocadéro, sous-série N1, archives MQB).

préalablement à notre étude. L'ensemble de ces nouvelles informations est en effet intégré au catalogue sommaire présentant individuellement les pièces de la collection joint en annexe à ce travail (*cf* annexe 4). Nous souhaitons néanmoins rendre compte du travail effectué en présentant les grands types de corrections apportées, ainsi que les quelques redécouvertes historiques permises par notre recherche.

a. Des corrections ponctuelles

Les corrections apportées aux informations préexistantes sur les objets de notre corpus sont diverses : nous pouvons y distinguer la correction d'anciens numéros d'inventaire inexacts, de dénominations imprécises ou incorrectes, de fausses attributions géoculturelles ou de noms de collecteurs erronés³³⁹. Il nous faut distinguer les corrections formelles des remises en doute hypothétiques, la documentation à notre disposition n'ayant pas toujours permis d'obtenir des renseignements précis et certains sur les objets étudiés.

Suite à nos communications avec la Smithsonian Institution et à la consultation des pièces litigieuses, nous nous sommes aperçue que certains numéros d'inventaire américains avaient été mal retranscrits dans les listes d'envois, empêchant par là même de retracer l'histoire des objets en question³⁴⁰. Ces erreurs ont parfois conduit à des erreurs d'attribution géoculturelles importantes : c'est notamment le cas des quatre flèches rattachées au numéro 1485, attribué par erreur au Musée d'Ethnographie du Trocadéro par le Musée de l'Homme. Ce numéro est en réalité celui de la Smithsonian Institution et renvoie à un ensemble collecté en 1853 par l'expédition Gunnison-Beckwith, probablement lors de leur traversée du territoire ute (Utah). Or les flèches, privées de leur réel numéro d'inventaire et donc d'informations historiques à leur sujet avaient été attribuées aux « Sioux » du Wyoming³⁴¹.

La perte totale du numéro d'inventaire initial entraîne elle aussi des erreurs. Le cas du collier en griffes d'ours gris n°71.1885.78.348 (*cf* annexe 4.10.) en est l'un des exemples. Sans numéro américain et fragmentaire, ce collier est aujourd'hui attribué aux Mandan du Dakota du Nord³⁴². Toutefois apparaît sur la liste jointe à l'envoi n°3378 un collier attribué aux « Sioux,

³³⁹ Dans le cas de la flèche n° 71.1885.78.421, les inventaires du Trocadéro indiquaient J.W. Powell comme son collecteur, alors qu'il s'agit en réalité d'E. Palmer.

³⁴⁰ La flèche n°71.1885.78.420 collectée par Belden a ainsi pour ancien numéro d'inventaire 7083, et non pas 7003. Quant à la bourse n°71.1885.78.259, son bon numéro est le 1781 (au lieu du 7181).

³⁴¹ Registre d'inventaire du musée du quai Branly, INV-002 tome 1, version informatisée, TMS [en ligne], p.632. Un cas semblable est celui de la flèche n°71.1885.78.420 évoquée ci-dessus : elle est attribuée aujourd'hui aux Blackfeet que Belden n'a jamais rencontré, contrairement aux Lakota-Oglala, producteurs les plus plausibles de cette pièce.

³⁴² Registre d'inventaire du musée du quai Branly, INV-002 tome 1, version informatisée, TMS [en ligne], p.625.

Dakota»³⁴³, numéroté 13484. La description que l'on retrouve dans les inventaires de la Smithsonian est celle d'un « collier en griffes de grizzli et serres d'aigles divisé en deux spécimens » ayant appartenu à un « chef sioux » du Dakota³⁴⁴. Il nous paraît plausible que nous soyons ici face à un seul et même exemplaire : l'attribution aux Mandan est donc à remettre en cause. Les erreurs d'attribution culturelle peuvent par ailleurs être liées à d'anciennes dénominations abandonnées actuellement. Le raclor à peau n°71.1885.78.460 (*cf* annexe 4.12.) est ainsi attribué aux Gros Ventre (aujourd'hui nommés Atsina) par le Musée de l'Homme³⁴⁵ alors qu'il est en réalité Hidatsa : ces derniers étaient effectivement parfois appelés « Gros Ventre du Missouri » au XIX^{ème} siècle. L'objet en question ne dispose toujours pas aujourd'hui d'une attribution correcte, puisqu'il est attaché aux Cheyenne par l'inventaire du musée du quai Branly³⁴⁶. Ce cas montre que des réattributions culturelles ont été faites une fois les objets arrivés dans les collections françaises, du Musée d'Ethnographie du Trocadéro au musée du quai Branly, ce sans s'appuyer sur les sources disponibles au sein de l'institution d'origine des pièces, la Smithsonian Institution. Ces attributions tardives ont donc également été remises en cause quand aucune source historique (inventaires, dossiers de d'entrées de collections) ne permettait de les confirmer³⁴⁷.

Enfin certaines dénominations d'objets ont été rectifiées. Dans la plupart des cas ces nouvelles dénominations apportent des informations supplémentaires sur l'usage de l'objet concerné. La « flèche » n° 71.1885.78.432 est ainsi une flèche à poisson, tandis que le « flotteur » n° 71.1885.78.224³⁴⁸ est en réalité un modèle de flotteur. Les flotteurs de harpon originaux, utilisés lors de la chasse à la baleine, sont en effet réalisés en peau de phoque et non pas en bois (Swan, 1870 :20) : aucun doute n'est permis sur la véritable nature de cet objet, dont le bois est d'ailleurs sculpté afin d'imiter la souplesse de la peau originelle. Un unique objet nous paraît bénéficier d'une fausse dénomination : il s'agit de « l'outre » makah n° 71.1885.78.316, en réalité un flotteur de harpon³⁴⁹.

³⁴³ « Invoice of Ethnological Collection sent to the Musée Trocadéro, Paris, France », [p.4], RU 186, Box 8, D3378, Archives SI.

³⁴⁴ Registre d'inventaire, vol.3 p.208, base de données des collections anthropologiques, site web du NMNH [en ligne]. URL : <http://collections.nmnh.si.edu/search/anth/search.php?action=10&irn=10659471&width=640&height=506>.

³⁴⁵ Fiche d'enregistrement de la collection 71.1885.78, TMS [en ligne], p. 15.

³⁴⁶ Registre d'inventaire du musée du quai Branly, INV-002 tome 1, version informatisée, TMS [en ligne], p.634.

³⁴⁷ Cela a par exemple été le cas des objets issus de la collection de John Varden (*cf* annexe 4.2.), attribués aux Sioux du fleuve Missouri alors que les inventaires américains ne permettent pas une telle attribution (communication personnelle de Candace Greene, 22/07/2014), ou encore des collections Wilkes, elles aussi très peu renseignées dans les inventaires originaux (*cf* annexe 4.3.)

³⁴⁸ Registre d'inventaire du musée du quai Branly, INV-002 tome 1, version informatisée, TMS [en ligne], p. 632 et 614.

³⁴⁹ « Intern Records », communication NMNH.

b. Mise en valeur de la collection

Au-delà des découvertes factuelles qui ont ponctué notre recherche, cette dernière nous a permis de redécouvrir la collection et ses objets qui pour certains se sont révélés être liés à des événements majeurs de l'histoire de la découverte et de la conquête de l'Ouest. Le terme de redécouverte nous paraît opportun dans la mesure où la plupart des objets de notre corpus étaient muets lorsque nous avons commencé nos recherches. Très peu d'informations contextuelles étaient connues à leur sujet, à l'exception de leur origine géoculturelle et de leur usage primaire (informations parfois erronées comme nous avons pu le constater) tandis que la documentation muséale et archivistique était très restreinte³⁵⁰. Au total, cent quarante-quatre objets ont pu être rattachés à leur contexte de collecte³⁵¹.

Certains objets de la collection se sont dans certains cas révélés uniques de par leur ancienneté et leur histoire. Nous pouvons ici mentionner la selle n°71.1885.78.257.1-3, collectée par un individu célèbre, George Catlin, et dont un seul exemplaire similaire de la même époque est conservé au monde³⁵². Cette selle constitue par ailleurs un écho bienvenu aux douze tableaux peints par l'artiste portraiturant des Amérindiens, eux aussi conservés au musée du quai Branly³⁵³. Nous pouvons également citer les quatre objets (*cf* annexe 4.1.) issus des anciennes collections de Thomas McKenney qui entreprit une démarche de conservation et d'exposition de la culture matérielle amérindienne novatrice et unique en son temps. La période de collecte supposée des objets comprise entre les années 1820 et les années 1840 en fait des témoignages très anciens et donc précieux de l'art amérindien des Plaines. L'une de ces pièces, le fourneau de pipe n° 71.1885.78.292, a par ailleurs pu être liée à une personnalité précise, le chef chippewa Mozobodo, grâce à la consultation de l'article de Candace Greene (Greene, 2007 :73). Un autre ensemble d'objets est tout aussi primordial, celui rassemblé par l'U.S.Ex.Ex. menée par Charles Wilkes³⁵⁴ : les pièces qui le composent font partie des plus anciennes collections amérindiennes recueillies sur la côte Nord-Ouest puis entrées à la Smithsonian. Enfin nous ne pouvons, parmi les objets historiques majeurs de notre corpus, manquer de signaler la coiffe n° 71.1885.78.498, identifiée par Christian Feest comme ayant appartenu à Red Cloud et qui aurait peut-être été offerte par le

³⁵⁰ Un constat semblable est à faire pour l'ensemble de la collection de la Smithsonian Institution actuellement conservée au musée du quai Branly. Ce n'est en effet qu'à partir des années 2000 que naît en France un intérêt général pour l'histoire des collections et leur contexte de collecte. Ces sujets d'étude étaient jusqu'alors largement ignorés par les chercheurs. Communication personnelle de Gwénaële Guigon, 20/08/2014.

³⁵¹ Les objets qui n'ont pu être contextualisés ou sur lesquels demeurent des incertitudes sont les n°71.1885.78.304.1-2, 318, 344, 348, 436 et 71.1896.69.429.1-2

³⁵² Note de J.C. Ewers, Carte de l'objet E76345-0, 10/01/1948, Collections Search Center [en ligne], consulté le 7 mars 2014. Pour plus d'informations sur ce sujet, se référer à la note 74.

³⁵³ Ces tableaux font partie de la collection référencée sous le numéro 71.1930.54.

³⁵⁴ Cet ensemble est constitué des objets n° 71.1885.78.235 à 236, 418, 311 à 315 et 426 à 429.

fameux chef amérindien au général Sherman lors de la signature du traité de Fort Laramie en 1868.

Qu'ils aient été liés à des personnalités et événements historiques étasuniens, autrefois utilisés au quotidien ou fabriqués pour les Euro-américains, les objets conservés à Paris appartiennent à une multitude d'histoires individuelles. Réunis par Wilkes, Beckwith, Powell, Swan, Palmer, Chase et bien d'autres, ils illustrent chacun une vision individuelle des cultures autochtones mais aussi une évolution générale de la collecte américaine sur près de soixante ans. Ils s'inscrivent ainsi dans l'histoire nationale étasunienne qui mêle découverte, conquête et étude de l'Ouest américain au XIX^{ème} siècle.

Conclusion

Les collections amérindiennes réunies dans l'Ouest autrefois envoyées par la Smithsonian Institution au Musée d'Ethnographie du Trocadéro constituent aujourd'hui des témoignages matériels d'une plus large histoire scientifique et institutionnelle: celle de la naissance et du développement de l'ethnologie aux Etats-Unis sous le patronage de la célèbre institution. De la collecte sur le terrain jusqu'à l'arrivée dans un musée français, en passant par le traitement des objets au sein de la Smithsonian Institution, les choix qui ont présidé à la constitution de ce corpus se sont révélés profondément ancrés dans une époque marquée par des évolutions techniques, idéologiques et culturelles de taille.

Les pièces de notre études collectées dans la première moitié du XIX^{ème} siècle et jusqu'au milieu des années 1870 témoignent d'une volonté de découvrir et de conquérir l'Autre. L'Ouest américain est alors une région où tout reste à explorer afin de déterminer les ressources qui s'y trouvent et y imposer la puissance nationale. Ces terres doivent être colonisées et intégrées à la nation, tout comme les populations considérées comme étrangères qui y résident, les Amérindiens. Nos voyageurs, soldats, chirurgiens et explorateurs militaires qui collectent les arts matériels autochtones partagent cette vision de l'Ouest. Pour les premiers, comme Catlin ou Belden, il s'agit de rassembler des objets curieux et uniques, souvenirs des séjours passés dans l'Ouest qui serviront à émerveiller le public de la Côte Est. Pour les seconds, l'Indien et sa capacité de résistance militaire doivent être documentés par des objets prélevés durant les expéditions d'exploration et sur les champs de bataille. De l'échange et des alliances à la guerre, il n'y a qu'un pas, et c'est cette multiplicité des interactions à l'époque entre Amérindiens et Blancs qu'incarnent aujourd'hui les objets collectés (Berlo *in* Ganteaume, 2010 : 139). Au-delà des grandes tendances de la collecte, une multitude de pratiques et d'intentions individuelles sont discernables et divergent selon le rapport personnel de l'individu collecteur aux Autochtones qu'il rencontre. Washington Matthews, s'il forme d'abord une collection suivant les objectifs de l'Army Medical Museum, va ainsi développer un intérêt sincère et profond pour ces peuples qu'il continuera à étudier jusqu'à sa mort. L'ensemble de ces collectes sont marquées d'un amateurisme évident : chacun acquiert l'objet selon des méthodes et des intentions qui lui sont propres. L'ethnologie n'est pas encore une science reconnue comme telle et il faut attendre le milieu des années 1870 et les années 1880 pour assister à une préprofessionnalisation de la discipline et des collectes qui l'accompagnent, grâce à l'action centrale de la Smithsonian Institution.

Symptôme du nouveau développement de cette jeune science, le profil général des collecteurs des objets de notre corpus évolue : les militaires cèdent le pas face aux civils, qui

peuvent être explorateurs, agents indiens, instituteurs, missionnaires ou journalistes. Ce changement s'explique par l'avancée de la colonisation de l'Ouest : les collecteurs comptent désormais parmi eux de nombreux résidents qui côtoient au quotidien les Autochtones établis de gré ou de force dans les réserves. Aucun ne dispose d'une formation universitaire en ethnologie³⁵⁵ mais tous bénéficient d'un intérêt personnel qui les pousse à étudier les Amérindiens. La Smithsonian Institution joue un rôle fondamental auprès de ces individus, en leur transmettant encouragements, matériel et informations scientifiques. Grâce à son réseau de correspondants³⁵⁶ qui s'étend sur l'ensemble du territoire, et en particulier dans l'Ouest, l'institution oriente leur activité afin, à terme, de centraliser l'ensemble de leurs collections au sein de l'United States National Museum. Pour la première fois de son histoire, elle emploie des collecteurs salariés, comme Swan et Powers qui réunissent des collections répondant à des demandes précises de sa part. Si chaque collecteur conserve des gestes et des motivations qui lui sont propres (intérêt esthétique, préférence vis-à-vis de certaines populations), on assiste donc à une plus grande uniformisation des collectes (commandes d'objet, achats et non plus troc, rédaction de catalogues accompagnant les envois, etc.) dont certaines se détachent par un désir de scientificité précoce : J.W. Powell incarne ainsi un véritable tournant en réunissant des collections qui se veulent objectives, exhaustives et destinées à la recherche. Le goût personnel du collecteur doit s'effacer derrière une rigueur scientifique et professionnelle.

Cette évolution des collectes fait écho à la nouvelle ampleur que prennent alors les collections amérindiennes au sein du National Museum. La Smithsonian Institution possède en effet ses propres objectifs quant à la formation de ses collections. Ces dernières doivent correspondre à l'idéologie scientifique et philosophique de l'institution, fortement influencée par l'évolutionnisme et le concept de *vanishing indian*. En résultent des collectes focalisées sur les populations des réserves dont l'indianité disparaît rapidement (Hupa, Klamath, Dakota, etc.) et sur les dernières populations « vierges » du Grand Bassin. Ces collectes doivent par ailleurs prélever prioritairement les artefacts les plus anciens capables d'illustrer une culture matérielle authentique considérée comme primitive. Mais la Smithsonian Institution doit faire face à une forte concurrence nationale et internationale : face aux musées étasuniens et aux collecteurs étrangers, elle met en place une politique active d'enrichissement et de diffusion de ses collections. Pour s'imposer, il faut réunir des collections les plus complètes et diversifiées possible

³⁵⁵ La première chaire universitaire d'ethnologie américaine n'est créée qu'en 1875, à l'initiative d'Henry Lewis Morgan (Gorboff, 2003 :48).

³⁵⁶ Pour rappel, les correspondants de la Smithsonian Institution sont un ensemble d'individus privés collaborant scientifiquement avec l'institution, de manière bénévole ou ponctuellement salariée. Cette collaboration peut prendre des formes très variées : collecte d'objets et de spécimens d'histoire naturelle, rédaction d'ouvrages scientifiques ou encore observations météorologiques de la part des correspondants contre un appui méthodologique et matériel de la Smithsonian Institution (envoi de matériel et de publications scientifiques, conseils, etc.).

qui sont ensuite montrées au public et aux spécialistes par le biais d'expositions, de publications et d'échanges. C'est dans ce contexte qu'interviennent les échanges avec le Musée d'Ethnographie du Trocadéro de 1885 à 1899. C'est bien la politique muséale de la Smithsonian Institution qui unifie un ensemble d'objets hétéroclite, collectés sur une période de plus de soixante ans par de multiples collecteurs aux profils variés. Si Ernest-Théodore Hamy initie l'échange, c'est l'institution étasunienne qui sélectionne d'abord les pièces et qui façonne donc définitivement cette collection. A la manière de la collecte sur le terrain, ce dernier échantillonnage est le fait d'un écheveau complexe d'acteurs scientifiques et administratifs qui choisissent les objets à envoyer selon leurs propres critères. Otis T. Mason constitue ainsi des ensembles typologiques qui se veulent représentatifs de la culture matérielle amérindienne de l'ensemble des Etats-Unis. Cette vision naturaliste de ses collections reflète une dépendance toujours présente de l'ethnologie envers les sciences naturelles dont elle est issue. De ce mode de construction de la collection destinée à la France résulte aujourd'hui un corpus extrêmement diversifié et d'une importante richesse historique. Les pertes d'objets dues aux transferts de collections d'une institution à une autre et les erreurs d'attributions (géographiques, culturelles et de dénomination) inévitables pour toute collection muséale ancienne n'en ont pas amoindri la valeur que nous espérons avoir réussi à révéler et à présenter grâce à notre travail. Véritable témoignage matériel de l'histoire des sciences américaines, mais aussi de l'histoire des Etats-Unis dans son ensemble, la collection abrite de rares pièces anciennes de l'art autochtone de l'Ouest. Le collectionneur Daniel Dubois va même jusqu'à qualifier en 1978 de « chefs-d'œuvre » huit des pièces de notre corpus exposées dans la vitrine-diorama consacrée aux arts des Plaines au Musée de l'Homme³⁵⁷.

Tandis que les objets de notre corpus entrent dans les collections françaises où ils se trouvent toujours aujourd'hui, une page se tourne définitivement pour les collectes et les collections de la Smithsonian Institution avec, en 1879, la création du BAE. Le temps des ethnologues autodidactes est terminé : J. W. Powell devient le directeur de ce nouvel organe qui va enfin pouvoir mener de véritables missions de collectes ethnographiques (Galliard, 2014 :122). Les anciens correspondants ne sont plus aussi indispensables : Swan, Chase et Powers sont écartés tandis qu'une nouvelle génération d'ethnographes comme James Stevenson et James Mooney³⁵⁸ prend leur place. L'âge d'or de la collecte ethnographique « en masse » commence (Berlo, 1992 :2). Ces changements profonds qui métamorphosent la science de l'Homme s'incarnent dans la création d'un département d'ethnologie indépendant au National Museum en

³⁵⁷ Dubois ; Berger, 1978 : 169. Dubois avait lui-même participé à la sélection des objets à exposer dans cette vitrine.

³⁵⁸ Stevenson participe à la première campagne de collecte organisée par le BAE dans le Sud-Ouest (Galliard, 2014 : 122). Mooney est quant à lui le premier à mener des recherches et des collectes exhaustives sur les Kiowa, côtoyés par Palmer à la fin des années 1860 (Merrill, 1997 :2).

1884, placé sous la direction du nouveau conservateur Otis T. Mason. Les publications de ce dernier sur les collections amérindiennes du musée demeurent encore aujourd'hui des classiques (Mason, 1904). Les collections s'organisent, se transforment et doivent être conservées: les échanges d'objets entre la Smithsonian Institution et le Musée d'Ethnographie du Trocadéro s'arrêtent à l'horizon du XX^{ème} siècle. Après cette date, seuls quatre objets seront encore envoyés depuis Washington jusqu'à Paris, en... 1976³⁵⁹. La mission encyclopédiste du musée d'ethnographie s'estompe, tout comme l'âge d'or de la collecte sur le terrain. Celle-ci va progressivement laisser place à une commercialisation de la culture matérielle autochtone qui aboutira à une revalorisation des objets au début du XX^{ème} siècle : de spécimens scientifiques, les productions amérindiennes deviennent alors des œuvres appréciées par leurs qualités esthétiques que Franz Boas est le premier à distinguer (Dubin, 2001 :17-18 ; Berlo, 1992).

Le tournant du siècle est une période charnière de l'histoire de la collection des arts amérindiens qui a été largement commentée dans de multiples ouvrages (Berlo, 1992 :2). La période précédente que nous couvrons dans notre étude ne l'est que de manière bien plus ponctuelle. Les collectes militaires en temps de guerre sont très peu abordées par les publications, tout comme certains collecteurs oubliés, parfois redécouverts récemment comme Alexander Chase (Blackburn, 2005). Notre propre étude de collection nous a permis de nous interroger sur cette période caractérisée par une multiplicité des regards, des gestes et des techniques de collecte sur lesquels l'influence de la Smithsonian se fait progressivement sentir. Nos recherches ont toutefois été limitées par l'évidente difficulté d'accès aux sources archivistiques conservées aux Etats-Unis. Un travail global, fondé sur les sources archivistiques et non limité à une collection reste à produire sur cette période primordiale des prémices de l'ethnographie dans l'Ouest des Etats-Unis, ses acteurs et ses modalités.

S'il est limité par sa nature même, notre corpus est néanmoins porteur d'un intérêt historique, culturel et institutionnel indéniable. Constitué sur plus d'un siècle d'histoire, il nous dresse aujourd'hui, en filigrane, le portrait de multiples acteurs, collecteurs-collectionneurs et conservateurs qui ont contribué à sa formation. Au-delà des objets inertes se dessinent des interactions complexes qui ont rapproché Blancs et Indiens : ces pièces qui ont été choisies, étudiées et transmises de la collecte jusqu'au musée reflètent toujours aujourd'hui cette fascination intemporelle pour l'Autre dont le musée du quai Branly est désormais le dépositaire.

³⁵⁹ Cette collection référencée 71.1974.89 est un don de la Smithsonian au Musée de l'Homme. Les quatre objets sont des moulages de pièces archéologiques.

Bibliographie

Archives

Archives du musée du quai Branly, Paris.

- D002754 : Collection de la Smithsonian Institution, n° 71.1885.78.
 - Dossier consulté au complet.

- N1 : Musée de l'Homme, inventaires du Laboratoire d'Ethnologie du Musée de l'Homme.
 - Registre d'inventaire I des n° d'entrées du MET (Musée d'Ethnographie du Trocadéro).
 - Registre d'inventaire II des n° d'entrées du MET (Musée d'Ethnographie du Trocadéro).
 - Inventaires des collections du musée d'Ethnographie n° 1 à 5599 et n° 5600 à 9999.
 - Catalogue n°8 du n° 10000 au n°12055.
 - Catalogue n°10 du n°14541 au n°16739.
 - Catalogue n° 22 du n°46701 au n°50000.

Archives de la Smithsonian Institution, Washington D.C.

NB : les documents issus des archives américaines ont été rassemblés par Catherine Nichols, maître de conférences en Anthropologie culturelle et Muséologie à la Loyola University (Chicago).

- Record Unit 30 : Smithsonian Institution, Office of the Secretary, Correspondence.
 - Box 4 ; Box 5, Folder 6 ; Box 15, Folder 22.

- Record Unit 33 : Smithsonian Institution, Office of the Secretary, Correspondence.
 - Box 6, Reel 21 ; Box 12, Reel 52 ; Box 14, Reel 59 ; Box 23, Reel 99 ; Box 32, Reel 128 ; Box 37, Reel 145 ; Box 60, Reel 234.

- Record Unit 109: United States National Museum, Office of the Registrar, Accession Records.
 - Box 5, A5 ; Box 6, A6.

- Record Unit 112 : Assistant Secretary in charge of the United States National Museum, Correspondence and Memoranda.
 - Box 7, L24 ; Box 26, L83 ; Box 28, L88 ; Box 46, L143.

- Record Unit 120: United States National Museum, Office of the Registrar, Specimen Records.
 - Box 16, Index Cards.

- Record Unit 186 : United States National Museum, Office of the Registrar, Specimen Distribution Records.
 - Box 8, D3378 et D3544 ; Box 21, D12446.
- Record Unit 189 : Smithsonian Institution, Assistant Secretary in charge of the United States National Museum, Correspondence and Memoranda.
 - Box 50, Folder 3.
- Record Unit 305 : Accession Records, 1834-1958 (accretions to 1976).
 - A14193 ; A15758 (D4400) ; A18693 ; A18694 ; A16748.

Archives du National Museum of Health and Medicine, Armed Forces Institute of Pathology (Otis Historical Archives), Washington D.C.

- OHA 8, Hollinger Box, Miscellaneous Section.
 - Army Medical Museum Collection, Catalogue of Indian Curiosities, etc. (ca 1860).

Sources historiques

Annual Report of the Board of Regents of the Smithsonian Institution for the year ..., Washington D.C., Government printing office. Années consultées: 1858 (publication en 1859), 1861 (1862), 1862 (1863), 1866 (1867), 1867 (1868), 1868 (1869), 1870 (1871), 1871 (1873), 1872 (1873), 1873 (1874), 1874 (1875), 1875 (1876), 1876 (1877), 1877(1878), 1878 (1879), 1879 (1880), 1880 (1881), 1883 (1885) 1884 (1885), 1885 I et II (1886), 1886 (1889), 1887 I (1889), 1899 I (1901).

Annual report of the Bureau of American Ethnology, Washington D.C., Government printing office. Années consultées: 1879-1880 (publication en 1881), 1880-1881 (1883), 1881-1882 (1884), 1882-1883 (1886), 1883-1884 (1887), 1884-1885 (1888), 1885-1886 (1891).

«Document vol. 6 numéro 152», in *Congressional Series of United States Public Documents*, vol. 219, Government printing office, 1832, p.1-20.

BECKWITH, Edward G., « Report upon the route near the 38th and 39th parallels, explored by captain J.W. Gunnison, Corps Topographical Engineers » in United States War Department, *Reports of explorations and surveys to ascertain the most practicable and economical route for a railroad from the Mississippi River to the Pacific Ocean, 1853-54*, vol. 2, Washington, Beverley Tucker, 1855, p. 9-79.

BECKWITH, Paul, « Notes on Customs of the Dakotahs », in *Annual Report of the Smithsonian Institution for the year 1884* vol. I, Washington D.C., Government printing office, 1885, p. 245-257.

BRISBIN, James S. (éd.), *Belden, the white chief or Twelve years among the wild indians of the Plains*, Chicago, J.S. Goodman, 1875, 513 p.

CATLIN, George, *Les indiens de la Prairie. Dessins et notes sur les mœurs, les coutumes et la vie des Indiens de l'Amérique du Nord*, 1^{ère} éd. New York, Wiley and Putman, 1842, trad. de l'anglais par Franck Fance et Alain Gheerbrant, Paris, Club des Libraires de France, «Découverte de la terre», 1959, 250 p.

DALE, William H, « On masks, labrets, and certain aboriginal customs », in *Third annual report of the Bureau of Ethnology to the Secretary of the Smithsonian Institution for 1881-1882*, 1884, Washington D.C., Government printing office, p. 73-202.

DODGE, Richard Irving, *Our wild Indians: thirty-three years' personal experience among the Red Men of the Great West*, Hartford A.D. Worthington and Co, Washington D.C, 1882, 653 p.

DONALDSON, Thomas, « The George Catlin Indian Gallery in the U.S. National Museum (Smithsonian Institution) with Memoir and Statistics », in *Annual Report of the Smithsonian Institution for 1885*, vol. 2 (*Report of the U.S. National Museum*), Washington D.C., Government printing office, 1886, 939 p.

GIBBS, George, *Instructions for research relative to the Ethnology and Philology of America*, Washington D.C., Smithsonian Institution, «Smithsonian Institution Miscellaneous Collections», vol. 7, n°160, 1863, 51 p.

HALE, Horatio, « Northwestern America », in *United States Exploring Expedition. Ethnography and Philology*, Philadelphie, C. Sherman, 1846, p. 197-250.

HAMY, Ernest-Théodore, « Les Collections publiques d'archéologie américaine aux Etats-Unis », *Revue d'Ethnographie*, septembre-octobre 1883, t.2, p. 469-71.

HAMY, Ernest-Théodore, « Musée d'ethnographie du Trocadéro », *Revue d'Ethnographie*, janvier-février 1885, t.3, p. 461.

HAMY, Ernest-Théodore, *Galerie américaine du Musée d'Ethnographie du Trocadéro*, Paris, Ernest Leroux, 1897, 2 vol., 119 p.

HAYDEN, Ferdinand V., *Preliminary report of the United States Geological Survey of Wyoming and portions of contiguous territories*, Washington D.C., Government printing office, 1872, 511 p.

HEBERT, Jules, « Musée d'ethnographie. Etat des entrées et des sorties du Musée de 1891 à 1900 », *Journal de la société des américanistes de Paris*, t. 4, 1903, pp. 242-243.

HENRY, Joseph, *Circular relating to collections in archaeology and ethnology*, Washington D.C., Smithsonian Institution, «Smithsonian Institution Miscellaneous Collections», vol. 8, n°205, 1869, 2 p.

HOUGH, Waltern «Fire-making apparatus in the US National Museum», in *Annual Report of the Smithsonian Institution for the year 1888*, vol. II, (*Report of the U.S. National Museum*), Washington, Government printing office, 1890, p. 531-588.

MCGUIRE, Joseph D., « Pipes and smoking customs of the american aborigines, based on material in the US National Museum », in *Annual Report of the Smithsonian Institution for the year 1897*, vol. II, (*Report of the U.S. National Museum*), Washington D.C., Government printing office, 1899, p. 351-645.

MASON, Otis T., « The Ray collection from Hupa Reservation », in *Annual Report of the Smithsonian Institution for the year 1886*, vol. I, Washington D.C., Government printing office, 1889, p. 205-239.

MASON, Otis T., « Aboriginal skin dressing. A study based on material in the U.S. National Museum », in *Annual Report of the Smithsonian Institution for the year 1889*, vol. II, (*Report of the U.S. National Museum*), Washington D.C., Government printing office, 1891, p. 553-589.

MASON, Otis T., « North american bows, arrows, and quivers », in *Annual Report of the Smithsonian Institution for the year 1893*, vol. I, Washington D.C., Government printing office, 1894, p. 631-679.

MASON, Otis Tufton, « Primitive travel and transportation », in *Annual Report of the Smithsonian Institution for the year 1894*, vol. II, (*Report of the U.S. National Museum*) Washington D.C., Government printing office, 1896, p. 237-593.

MASON, Otis Tufton, *American Indian Basketry*, 1^{ère} éd. 1904, New York, Doubleday, Rééd. New York, Dover Publications, 1988, 528 p.

MATTHEWS, Washington, *Grammar and dictionary of the language of the Hidatsa*, New York, Cramoisy Press, 1873, 168 p.

MATTHEWS, Washington, *Ethnography and philology of the Hidatsa Indians*, Washington D.C., Government printing office, 1877, 238 p.

PALMER, Edward, «Food Products of the North American Indians», in *Report of the Commissioner of Agriculture for the Year 1870*, Washington D.C., Government printing office, 1871, p. 404-428.

POWELL, John Wesley (dir.), *Exploration of the Colorado River of the West and its tributaries : Explored in 1869, 1870, 1871, and 1872, under the direction of the secretary of the Smithsonian institution*, Washington D.C., Government printing office, 1875, 291 p.

POWELL, John Wesley, *The exploration of the Colorado River and its canyons*, 1^{ère} éd. Flood & Vincent, 1895, Rééd. New York, Dover Publications, 1961, 400 p.

POWERS, Stephen, *Tribes of California*, 1ère éd. 1877, Washington, Government printing office, Rééd. Berkeley et Los Angeles, University of California Press, 1976, 480 p.

POWERS, Stephen, « Centennial Mission to the Indians of Western Nevada and California », in *Annual Report of the Board of regents of the Smithsonian Institution for the year 1876*, Washington D.C., Government printing office, 1877, p. 449-460.

PUTMAN, Frederick W., *Report upon the United States Geographical Surveys West of the One Hundredth Meridian*, vol. 7 *Archaeology*, Washington D.C., Government printing office, 1879, 497 p.

STEVENS, John A. Jr., « A Memorial of George Gibbs », in *Annual report of the Smithsonian Institution for 1873*, Washington D.C., Government printing office, 1874, p. 219-225.

SWAN, James Gilchrist, *The indians of Cape Flattery, at the entrance to the strait of Fuca, Washington Territory*, Washington D.C., Smithsonian Institution, « Smithsonian Contributions to Knowledge », 1870, 108 p.

SWAN, James Gilchrist, « Report on explorations and collections in the Queen Charlotte Islands, British Columbia », in *Annual Report of the Smithsonian Institution for the year 1884* vol. I, Washington, Government printing office, 1885, p. 137-146.

TOPINARD, Paul, « L'anthropologie aux Etats-Unis », *L'Anthropologie*, 1893, t. 4, p. 301-351, et p. 765-66.

WILKES, Charles, *Narratives of the United States Exploring Expedition*, vol. 4 et vol. 5, Philadelphie, C. Sherman, 1845, 572 p. et 591 p.

Bibliographie critique

Cahiers de l'Ecole du Louvre, recherches en histoire de l'art, histoire des civilisations, archéologie, anthropologie et muséologie, n°4, avril 2014, [en ligne].

- JARRASSE, Dominique, « Dans collection, il y a collecte... », p. 21-23.
- BONDAZ, Julien, « Entrer en collection. Pour une ethnographie des gestes et techniques de collecte », p. 24-32.

BERLO, Janet Catherine (dir.), *The early years of native american art history: The politics of scholarship and collecting*, Seattle et Londres, University of Washington Press, UBC Press Vancouver, 1992, 244 p.

BERLO, Janet Catherine; PHILLIPS, Ruth, *Amérique du Nord, Arts Premiers*, 1^{ère} éd. Oxford, Oxford University Press, 1998, trad. de l'anglais par Delanoë, Nelcya ; Rostowski, Joëlle, Paris, Albin Michel, 2006, 263 p.

BLACKBURN, Thomas, « Some additional Alexander W. Chase Materials », *The Journal of California and Great Basin Anthropology*, vol. 25, n°1, 2005, p. 39-54.

BUSHNELL, David L. Jr., *Drawings by George Gibbs in the Far Northwest, 1849-1851*, Washington D.C., Smithsonian Institution, «Smithsonian Miscellaneous Collections», vol.97, n°8, 1938, 28 p.

COLE, Douglas, *Captured Heritage. The Scramble for Northwest Coast Artifacts*, Seattle et Londres, University of Washington Press, 1985, 373 p.

D'AZEVEDO, Warren, L. (dir.), *Handbook of North American Indians*, vol. 11 *Great Basin*, 1986, Washington D.C., Smithsonian Institution, 852 p.

DE L'ESTOILE, Benoît, *Le Goût des Autres, de l'Exposition coloniale aux Arts premiers*, Paris, Flammarion, 2007, 454 p.

DEMALLIE, Raymond J. (dir.), *Handbook of North American Indians*, vol. 13 *Plains*, Washington D.C., Smithsonian Institution, 2001, 1360 p.

DE SEVILLA, Claudia, *Collections ethnographiques mexicaines du musée du quai Branly. Une première approche historique*, mémoire de recherche, Ecole du Louvre, dir. Pascal Mongne, 2008-2009, 182 p.

DIAS, Nélia, *Le musée d'ethnographie du Trocadéro (1878-1908). Anthropologie et muséologie en France*, Paris, Centre National de la Recherche Scientifique, 1991, 310 p.

DUBOIS, Pierre; BERGER, Yves, *Les Indiens des plaines*, 1^{ère} éd. 1978, Paris, Dargaud, Rééd. 2007, Monaco et Paris, Editions du Rocher, 202 p.

DUBIN, Margaret, « Objects Desired : A History of Collecting », in *Native America collected. The Culture of an Art World*, Albuquerque, University of New Mexico Press, 2001, p. 11-26.

ERIKSON, Patricia Pierce, « Anthropologists in Neah Bay », in *Voices of a thousand people : the Makah cultural and research Center*, Lincoln et Londres, University of Nebraska Press, 2002, p. 41-67.

FEEST, Christian, « European collecting of American Indian artefacts and art », *Journal of the history of collections*, 1993, n° 5-1, p. 1-11.

FEEST, Christian, *L'art des indiens d'Amérique du Nord*, trad. de l'anglais par Wendy Tramier, Londres et Paris, Thames and Hudson, « Univers de l'art », 1994, 215 p.

FELTES-STRIGLER, Marie-Claude ; TOHE, Laura, *Histoire des Indiens des Etats-Unis : l'autre Far West*, Paris, L'Harmattan, « L'Aire anglophone », 2007, 380 p.

FLEMING, Paula Richardson ; LUSKEY, Judith, *The north american indians in early photographs*, New York, Dorset Press, 1986, 256 p.

FOWLER, Don D. ; FOWLER, Catherine S. (éd.), *Anthropology of the Numa. John Wesley Powell's manuscripts on the Numic peoples of Western North America 1868-1880*, Washington D.C., Smithsonian Institution Press, 1971, 307 p.

FOWLER, Don D. ; MATLEY, John F., *Material culture of the Numa. The John Wesley Powell Collection 1867-1880*, Washington, Smithsonian Institution Press, « Smithsonian contributions to anthropology » n° 26, 1979, 181 p.

FOWLER, Don D., *A Laboratory for Anthropology. Science and Romanticism in the American Southwest, 1846-1930*, The University of Utah Press, 2010, 497 p.

GALLIARD, Eloïse, *Etude de la collection d'objets ethnographiques du Sud Ouest des Etats-Unis conservée au quai Branly*, mémoire d'étude, Ecole du Louvre, dir. Madeleine Leclair, 2007-2008, 63p.

GALLIARD, Eloïse, *Impact et influence des milieux scientifiques français dans la constitution et la diffusion d'une collection extra-occidentale : Le cas de la collection du Sud Ouest des Etats-Unis et de Californie conservée au musée du quai Branly*, mémoire de recherche, Ecole du Louvre, dir. Gwénaële Guigon, 2008-2009, 159 p.

GALLIARD, Eloïse, *Le Far West dans les bagages. Voyageurs scientifiques français dans le Grand Sud-Ouest des Etats-Unis : une histoire des collections*, thèse de recherche, Ecole du Louvre, dir. Federica Tamarozzi, 2010-2014, 647 p.

GANTEAUME, Cécile R. (éd.), *Infinity of nations. Art and history in the collections of the National Museum of the American Indian*, New York, Harper Collins, 2010, 320 p.

- BERLO, Janet Catherine, « Plains and Plateau. Personal histories », p. 139-152.
- FOWLER, Catherine S., « California and Great Basin. Paba hanokwaetu « A vast, rough place » - Northern Paiute », p. 197-210.
- LENZ, Mary Jane « The northwest coast. Xan's olakala ik awi'nakola « Our beautiful land » - Kwak'wala » p. 221-233.

GERBERT, Anne-Laure, *Alphonse Pinart : voyageur, collectionneur, érudit, éditeur*, mémoire d'étude, Ecole du Louvre, dir. Anne-Claire Laronde, 2006-2007, 89 p.

GERBERT, Anne-Laure, *Voyage d'étude d'un Français en Alaska : étude comparative du voyage d'Alphonse Pinart en Alaska et de ses apports avec les voyages de ses prédécesseurs et ses contemporains*, mémoire de stage, Ecole du Louvre, dir. Anne-Claire Laronde, Gwénaële Guigon, 2007-2008, 2 vol.

GILLET, Mary C., *The Army Medical Department 1818-1865*, Washington D.C., Center of Military History, United States Army, 1987, 371 p.

GOETZMANN, William H., *Exploration and empire. The explorer and the scientist in the winning of the American West*, New York, Vintage Books, 1966, 656 p.

GOLDSTEIN, Daniel, « "Yours for Science": The Smithsonian Institution's Correspondents and the Shape of Scientific Community in Nineteenth-Century America », *Isis*, vol. 85, n°4, décembre 1994, p. 573-599.

GORBOFF, Marina, « Amérique du Nord : Anthropologues et indiens », in *Premiers contacts. Des ethnologues sur le terrain*, L'Harmattan, 2003, p. 45-61.

GORDON, Beverly ; HERZOG, Melanie, « Collecting Indian Art : the historical context », in *American Indian art. The collecting experience*, [cat.expo], Madison, The Regents of the University of Wisconsin System, 1988, p. 4-16.

GRAVES, W.W., *Life and letters of fathers Ponziglione, Schoenmakers and other early jesuits at Osage mission*, W. W. Graves, St Paul, Kansas, 1916, 287 p.

GREENE, Candace S. ; RICHARD, Bonnie ; THOMPSON, Kirsten, « Treaty councils and Indian Delegations. The War Department Museum Collection », *American Indian Art magazine*, 2007, vol. 33, n°1, p. 66-80.

GUIGON, Gwénaële, *Historique et présentation des collections inuit dans les musées français au XIXe siècle*, thèse de recherche, Ecole du Louvre, dir. André Desvallées, Michèle Therien, 2006, 474 p.

HENRY, Robert S., *The armed forces Institute of Pathology. Its first Century 1862-1962*, Washington D.C., Office of the surgeon general department of the army, 1964, 423 p.

HEIZER, Robert F. (éd.), *George Gibbs' Journal of Redick McKee's Expedition Through Northwestern California in 1851*, Berkeley, Archaeological Research Facility, University of California, 1972, 88 p.

HEIZER, Robert F. (éd.), *A collection of ethnographical articles on the California Indians*, Ramona, California, Ballena Press, 1976, 103 p.

HEYMAN, Therese Thau, « George Catlin and the Smithsonian », in CURNEY, Georges ; HEYMAN, Therese Thau (dir.), *George Catlin and his indian gallery*, Washington D.C., New York, Smithsonian American Art Museum W.W. Norton, p. 249-271.

HINSLEY, Curtis M. Jr, *Savages and scientists. The Smithsonian Institution and the Development of American Anthropology 1846-1910*, Smithsonian Institution Press, Washington D.C., 1981, 319 p.

JACQUIN, Philippe ; ROYOT, Daniel ; WHITFIELD, Stephen, *Le peuple américain. Origines, immigration, ethnicité et identité*, Paris, Editions du Seuil, 2000, 564 p.

JACQUIN, Philippe ; ROYOT, Daniel, *Go west ! Histoire de l'Ouest américain d'hier à aujourd'hui*, Paris, Flammarion, 2002, 362 p.

JACQUIN, Philippe, *La terre des Peaux-Rouges*, Paris, Gallimard, « Découvertes Gallimard », 2007, 192 p.

JOYCE, Barry Alan, *The Shaping of american ethnography. The Wilkes Exploring Expedition, 1838-1842*, University of Nebraska Press, Lincoln, 2001, 196 p.

JUDD, Neil Merton, *The Bureau of American Ethnology: a partial history*, Norman, University of Oklahoma Press, 1967, 139 p.

KAPPLER, Charles J. (éd), *Indian affairs : law and treaties*, vol. 2 *Treaties*, Washington Printing Office, 1904, p. 281-283.

KING, J.C.H., *First peoples first contacts. Native Peoples of North America*, Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press, 1999, 288 p.

KRECH III, Shepard (éd.) ; HAIL, Barbara A., *Collecting Native America, 1870-1960*, Washington D.C., Smithsonian Institution Press, 298 p.

LAGAYETTE, Pierre, *L'ouest américain. Réalités et mythes*, Paris, Ellipses, « Les essentiels de la civilisation anglo-saxonne », 1997, 122 p.

LANFORD, Benson, « Collectionner l'art des Indiens d'Amérique. Des origines à 1900 », *Le Monde de l'Art Tribal*, vol. 1, n°4, décembre 1994, p. 58-66.

LANFORD, Benson, « Collectionner l'art des Indiens d'Amérique. 2ème partie, XIX^e-XX^e siècle », *Le Monde de l'Art Tribal*, vol. 2, n°1, printemps 1995, p. 62-71.

LEROI-GOURHAN, *Evolutions et techniques*, vol. 1 *L'Homme et la matière*, Paris, Albin Michel, «Sciences d'aujourd'hui», 1971, 1^{ère} éd Paris, 1943, 348 p.

LEROI-GOURHAN, *Evolutions et techniques*, vol. 2 *Milieu et technique* Paris, Albin Michel, «Sciences d'aujourd'hui», 1971, 1^{ère} éd Paris, 1943, 475 p.

MAC CURDY, George G., « John Wesley Powell », *Journal de la Société des Américanistes*, t.1, n°3, 1904, p. 339-342.

MAUSS, Marcel, *Manuel d'Ethnographie*, Paris, Payot, 1947, 211 p.

MAUZE, Marie, « Collecte, collecteurs, collections. Introduction », *Gradhiva*, n° 29, 2001, p. 59-61.

MACHEREL, Claude, « Genèse d'une arche américaine pour les Indiens », *Gradhiva*, n°3, 2006, p. 17-37.

MERRILL, William L. ; HANSSON, Marian Kaulaity ; GREENE, Candace S. ; REUSS, Frederick J., *A Guide to the Kiowa Collections at the Smithsonian Institution*, Washington D.C., Smithsonian Institution Press, « Smithsonian Contributions to Anthropology » n° 40, 1997, 443 p.

NICHOLS, Catherine, *Museum Networks. The Exchange of the Smithsonian Institution's Duplicate Anthropology Collections*, thèse de recherche, Arizona State University, dir. Richard Toon, 2014, 741 p.

PAREZO, Nancy J., « The formation of ethnographic collections : the Smithsonian institution in the American Southwest », *Advances in archaeological method and theory*, vol. 10, New York, Academic Press, 1987, p. 1-47.

PAREZO, Nancy J., « Collecting Diné Culture in the 1880s : Two Army physicians and their ethnographic approaches », in *Museum Anthropology*, 2006, vol 29, n°2, p.96-117.

PARK, Susan, *Stephen Powers, California's first ethnologist and Letters of Stephen Powers to John Wesley Powell concerning Tribes of California*, « Contributions of the University of California Archaeological Research Facility » n° 28, 1975, 94 p.

PENNEY, David W., *Art of the American Frontier. The Chandler-Pobrt collection*, [cat.expo.], Seattle et Londres, University of Washington Press, 1992, 368 p.

PICHARD, Marine, *Photographies d'un voyage en Alaska, Etude du fonds Xavier de Monteil, Musée du Quai Branly, Paris*, mémoire de recherche, Ecole du Louvre, dir. Dominique de Font-Réault et Michel Poivert, 2012-2013, 157 p.

POESCH, Jessie, *Titian Ramsay Peale, 1799-1885, and his journals of the Wilkes Expedition*, 1961, The American Philosophical Society, 214 p.

RIDDLE, Jefferson C. Davis, « Biography of Leroy S. Dyar », in *Indian History of the Modoc War*, 1ère éd. C. 1914, San Francisco, Marnell & Co, Rééd. Mechanicsburg, Stackpole Books, 2004, p. 233-235.

RONDA, James P., *Beyond Lewis and Clark. The Army explores the West*, [cat.expo.], Tacoma, Washington State Historical Society, 2003, 106 p.

SAFFORD, W.E., « Edward Palmer », *Botanical Gazette*, vol. 52, n° 1, 1911, p.61-63.

SCHNEIDER, Mathilde, *L'Exposition d'objets amérindiens aujourd'hui en France : proposition d'exposition de la collections amérindienne du cabinet de curiosités de la Bibliothèque Saint Geneviève de Paris*, mémoire de recherche, Ecole du Louvre, dir. Cecilia Hurley-Griener, Gwénaële Guigon, 2009-2010, 200 p.

SCHNEIDER, Mathilde, *Collection amérindienne du Cabinet de curiosités de la Bibliothèque Sainte-Geneviève de Paris*, mémoire d'étude, Ecole du Louvre, dir. Madeleine Leclair, 2008-2009, 74 p.

STONE, Paul, *Legacy of Excellence. The armed forces Institute of pathology, 1862-2011*, Government printing office, Washington D.C., 2011, 267 p.

SUTTLES, Wayne Prescott (dir.), *Handbook of North American Indians*, vol.7 Northwest Coast, Washington D.C., Smithsonian Institution, 1990, 777 p.

TAYLOR, Colin F. ; Dempsey, Hugh Aylmer, *The people of the Buffalo: the plains Indians of the North America, military art, warfare and change*, Wyk, Tatanka Press, 2003, 183 p.

TORRENCE, Gaylord ; MERRILL, Fred ; MERRILL, Virginia *et alii*, *Indiens des Plaines*, [cat.expo.], Paris, musée du quai Branly Editions Skira, 2014, 317 p.

VIOLA, Herman J., *Diplomats in buckskins. A History of Indians Delegations in Washington City*, Washington D.C., Smithsonian Institution Press, 1981, 233 p.

VIOLA, Herman J., *Exploring the West*, Washington D.C., Smithsonian Institution Press, 1987, 256 p.

WALKER, Deward E. Jr. (dir.), *Handbook of North American Indians*, vol. 12 *Plateau*, Washington D.C., Smithsonian Institution Press, 1998, 791 p.

WASHBURN, Wilcomb E. (dir.), *History of Indian-White Relations, Handbook of North American Indians*, vol. 4, Washington D.C., Smithsonian Institution Press, 1988, 838 p.

Multimédias

TMS Objets, base de données du musée du quai Branly, Paris.

Intern Records, base de données du Département d'Anthropologie, National Museum of Natural History, Smithsonian Institution, Washington D.C (communication du 21/02/2014).

Collections Search Center, base de données publique des collections, site web de la Smithsonian Institution, [en ligne]. URL : <http://collections.si.edu/search/>.

Anthropology Collections Search, base de données des collections du Département d'Anthropologie, site web du National Museum of Natural History [en ligne]. URL : <http://collections.nmnh.si.edu/search/anth/>.

WALSH, Jane, « From the ends of the earth, the United States Exploring Expedition Collections » [en ligne], site web de la Smithsonian Libraries, 29 mars 2004, consulté le 19 mars 2014. URL: <http://www.sil.si.edu/digitalcollections/usexex/learn/Walsh-01.htm>.

WHITACRE, Jamie, « Edward Palmer Collections. Introduction » [en ligne], site web du National Museum of Natural History, 2013, consulté le 30 mars 2014. URL: <http://botany.si.edu/colls/palmer/introduction.htm>.